GRIMM

CONTES MERVEILLEUX

TOME II

FEEDBOOKS



Contes merveilleux - Tome II

Jacob Ludwig Karl Grimm

Publication: 1863
Catégorie(s): Fiction, Jeunesse, Contes, Adaptations
Source: http://www.ebooksgratuits.com

Disponible sur Feedbooks Grimm:

- *Contes merveilleux - Tome I* (1863)

Disponible sur Feedbooks Grimm:

- *Contes merveilleux - Tome I* (1863)

Chapitre 1

La Huppe et le butor

Où menez-vous de préférence pacager votre troupeau ? demanda quelqu'un à un vieux vacher.

– Par ici, monsieur, où l'herbe n'est ni trop grasse, ni trop maigre ; autrement, ce n'est pas bon pour elles.

– Et pourquoi pas ? s'étonna le monsieur. – Entendez-vous là-bas, dans les humides pâtures, ce cri comme un mugissement sourd ? commença le berger. C'est le butor, qui était un berger jadis, tout comme la huppe. Je vais vous raconter l'histoire. Le butor faisait pacager ses vaches dans de vertes et grasses prairies où les fleurs poussaient en abondance ; et ses vaches, par conséquent, se firent du sang fort, devinrent indépendantes et sauvages. La huppe, par contre, menait les siennes sur la montagne haute et sèche, où le vent joue avec le sable ; et ses vaches en devinrent maigres et débiles. Le soir, quand les bergers font rentrer leurs troupeaux, le butor n'arrivait plus à rassembler ses bêtes exubérantes qui sautaient, bondissaient, gambadaient de tous côtés et s'enfuyaient à mesure. Il avait beau les appeler et crier. « Groupez-vous, groupez-vous toutes ! », cela ne servait à rien, et elles ne voulaient pas l'entendre. La huppe, de son côté, n'arrivait pas à les mettre debout : ses vaches étaient trop faibles et trop découragées pour se lever. « Hop ! hop 1 hop ! », leur criait-elle, « Hop ! hop ! hop ! », pour les faire lever, mais c'était en vain : les vaches restaient sur le sable et ne se levaient point. Voilà ce qu'il arrive quand on ne garde pas la juste mesure. Et même de nos jours, bien qu'ils ne gardent plus de troupeaux, vous pouvez entendre le butor qui appelle :

« Groupez-vous ! Groupez-vous toutes ! », et la huppe lance toujours son cri. « Hop-hop-hop ! Hop-hop-hop ! Hop-hop-hop ! »

Chapitre 2

L'Intelligente fille du paysan

Il était une fois un pauvre paysan qui n'avait pas de terre, seulement une petite chaumière et une fille, enfant unique, qui lui dit un jour – « Nous devrions bien demander un bout de terre à cultiver, dans ses essarts, à notre seigneur le roi. » Sa Majesté, ayant appris quelle était leur pauvreté, leur fit don d'un coin de pré plutôt que d'une terre de friche, et tous deux, le père et sa fille, se mirent à labourer cette terre, afin d'y semer un peu de blé et d'autres choses. Ils allaient terminer ce labour, quand ils tombèrent sur un superbe mortier d'or pur qui était enfoui dans la terre.

– Écoute, dit le père à sa fille, puisque Sa Majesté le roi, dans sa grâce, nous a fait don de ce bout de terre, nous devrions, nous, lui porter le mortier. La fille s'y opposa et lui dit -

– Père, nous avons le mortier, c'est vrai, mais nous n'avons pas le pilon ; et comme on nous réclamera forcément le pilon avec le mortier, nous ferions beaucoup mieux de ne rien dire. Le père ne voulut rien entendre, prit le mortier et le porta à Sa Majesté le roi, en lui disant qu'il avait trouvé cet objet dans son bout de pré en le labourant, et qu'il voulait le lui offrir comme un respectueux témoignage de sa reconnaissance. Le roi prit le mortier, l'examine avec satisfaction, puis demanda au paysan s'il n'avait rien trouvé d'autre.

– Non, dit le paysan. Le roi lui dit qu'il lui fallait aussi apporter le pilon. Mais le paysan eut beau affirmer et soutenir qu'il ne l'avait pas trouvé, cela ne servit pas plus que s'il eût jeté ses paroles au vent ; et il fut arrêté et jeté en prison, où il devait rester tant que le

pilon n'aurait pas été retrouvé. Il était au pain sec et à l'eau comme le sont les gens qu'on met au cachot, et les serviteurs qui apportaient chaque jour sa nourriture au prisonnier l'entendirent qui répétait sans cesse : « Ah ! si j'avais écouté ma fille ! Si seulement j'avais écouté ma fille ! » Ils s'en étonnèrent et allèrent rapporter au roi que le prisonnier n'arrêtait pas de se plaindre en disant. « Ah ! si j'avais écouté ma fille ! », alors qu'il refusait de manger et même de boire. Les serviteurs reçurent l'ordre d'amener le prisonnier devant le roi, et Sa Majesté lui demanda pourquoi il criait sans cesse : « Ah ! si seulement j'avais écouté ma fille ! »

– Ta fille, qu'est-ce qu'elle t'avait dit ? voulut savoir le roi. – Eh bien oui, dit le paysan, ma fille me l'avait bien dit. « N'apporte pas le mortier, sinon on va te réclamer le pilon. » – Quelle fille intelligente tu as ! Il faut que je la voie une fois, dit le roi.

Elle dut donc comparaître devant Sa Majesté, qui lui demanda si elle était aussi intelligente que cela, et qui lui dit qu'il avait une énigme à lui proposer. si elle savait y répondre, il serait prêt à l'épouser. Elle répondit aussitôt que oui, qu'elle voulait deviner.

– Bien, dit le roi, je t'épouserai si tu peux venir vers moi ni habillée, ni nue, ni à cheval, ni en voiture, ni par la route, ni hors de la route. Elle s'en alla, et une fois chez elle, elle se mit nue comme un ver ; ainsi elle n'était donc pas habillée. Elle prit alors un filet de pêche, dans lequel elle se mit et s'enroula ; et ainsi elle n'était pas nue. Elle loua un âne pour un peu d'argent, puis suspendit son filet à 1a queue de l'âne pour se faire tirer ainsi ; donc elle n'était pas à cheval, ni non plus en voiture. Ensuite, elle fit cheminer l'âne dans l'ornière, de telle manière qu'elle ne touchait le sol que du bout de l'orteil ; et ainsi elle n'allait ni par la route, ni hors de la route. Lorsqu'elle fut arrivée de cette manière, le roi déclara qu'elle avait résolu l'énigme et qu'il n'avait qu'une parole. Il libéra son père de la prison et fit d'elle la reine en l'épousant ; et il laissa entre ses mains tout le bien du royaume. Des années plus tard, un jour que le roi allait passer ses troupes en revue, il se trouva que des paysans, en revenant de vendre leur bois, s'arrêtèrent avec leurs chariots et leurs charrettes devant l'entrée du château, sur la place. Les uns avaient des attelages de bœufs, les autres de chevaux ; et l'un d'eux avait attelé trois chevaux, dont une jument qui mit bas à ce moment-là ; et le petit poulain, en se débattant, finit par aller tomber sous le ventre de deux bœufs attelés à la charrette qui stationnait devant. Ce fut l'origine d'une

querelle entre les deux paysans lorsqu'ils revinrent à leurs voitures : celui des bœufs prétendant garder le poulain qui était sous le ventre de ses bêtes, et celui des chevaux le réclamant comme mis bas par sa jument. Des cris aux invectives, des invectives aux coups, la dispute s'envenima et fit un tel tapage que le roi dut intervenir et déclara qu'où était le Poulain, là il devait rester, décidant ainsi que le paysan aux bœufs aurait à lui ce poulain, qui pourtant n'était pas à lui. L'autre paysan, celui aux chevaux, s'en alla en pleurant et en se lamentant de la perte de son poulain ; et comme il avait entendu dire que la reine avait le cœur charitable, elle qui était d'origine paysanne au surplus, il alla la trouver pour lui demander son aide et la prier de faire qu'il pût rentrer en possession de son poulain.

– C'est possible, lui dit-elle, à la condition que tu ne ni trahisses point, et je vais te dire comment il faut faire. Demain matin de bonne heure, quand le roi sortira pour aller passe sa garde en revue, tu te tiendras sur son passage, en travers du chemin qu'il doit emprunter, et tu auras un grand filet de pêche que tu jetteras et retireras comme si tu pêchais dans l'eau faisant comme s'il était plein de poissons. Elle lui dit également ce qu'il lui faudrait répondre aux questions que le roi ne manquerait pas de lui faire poser. Le lendemain donc, quand passa le roi, le paysan était en train de pêcher sur le sec, lançant son filet et le ramassant pour secouer, avec tous les gestes du pêcheur heureux. Un rnessager fut dépêché vers ce fou pour lui demander, de la part du roi quelle était son idée.

– Je pêche, fut sa réponse. Le messager ne manqua pas de lui demander comment il pouvait pêcher, puisqu'il n'y avait pas d'eau.

– Aussi bien que deux bœufs peuvent avoir un poulain, répondit le paysan, aussi bien peut-on pêcher où il n'y a pas d'eau ; et c'est ce que je fais ! Le messager rapporta ces paroles au roi, qui fit venir le paysan, lui disant que cette réponse ne venait pas de lui et qu'il voulait savoir de qui il l'avait apprise. Le paysan ne voulut rien reconnaître et se borna à répéter. « Que Dieu vous garde ! La réponse vient de moi. » On le coucha sur une botte de paille et on le bâtonna si longtemps et si durement qu'il finit par admettre et par reconnaître que c'était Sa Majesté la reine qui l'avait conseillé. Le roi, dès qu'il fut de retour au château, alla trouver la reine et lui dit :

– Pourquoi cette conduite, d'une duplicité impardonnable ? Je ne veux plus de toi comme épouse ; tu as fini ton temps ici et tu vas

retourner d'où tu viens, dans ta chaumière paysanne. Mais à titre de cadeau d'adieu, il lui permit d'emporter avec elle ce qu'elle choisirait comme la chose la plus précieuse et qu'elle aimait le mieux.

– Très bien, mon cher mari, lui dit-elle, puisque tels sont tes ordres, j'obéirai et je ferai ce que tu dis. Elle se jeta dans ses bras et l'embrassa, en lui disant qu'avant de partir elle viendrait encore prendre congé de lui. Elle prépara bien vite une boisson fortement narcotique et la lui présenta comme le verre de l'adieu. Le roi en but une bonne dose, cependant qu'elle faisait mine d'y tremper les lèvres, et quand elle le vit succomber au sommeil, elle appela ses serviteurs et se fit apporter une belle et blanche toile de lin, dans laquelle elle l'enveloppa complètement ; puis elle leur fit porter ce lourd paquet jusqu'à sa voiture, devant la porte extérieure du palais. Elle emporta le dormeur jusque dans sa chaumière, où elle le coucha sur son petit lit de jeune fille, pour l'y laisser dormir jour et nuit aussi longtemps que se prolongea l'effet du narcotique. Lorsqu'il se réveilla, il regarda avec stupéfaction autour de lui, ne comprenant ni où il se trouvait, ni ce qu'il lui arrivait. Il appela ses serviteurs, après diverses exclamations de surprise, mais personne ne vint et nul ne répondit. Ce fut sa femme, pour finir, qui arriva devant son lit et qui lui dit : – Mon cher seigneur, vous m'avez commandé et permis d'emporter du château ce que j'aimais le plus et ce que je tenais comme le bien le plus précieux ; et comme je n'aime au monde rien plus que vous, comme je n'ai aucun bien qui me soit plus précieux, je vous ai pris avec moi pour vous garder dans ma chaumière ! Le roi en eut les larmes aux yeux. – Ma chère femme, lui dit-il, tu es mienne comme je suis tien ! Il la ramena dans le château royal pour y célébrer de nouvelles noces avec elle – et sans doute y vivent-ils encore à l'heure qu'il est.

Chapitre 3

Jean-le-Fidèle

Il était une fois un vieux roi malade qui, sentant la mort approcher fit appeler son plus dévoué serviteur. Il lui dit :

« Fidèle Jean, je vais bientôt quitter cette terre, et je n'emporte qu'un seul regret : laisser derrière moi un fils trop jeune pour savoir se conduire lui-même et gouverner son royaume. Si tu ne me promets pas de lui enseigner tout ce qu'il doit savoir et de lui servir de guide, je ne saurai mourir en paix. »

Le fidèle Jean était vieux, il répondit pourtant : « Je ne quitterai jamais le prince et je le servirai de toutes mes forces, même si je dois les épuiser à son service.

– Merci, fidèle Jean, dit le roi. Grâce à toi je mourrai en paix… Après ma mort, tu feras visiter à mon fils tout le château, depuis le sommet des tours jusqu'aux oubliettes les plus profondes ; tu lui montreras où sont les trésors et les réserves, mais tu ne le laisseras pas pénétrer dans la dernière chambre de la tour du nord. Là, se trouve le portrait de la princesse du Castel d'Or. S'il le voit, de grands malheurs en découleront et mieux vaut ignorer l'existence de cette princesse que de chercher à l'approcher. »

Le fidèle Jean s'engagea à respecter les volontés du roi mourant et peu après celui-ci rendit l'âme.

Quand le temps du deuil fut écoulé, le fidèle serviteur dit à son nouveau maître :

« Il est temps pour vous de connaître votre héritage. Venez avec moi, je vais vous faire visiter le château de vos pères. »

Il conduisit le jeune roi à travers les salles et les galeries, les

escaliers et les tourelles, lui fit admirer bien des tapisseries et des meubles précieux, ouvrit de nombreux coffres pleins d'or ou de monnaies rares, mais laissa bien close la porte de la tour du nord, où se trouvait le portrait de la princesse du Castel d'Or.

Ce portrait se trouvait placé de telle sorte qu'on le voyait dès qu'on entrait dans la pièce, et il était peint de si merveilleuse façon qu'on croyait voir la princesse sourire et respirer, comme si elle se tenait là, vivante.

Le jeune roi, cependant, remarqua que le fidèle Jean passait devant cette porte sans l'ouvrir et lui en demanda la raison.

« Parce que, répondit le fidèle Jean, il y a dans cette pièce quelque chose qui vous ferait peur.

« Je veux le voir », répéta le jeune roi, cherchant à ouvrir la porte, mais Jean le retint.

« Non, dit-il, j'ai promis au roi votre père que vous ne verriez pas ce que contient cette pièce. Si vous y jetiez un seul coup d'œil, les plus grands malheurs pourraient en résulter et pour vous et pour votre royaume.

– Le plus grand malheur, dit le prince, serait plutôt que je ne puisse y entrer, car alors, de jour ni de nuit, je ne pourrai trouver le repos. Je ne bougerai pas d'ici tant que tu n'auras pas ouvert cette porte. » Le fidèle Jean comprit que le jeune roi ne changerait pas d'avis ; alors il prit son trousseau de clefs, en choisit une et, à regret, l'introduisit dans la serrure.

Il pénétra le premier dans la pièce, espérant avoir le temps de couvrir le tableau, mais il était déjà trop tard : le prince, entré sur ses talons, vit le portrait, son regard rencontra celui de la princesse et il tomba sur le plancher, évanoui.

« Le malheur est arrivé. Qu'allons-nous devenir, à présent ? » se dit le fidèle Jean avec angoisse.

Enfin le roi ouvrit les yeux. Ses premières paroles furent pour demander qui était cette ravissante princesse, et quand le fidèle serviteur eut répondu à sa question, il dit :

« Si toutes les feuilles de tous les arbres étaient des langues parlant nuit et jour, elles ne sauraient assez dire à quel point je l'aime. Ma vie dépend d'elle et je pars immédiatement à sa recherche. Toi, qui es mon fidèle Jean, tu m'accompagneras. »

Le fidèle serviteur essaya de raisonner son maître, mais ce fut bien inutile. Il comprit qu'il fallait lui céder et, après avoir longuement réfléchi, il mit au point un projet qui devait lui

permettre d’arriver auprès de l’inaccessible princesse.

« Tout ce qui entoure le roi et sa fille est en or, dit-il enfin à son maître, et elle n’aime que ce qui est en or. Dans votre trésor il y a cinq tonnes de ce métal précieux, mettez-les à la disposition de vos orfèvres afin qu’ils les transforment en objets de toutes sortes, qu’ils les décorent d’oiseaux et de bêtes sauvages ; je sais que cela lui plaira. Dès que tout sera prêt, nous embarquerons et tenterons notre chance. »

Tout fut fait comme Jean l’avait proposé.

Les orfèvres travaillèrent nuit et jour, ciselèrent des merveilles par centaines, un navire fut équipé, le fidèle Jean et le roi revêtirent des costumes de marchands, afin de n’être pas reconnus, puis les voiles furent hissées et le navire cingla vers le large, en direction du lointain point sur l’horizon où s’élevait le Castel d’Or.

Quand ils abordèrent cette île lointaine, le fidèle Jean recommanda au roi de rester à bord, tandis que lui-même chercherait à approcher la princesse. Il descendit à terre, emportant de précieuses coupes d’or, escalada une falaise et arriva près d’une rivière. Là, une jeune servante puisait de l’eau dans deux seaux d’or et, quand elle vit paraître cet étranger, elle lui demanda ce qu’il désirait.

« Je suis un marchand », lui répondit Jean, laissant entrevoir le contenu des ballots qu’il avait apportés.

« Oh ! s’écria la servante, si la fille du roi voyait ces merveilles, elle vous les achèterait certainement », et entraînant le faux marchand, elle le conduisit au château dont de hauts remparts et d’innombrables gardiens défendaient l’accès.

Quand la princesse eut aperçu les coupes d’or, elle les prit une à une, les admira et dit : « Je vous les achète. » Mais le fidèle Jean répondit : « Je ne suis que le serviteur d’un riche marchand. Ce que je vous montre ici n’est rien en comparaison de ce qu’il transporte à bord de son navire.

– Alors qu’il apporte ici toute sa cargaison, ordonna la princesse.

« Cela demanderait des jours et des jours, répondit Jean, et votre palais, si grand qu’il soit, ne l’est pas assez pour contenir tant de merveilles. »

Ces mots ne firent qu’exciter davantage la convoitise de la princesse qui demanda à Jean de la conduire jusqu’au bateau.

Il obéit avec la plus grande joie, et le roi, quand il vit paraître la princesse, reconnut que sa beauté était encore plus grande qu’il ne

l’avait cru en voyant le tableau. Il la fit descendre dans les cales de son navire où, sur des brocarts tissés d’or, il avait disposé des coffres débordant de bijoux, de plats, de statuettes et de candélabres. Tout était de l’or le plus pur, et les fines ciselures brillaient au soleil ou luisaient dans les coins d’ombre, d’un insoutenable éclat.

Pendant ce temps, le fidèle Jean était resté sur le pont, auprès du timonier. Sur ses ordres, l’ancre fut levée sans bruit, les voiles hissées en silence et, seul, le léger clapotement des vagues contre la coque et la houle maintenant un peu plus forte trahirent le moment où le navire, tournant sur son erre, prit le large et alla vers d’autres cieux.

Mais la princesse était bien trop absorbée dans sa contemplation pour remarquer quoi que ce soit. Plusieurs heures s’écoulèrent avant qu’elle eût achevé de tout voir, de tout admirer, et lorsque, enfin, elle prit congé du marchand, la nuit était presque venue.

Elle remonta sur le pont, vit les matelots à la manœuvre, les voiles gonflées par le vent et, à l’horizon, la terre comme un mince et lointain fil, maintenant hors d’atteinte.

« Ah ! s’écria-t-elle, je suis trahie ! Un vil marchand m’a prise au piège et m’emporte loin de mon père.

– Rassurez-vous, lui dit le roi en la prenant par la main, il est vrai que je vous ai enlevée par ruse, mais je ne suis pas un vil marchand. Mon père était un roi aussi puissant que le vôtre et je suis votre égal par la naissance. J’ai agi par ruse, mais l’amour est mon excuse : je ne pense qu’à vous depuis ce jour où j’ai découvert votre portrait, et ne saurais plus vivre sans vous. »

Quand la princesse entendit ces mots, son cœur changea, elle regarda le roi avec plus de complaisance et accepta de devenir sa femme.

Le voyage se poursuivit dans le calme et le bonheur, mais un jour où le fidèle Jean, assis sur le pont, jouait de la flûte, il vit voler trois corbeaux. Il écouta ce qu’ils disaient, car il comprenait le langage des bêtes.

Le premier croassait : « Le roi croit avoir conquis la princesse du Castel d’Or.

– Il n’est pas au bout de ses peines, répondit le second.

– Hélas ! bien des épreuves l’attendent encore », fit le troisième.

Alors le premier reprit : « Quand il abordera dans son royaume, un cheval couleur de feu bondira vers lui. S’il l’enfourche, ce cheval

l'emportera dans les airs, et jamais plus il ne verra celle qu'il aime.

– Il y a un moyen d'éviter ce malheur, dit le second corbeau.

– Oui, reprit le premier, il y en a un. Si quelqu'un prend le pistolet qui se trouve dans les étuis de la selle et abat la bête, le jeune roi sera sauvé. Mais qui peut savoir cela ? Et si quelqu'un le savait et le disait, il serait immédiatement changé en pierre depuis la plante des pieds jusqu'aux genoux. »

Alors le second corbeau reprit la parole.

« Mais ce n'est pas tout, dit-il. Même si le jeune roi échappait à ce danger, il n'aurait pas encore conquis son épouse. Quand celle-ci entrera dans son palais, elle verra une robe de mariée, si belle qu'elle ne pourra résister au désir de l'essayer. Alors, elle sera perdue, car la robe est de soufre et de poix et la consumera jusqu'à la moelle des os.

– N'y a-t-il aucun moyen de la sauver ? demanda le troisième.

– Il n'en est qu'un seul. Mettre une paire de gants de cuir, lui enlever sa robe et la jeter au feu. Mais qui fera cela ? Personne ne le sait, personne ne le devinera et quiconque le saurait et le dirait serait changé en pierre depuis les genoux jusqu'au cœur. »

Le fidèle Jean ne disait rien, mais il écoutait toujours, l'angoisse au cœur.

Alors le troisième corbeau parla. « Je sais encore autre chose, dit-il. Même si la princesse n'était pas consumée par sa robe, les jeunes mariés ne seraient pas encore sauvés. Après le mariage il y aura un bal, la jeune reine s'évanouira et si personne ne lui prend trois gouttes de sang au poignet droit pour les jeter au loin, elle mourra… Mais quiconque sachant ceci le répéterait à haute voix, des pieds à la tête il serait immédiatement transformé en pierre. »

Après avoir dit cela les trois corbeaux s'envolèrent, et Jean demeura plongé dans ses tristes pensées, sachant cette fois qu'il ne pouvait sauver son maître sans lui-même perdre la vie.

Comme les corbeaux l'avaient dit, dès que le bateau eut accosté, un cheval à la robe de feu apparut sur la plage, et le roi enthousiasmé par son allure, s'apprêta à l'enfourcher. Le fidèle Jean n'eut que le temps de saisir le pistolet dans les fontes et d'abattre l'animal.

Alors les autres serviteurs, jaloux de Jean, s'écrièrent : « Quel massacre inutile ! Ce cheval aurait été le plus bel ornement des écuries royales. » Mais le roi les fit taire. « Il est mon fidèle Jean, dit-il, tout ce qu'il fait est bien fait. » Les jaloux se regardèrent,

déçus, mais ne purent insister.

Avec des clameurs de joie, un cortège triomphal se forma qui accompagna le jeune monarque et la princesse jusqu'à leur château.

Là, dans la première salle, étalée sur un large fauteuil, se trouvait une robe de mariée, si belle qu'elle paraissait tissée d'or et d'argent.

En la voyant, le roi voulut la prendre et l'offrir à sa fiancée, mais Jean veillait. De ses mains gantées de cuir il se saisit de la robe et la jeta dans la cheminée où brûlait un grand feu. De hautes flammes bleues s'élevèrent, répandant une odeur épouvantable, mais les serviteurs du roi, saisissant cette nouvelle occasion de nuire à Jean et de le ruiner dans l'esprit de son maître, s'écrièrent : « Il est devenu fou. Il a brûlé la robe de la mariée !

« Laissez-le, leur dit le roi, il est mon fidèle Jean. Ce qu'il fait ne peut être que bien fait. » Et pourtant, il commençait à s'étonner de le voir agir de façon si étrange et le priver tour à tour d'un cheval tel qu'il ne pourrait jamais en avoir dans ses écuries et d'une robe telle qu'aucun tailleur de son royaume n'aurait pu l'imiter.

Quelques jours plus tard, le mariage royal fut célébré en grande pompe. Après la cérémonie, un fastueux bal fut donné et la mariée fut la première à danser. Le fidèle Jean ne la quittait pas des yeux et commençait à croire que les corbeaux s'étaient trompés, lorsque soudain, il la vit pâlir et s'affaisser sur le sol, blanche comme morte. Tous les assistants crièrent et s'affolèrent, mais le fidèle Jean, les écartant, se précipita, releva le corps inanimé et, l'emportant dans la chambre royale, l'étendit sur le lit.

Puis saisissant son poignard, il fit jaillir trois gouttes de sang du poignet droit de la reine et les jeta au loin.

Cette fois, les serviteurs n'eurent même pas besoin de s'indigner. Le roi avait tout vu et se mit en colère. Il avait des médecins à sa cour, c'était à eux de soigner la reine, et non à ce vieux serviteur de lui ouvrir les veines avec son poignard sale et d'éparpiller au loin son sang. Peut-être même crut-il que Jean allait tuer la reine, comme il avait tué le cheval. On ne sait pas, mais sa colère fut terrible et, désignant le fidèle Jean à ses gardes : « Qu'on le jette en prison ! » ordonna-t-il.

Peu après, la reine reprenait connaissance, mais ne put faire fléchir la colère de son époux : le fidèle Jean fut jugé le lendemain et condamné à être pendu. Il ne s'insurgea pas et dit seulement : « Tout condamné à mort a le droit de parler. Me refuserez-vous ce droit ?

– Non, dit le roi. Nous t'écoutons.

– J'ai été injustement condamné, sire, dit Jean, car je n'ai jamais cessé de vous être fidèle. » Puis, il répéta la conversation des corbeaux, telle qu'il l'avait surprise à bord du navire, et expliqua comment, pour sauver son maître, il avait dû agir comme il l'avait fait.

« Qu'on lui rende la liberté ! s'écria alors le roi. Comment ai-je pu douter de toi, ô mon fidèle Jean ? Me le pardonneras-tu jamais ? »

Mais le fidèle Jean ne répondit pas car son corps changé en pierre ne pouvait plus bouger et, à la dernière de ses paroles, sa langue elle-même s'était pétrifiée.

Quand le roi comprit cela, il fut saisi d'un affreux chagrin. Il reconnut que son serviteur avait sauvé sa vie et celle de son épouse en sacrifiant la sienne et que rien désormais ne pourrait réparer l'affreuse injustice qu'il venait de commettre. La reine, informée de la chose, partagea ses regrets et ordonna que le corps du fidèle Jean, devenu statue de pierre, fût érigé sur la place d'honneur, dans la plus belle salle du palais.

La statue resta là dix ans. Dix ans pendant lesquels le roi et la reine eurent trois enfants et gouvernèrent sagement leur royaume, mais leur bonheur était entaché de l'incessant regret d'avoir méconnu la fidélité de leur serviteur.

Or, un soir, le roi, assis à sa fenêtre, vit voler trois corbeaux et, à sa grande surprise, entendit leur langage.

« Voilà dix ans aujourd'hui, disait le premier, que le fidèle Jean n'est plus que statue immobile et sans voix.

– Il est un moyen de lui rendre la parole, dit le second, mais le roi ni la reine ne s'y résigneront jamais.

– Hélas ! non, dit le troisième, car il leur faudrait sacrifier toutes leurs richesses et en faire don aux pauvres.

– À ce prix pourtant, le fidèle Jean recouvrerait la parole et la vue.

– Il est aussi, reprit le premier corbeau, un moyen de faire battre de nouveau son cœur, mais le roi ni la reine ne sauraient consentir.

– Hélas ! non, dit le troisième, car il leur faudrait alors perdre leur couronne et renoncer au trône.

– À ce prix, pourtant, le cœur du fidèle Jean se remettrait à battre.

– Et son corps tout entier pourrait reprendre vie, dit le troisième, si le roi et la reine abandonnaient leur royaume pour sauver celui

qui les a sauvés trois fois.

– Hélas ! ils n'accepteront jamais de partir comme des mendiants, nu-pieds et la besace au dos, vêtus de guenilles, eux et leurs enfants.

– Hélas ! Hélas ! » croassèrent les corbeaux et ils s'en furent tous à tire-d'aile.

Le roi appela la reine, et une heure plus tard un héraut parcourait la ville invitant tous les pauvres à se rendre au château pour y recevoir une part du trésor royal. Quand la distribution fut faite, la statue de pierre tourna la tête, ses yeux s'ouvrirent et sa bouche prononça ces mots :

« Je n'ai fait que tenir la promesse faite au roi votre père. »

Le monarque fut si heureux d'entendre de nouveau la voix de son fidèle Jean que, poussant un cri de joie, il saisit un parchemin, et signa son acte d'abdication.

Alors, le cœur de la statue de pierre se mit à battre, et le fidèle Jean dit :

« Sire, ne vous dépouillez pas pour moi.

– Je ne puis faire moins pour toi que tu n'as fait pour moi », répondit le roi. Il ôta ses riches vêtements, se vêtit de guenilles et partit avec sa femme et ses enfants pieds nus et besace au dos. Le fidèle Jean tenta de le retenir, mais ses jambes de pierre le rivaient au sol, loin de son roi qui refusait de l'écouter et s'en allait.

Alors la force de son amour l'emporta sur la pesanteur de la matière et l'on vit Jean, marchant sur ses jambes pétrifiées, traverser le palais, descendre le perron et se jeter aux genoux de son maître pour le supplier de ne pas partir.

« Tu es mon fidèle Jean, lui dit alors le roi. Tout ce que tu veux, je le veux », et il remonta sur son trône.

Le trésor du roi demeura vide et Jean conserva ses jambes de pierre, mais à travers le temps et à travers l'espace jamais ne régna un monarque plus heureux que celui-là, qui avait appris qu'un serviteur fidèle vaut tous les trésors du monde.

Chapitre 4

Jorinde et Joringel

Il était une fois un vieux château au cœur d'une grande forêt épaisse où vivait toute seule une vieille femme qui était une très grande magicienne. Le jour, elle se transformait en chatte ou en chouette, mais le soir elle reprenait ordinairement forme humaine. Elle avait le pouvoir d'attirer les oiseaux et le gibier, et elle les tuait ensuite pour les faire cuire et rôtir. Si quelqu'un approchait du château à plus de cent pas, il était forcé de s'arrêter et ne pouvait plus bouger de là tant qu'elle ne l'avait pas délivré d'une formule magique : mais si une pure jeune fille entrait dans ce cercle de cent pas, elle la métamorphosait en oiseau, puis elle l'enfermait dans une corbeille qu'elle portait dans une chambre du château. Elle avait bien sept mille corbeilles de cette sorte dans le château avec un oiseau aussi rare dans chacune d'elle.

Or, il était une fois une jeune fille qui s'appelait Jorinde ; elle était plus belle que toutes les autres filles. Et puis il y avait un très beau jeune homme nommé Joringel : ils s'étaient promis l'un à l'autre. Ils étaient au temps de leurs fiançailles et leur plus grand plaisir était d'être ensemble.

Un jour, ils allèrent se promener dans la forêt afin de pouvoir parler en toute intimité.

– Garde-toi, dit Joringel, d'aller aussi près du château.

C'était une belle soirée, le soleil brillait entre les troncs d'arbres, clair sur le vert sombre de la forêt, et la tourterelle chantait plaintivement sur les vieux hêtres. Jorinde pleurait par moment, elle s'asseyait au soleil et gémissait ; Joringel gémissait lui aussi. Ils

étaient aussi consternés que s'ils allaient mourir ; ils regardaient autour d'eux, ils étaient perdus et ne savaient pas quelle direction ils devaient prendre pour rentrer chez eux. Il y avait encore une moitié de soleil au-dessus de la montagne, l'autre était déjà derrière. Joringel regarda à travers les taillis et vit la vieille muraille du château tout près de lui ; il fut pris d'épouvante et envahi par une angoisse mortelle. Jorinde se mit à chanter :

« Mon petit oiseau bagué du rouge anneau, Chante douleur, douleur :

Te voilà chantant sa mort au tourtereau,

Chante douleur, doul…tsitt, tsitt, tsitt. »

Joringel se tourna vers Jorinde. Elle était transformée en rossignol qui chantait « Tsitt, Tsitt ». Une chouette aux yeux de braise vola trois fois autour d'elle et par trois fois cria « hou, hou, hou ». Joringel ne pouvait plus bouger : il restait là comme une pierre, il ne pouvait ni pleurer, ni parler, ni remuer la main ou le pied. À présent, le soleil s'était couché : la chouette vola dans le buisson, et aussitôt après une vieille femme en sortit, jaune, maigre et voûtée avec de grands yeux rouges et un nez crochu dont le bout lui atteignait le menton. Elle marmonna, attrapa le rossignol et l'emporta sur son poing. Joringel ne put rien dire, ne put pas avancer : le rossignol était parti.

Enfin, la femme revint et dit d'une voix sourde :

« Je te salue, Zachiel, si la lune brille sur la corbeille, détache-le, Zachiel, au bon moment. »

Alors Joringel fut délivré. Il tomba à genoux devant la femme et la supplia de lui rendre sa Jorinde, mais elle déclara qu'il ne l'aurait plus jamais et s'en alla. Il appela, pleura et se lamenta, mais ce fut en vain.

Joringel s'en fut et finit par arriver dans un village inconnu où il resta longtemps à garder les moutons. Il allait souvent tourner autour du château, mais pas trop près. Enfin, une nuit, il rêva qu'il trouvait une fleur rouge sang avec une belle et grosse perle en son cœur. Il cueillait cette fleur et l'emportait pour aller au château : tout ce qu'il touchait avec la fleur était délivré de l'enchantement, et il rêva aussi qu'il avait trouvé Jorinde de cette manière.

En se réveillant le matin, il se mit en quête par monts et par vaux d'une fleur semblable : il chercha jusqu'au neuvième jour, et voilà qu'à l'aube il trouva la fleur rouge sang. En son cœur, il y avait une grosse goutte de rosée, aussi grosse que la perle la plus belle.

Il porta cette fleur jour et nuit jusqu'à ce qu'il arrivât au château. Quand il s'approcha à cent pas du château, il ne fut point cloué sur place, mais il continua à marcher jusqu'à la porte. Joringel s'en réjouit fort, il toucha la porte de sa fleur et elle s'ouvrit d'un coup. Il entra, traversa la cour, prêtant l'oreille pour savoir s'il n'entendrait pas les nombreux oiseaux : enfin, il les entendit. Il alla dans cette direction et trouva la salle où la magicienne était en train de donner à manger aux oiseaux dans leurs sept mille corbeilles.

Quand elle aperçut Joringel, elle se fâcha : prise d'une grande fureur, elle l'injuria et vomit tout son fiel contre lui, mais elle ne put pas l'approcher à plus de deux pas. Il ne tint pas compte de la magicienne et alla examiner les corbeilles aux oiseaux ; mais c'est qu'il y avait là des centaines de rossignols. Comment allait-il retrouver sa Jorinde maintenant ?

Pendant qu'il regardait ainsi, il s'aperçut que la sorcière s'emparait à la dérobée d'une petite corbeille contenant un oiseau et gagnait la porte avec elle. Sur-le-champ il bondit sur elle, toucha la petite corbeille avec sa fleur et la vieille femme aussi : maintenant elle ne pouvait plus rien ensorceler, et Jorinde était là, le tenant embrassé, aussi belle qu'elle l'était auparavant. Alors Joringel refit aussi de tous les autres oiseaux des jeunes filles, puis il rentra avec sa Jorinde, et ils vécurent longtemps heureux.

Chapitre 5

La Lampe bleue

Pendant de longues années, un soldat avait servi le roi fidèlement. Mais lorsque la guerre vint à finir et que le soldat ne put plus servir à cause de ses nombreuses blessures, le Roi lui dit : « Tu peux t'en aller, je n'ai plus besoin de toi. Tu ne recevras plus d'argent : seuls ceux qui peuvent accomplir un travail se méritent un salaire. »

Le soldat, ne sachant pas comment il gagnerait sa vie, s'en alla, inquiet. Il marcha toute la journée et, le soir venu, il se retrouva dans une forêt. À la nuit tombante, il aperçut une lumière, s'en rapprocha, et arriva à une maison habitée par une sorcière. « Donne-moi un lit, de quoi manger et de quoi boire », lui dit le soldat, « je languis. » « Oh ! Oh ! », répondit la sorcière, « qui oserait donner quelque chose à un soldat égaré ? Allons, je serai miséricordieuse et je t'accueillerai, mais à condition que tu fasses ce que je demande. » « Et que veux-tu ? », demanda le soldat. « Je veux que demain tu bêches mon jardin. »

Le soldat consentit et, le jour suivant, il travailla avec la plus grande ardeur. Mais il ne put terminer le travail avant la nuit. « Je vois bien », dit la sorcière, « que tu n'en peux plus aujourd'hui ; je vais donc te garder une autre nuit. Mais pour cela, demain tu devras me fendre une corde de bois et en faire du petit bois. » Cela lui prit toute la journée. Au soir, la sorcière lui offrit de rester encore une nuit. « Demain, tu devras seulement accomplir un tout petit travail pour moi. Derrière ma maison, il y a vieux puits asséché, dans lequel est tombée ma lampe. Elle brille d'une lumière bleue et ne

s'éteint jamais. Tu devras me la rapporter. »

Le jour suivant, la vieille sorcière le conduisit au puits. Elle le fit s'asseoir dans un panier et le descendit tout au fond. Il trouva la lampe, et fit un signe à la sorcière, lui signifiant qu'elle devait le remonter. Elle le tira vers là-haut, mais lorsque qu'il fut tout près du bord, elle tendit la main et tenta de lui prendre la lampe bleue. « Non », dit le soldat en devinant les mauvaises intentions de la sorcière, « je ne te donnerai pas la lampe avant d'avoir remis les deux pieds sur la terre ferme. » Cela mit la sorcière en colère ; elle le laissa retomber au fond du puits, et elle s'éloigna.

Le pauvre soldat tomba sur le sol humide, sans se faire mal toutefois. La lampe bleue continuait à briller ; mais en quoi cela pourrait-il l'aider ? Il crut bien qu'il n'échapperait pas à la mort. Triste, il s'assied un moment, puis il fouilla dans sa poche et y trouva sa pipe encore à moitié pleine. « Ce sera mon dernier plaisir », se dit-il. Il prit la pipe, l'alluma à la flamme de la lampe bleue, et commença à fumer. Alors que les volutes s'élevaient dans le puits, un génie apparut devant le soldat et lui demanda : « Maître, qu'elles sont tes ordres ? ». « Que m'est-il possible de t'ordonner ? », répliqua le soldat avec étonnement. « Je dois faire tout ce que m'ordonneras », répondit le génie. « Hé bien ! », dit le soldat, « aide-moi d'abord à sortir de ce puits. »

Le génie le prit par la main et le conduisit au travers d'un passage secret. Il n'oublia pas d'emporter la lampe bleue. Il lui montra en chemin les trésors que la sorcière avait accumulés et cachés là. Le soldat ramassa autant d'or qu'il pouvait en emporter. Quand il arriva en haut, il dit au génie : « Maintenant va, capture la sorcière, et amène-la devant le tribunal. » Peu après, elle passa rapide comme le vent, un chat sauvage en guise de monture, en poussant des cris effroyables. Le génie ne tarda pas à revenir, et dit : « La cause a été entendue, et la sorcière sera bientôt sur le bûcher. Maître, que désires-tu encore. » « Pour l'instant, rien », répondit le soldat. « Tu peux retourner chez toi ; mais tiens-toi prêt à venir si je t'appelle. » « Ce ne sera pas nécessaire, dit le génie, puisque tu n'as qu'à allumer ta pipe avec la lampe bleue pour que j'apparaisse juste devant toi ». Là-dessus, il disparut.

Le soldat retourna dans la ville d'où il venait. Il descendit dans la meilleure auberge et se fit faire de beaux habits. Puis il demanda à l'aubergiste de lui aménager une chambre le plus magnifiquement possible. Lorsque cela fut fait, il appela le génie et lui dit : « J'ai

servi le roi fidèlement, mais il m'a renvoyé et laissé affamé, sans gagne-pain. Pour cela, je me vengerai. » « Que puis-je faire ? », demanda le génie. « Cette nuit, lorsque la princesse sera au lit, amène-là ici encore endormie ; elle devra être ma servante. » Le génie répondit : « Pour moi c'est très facile, mais pour toi c'est plutôt dangereux. Si on venait à l'apprendre, ça irait très mal pour toi. »

Lorsque minuit sonna, la porte s'ouvrit, et le génie amena la princesse à l'intérieur. « Ah ! ah ! te voilà enfin ! », s'exclama le soldat. « Allez, prends le balai et nettoie la pièce. » Tandis que la princesse s'affairait, le soldat lui ordonna de venir près de son fauteuil. Il s'allongea les jambes et dit : « Enlève-moi mes bottes. » La princesse dut les lui enlever, les nettoyer et les faire briller. Elle fit tout ce qu'il lui ordonna, sans opposition, muette, et les yeux mi-clos. Au premier chant du coq, le génie ramena la princesse dans son lit, au château.

Le lendemain matin, lorsque la princesse se leva, elle alla voir son père et lui raconta qu'elle avait fait un rêve étrange : « Je défilais dans des rues à la vitesse de l'éclair et je me retrouvais dans la chambre d'un soldat. J'étais sa servante et devais faire toutes sortes de travaux ménagers : balayer la chambre, nettoyer les bottes… Ce n'était qu'un rêve, et pourtant je me sens si fatiguée, comme si j'avais vraiment fait tout cela ! » « Mais peut-être n'était-ce pas un rêve », dit le roi. « Je vais te donner un conseil : fais un petit trou au fond de tes poches, lesquelles tu rempliras de petits pois. Si on t'enlève encore, les pois tomberont et laisseront une piste dans les rues. »

Tandis que le roi parlait, le génie se tenait là, invisible, écoutant tout. La nuit, comme la princesse se faisait transporter dans les rues, tous les petits pois tombèrent de ses poches. Mais ils ne laissèrent pas de piste puisque le génie avait répandu des pois dans toutes les rues. La princesse dut encore faire la servante jusqu'au chant du coq.

Au matin, le roi envoya ses gardes pour qu'ils suivent les traces ; mais c'était peine perdue ! Dans toutes les rues, des enfants pauvres étaient assis et mangeaient les petits pois en disant : « Cette nuit, il a plu des petits pois ». « Nous devrons trouver autre chose », se dit le roi. Il s'adressa à la princesse : « Garde tes souliers lorsque tu iras te coucher. Et avant que tu ne reviennes de là-bas, caches-en un ; j'arriverai bien à le retrouver. » Le génie découvrit le pot aux roses

et le soir, lorsque le soldat lui ordonna d'aller chercher la princesse, il lui raconta tout. Il lui expliqua que contre une telle ruse, il ne connaissait pas de parade, et que si l'on retrouvait le soulier chez lui, cela pourrait tourner mal. « Fais ce que je t'ai dit », répliqua le soldat. La princesse dut encore faire la servante pour une troisième nuit. Mais avant qu'on la ramenât chez elle, elle cacha un soulier sous le lit.

Le lendemain matin, le roi fit rechercher le soulier de sa fille dans toute la ville ; il fut retrouvé chez le soldat. Celui-ci, avec l'aide des gens de la rue, avait déjà fui jusqu'aux portes de la ville. Il fut bientôt arrêté et jeté en prison. Dans sa fuite, le soldat avait oublié d'emporter ce qu'il avait de plus précieux : la lampe bleue, et son or. Il ne lui restait qu'un écu dans sa poche.

Tandis qu'il se tenait à la fenêtre de sa prison, le soldat vit un de ses amis qui passait dehors. Il frappa à la fenêtre pour le faire s'approcher et lui dit : « Sois bon et rapporte-moi le balluchon que j'ai laissé à l'auberge ; pour cela, je te donnerai un écu. » L'ami partit, puis ramena ce que le soldat lui avait demandé. Aussitôt seul, le soldat alluma sa pipe et fit apparaître le génie. « Sois sans crainte. », dit le génie à son maître, « Vas là où ils t'emmèneront, laisse faire les choses. Et n'oublie pas d'apporter la lampe bleue. »

Le jour suivant, on tint un procès contre le soldat, et bien qu'il n'eût rien fait de bien méchant, le juge le condamna à mort. Alors qu'on l'amenait dehors, le soldat demanda au roi une dernière faveur. « Quelle est-elle ? », demanda le roi. « J'aimerais pouvoir fumer ma pipe sur le chemin de la potence ». « Tu peux la fumer », répondit le roi. » « Et trois fois plutôt qu'une. Mais ne va surtout pas croire que je te laisserai la vie sauve. »

Alors le soldat sortit sa pipe et l'alluma à l'aide de lampe bleue. Et à peine deux ronds de fumée s'étaient-ils envolés que, déjà, le génie se tenait là, un gourdin à la main. Il dit : « Que désires-tu, mon Maître ? » « Donne une bonne raclée au juge de mauvaise foi et à ses sbires. Et n'épargne pas le roi ; il m'a fait tellement de torts. » Le génie partit comme l'éclair, et pif, et paf, il frappa çà et là. Et tous ceux qu'il frappait de son gourdin, s'effondraient immédiatement sur le sol et n'osaient plus bouger. Le roi, tout effrayé, se mit à supplier qu'on l'épargnât. Pour qu'on lui laisse la vie sauve, il céda tout son royaume au soldat, et lui donna à marier sa fille, la princesse.

Chapitre 6

Le Loup et les sept chevreaux

Il était une fois une vieille chèvre qui avait sept chevreaux et les aimait comme chaque mère aime ses enfants. Un jour, elle voulut aller dans la forêt pour rapporter quelque chose à manger, elle les rassembla tous les sept et leur dit :

– Je dois aller dans la forêt, mes chers enfants. Faites attention au loup ! S'il arrivait à rentrer dans la maison, il vous mangerait tout crus. Ce bandit sait jouer la comédie, mais il a une voix rauque et des pattes noires, c'est ainsi que vous le reconnaîtrez.

– Ne t'inquiète pas, maman, répondirent les chevreaux, nous ferons attention. Tu peux t'en aller sans crainte.

La vieille chèvre bêla de satisfaction et s'en alla.

Peu de temps après, quelqu'un frappa à la porte en criant :

– Ouvrez la porte, mes chers enfants, votre mère est là et vous a apporté quelque chose.

Mais les chevreaux reconnurent le loup à sa voix rude.

– Nous ne t'ouvrirons pas, crièrent- ils. Tu n'es pas notre maman. Notre maman a une voix douce et agréable et ta voix est rauque. Tu es un loup !

Le loup partit chez le marchand et y acheta un grand morceau de craie. Il mangea la craie et sa voix devint plus douce. Il revint ensuite vers la petite maison, frappa et appela à nouveau :

– Ouvrez la porte, mes chers enfants, votre maman est de retour et vous a apporté pour chacun un petit quelque chose.

Mais tout en parlant, il posa sa patte noire sur la fenêtre ; les chevreaux l'aperçurent et crièrent :

– Nous ne t'ouvrirons pas ! Notre maman n'a pas les pattes noires comme toi. Tu es un loup !

Et le loup courut chez le boulanger et dit :

– Je me suis blessé à la patte, enduis-la-moi avec de la pâte.

Le boulanger lui enduisit la patte et le loup courut encore chez le meunier.

– Verse de la farine blanche sur ma patte ! commanda-t-il.

– Le loup veut duper quelqu'un, pensa le meunier, et il fit des manières. Mais le loup dit :

– Si tu ne le fais pas, je te mangerai.

Le meunier eut peur et blanchit sa patte. Eh oui, les gens sont ainsi !

Pour la troisième fois le loup arriva à la porte de la petite maison, frappa et cria :

– Ouvrez la porte, mes chers petits, maman est de retour de la forêt et vous a apporté quelque chose.

– Montre-nous ta patte d'abord, crièrent les chevreaux, que nous sachions si tu es vraiment notre maman.

Le loup posa sa patte sur le rebord de la fenêtre, et lorsque les chevreaux virent qu'elle était blanche, ils crurent tout ce qu'il avait dit et ouvrirent la porte. Mais c'est un loup qui entra.

Les chevreaux prirent peur et voulurent se cacher. L'un sauta sous la table, un autre dans le lit, le troisième dans le poêle, le quatrième dans la cuisine, le cinquième s'enferma dans l'armoire, le sixième se cacha sous le lavabo et le septième dans la pendule. Mais le loup les trouva et ne traîna pas : il avala les chevreaux, l'un après l'autre. Le seul qu'il ne trouva pas était celui caché dans la pendule.

Lorsque le loup fut rassasié, il se retira, se coucha sur le pré vert et s'endormit.

Peu de temps après, la vieille chèvre revint de la forêt. Ah, quel triste spectacle l'attendait à la maison ! La porte grande ouverte, la table, les chaises, les bancs renversés, le lavabo avait volé en éclats, la couverture et les oreillers du lit traînaient par terre. Elle chercha ses petits, mais en vain. Elle les appela par leur nom, l'un après l'autre, mais aucun ne répondit. C'est seulement lorsqu'elle prononça le nom du plus jeune qu'une petite voix fluette se fit entendre :

– Je suis là, maman, dans la pendule !

Elle l'aida à en sortir et le chevreau lui raconta que le loup était venu et qu'il avait mangé tous les autres chevreaux. Imaginez

combien la vieille chèvre pleura ses petits !

Toute malheureuse, elle sortit de la petite maison et le chevreau courut derrière elle. Dans le pré, le loup était couché sous l'arbre et ronflait à en faire trembler les branches. La chèvre le regarda de près et observa que quelque chose bougeait et grouillait dans son gros ventre.

– Mon Dieu, pensa-t-elle, et si mes pauvres petits que le loup a mangés au dîner, étaient encore en vie ?

Le chevreau dut repartir à la maison pour rapporter des ciseaux, une aiguille et du fil. La chèvre cisailla le ventre du monstre, et aussitôt le premier chevreau sortit la tête ; elle continua et les six chevreaux en sortirent, l'un après l'autre, tous sains et saufs, car, dans sa hâte, le loup glouton les avait avalés tout entiers. Quel bonheur ! Les chevreaux se blottirent contre leur chère maman, puis gambadèrent comme le tailleur à ses noces. Mais la vieille chèvre dit :

– Allez, les enfants, apportez des pierres, aussi grosses que possible, nous les fourrerons dans le ventre de cette vilaine bête tant qu'elle est encore couchée et endormie.

Et les sept chevreaux roulèrent les pierres et en farcirent le ventre du loup jusqu'à ce qu'il soit plein. La vieille chèvre le recousit vite, de sorte que le loup ne s'aperçut de rien et ne bougea même pas.

Quand il se réveilla enfin, il se leva, et comme les pierres lui pesaient dans l'estomac, il eut très soif. Il voulut aller au puits pour boire, mais comme il se balançait en marchant, les pierres dans son ventre grondaient.

Cela grogne, cela gronde, mon ventre tonne !

J'ai avalé sept chevreaux, n'était-ce rien qu'une illusion ?

Et de lourdes grosses pierres les remplacèrent.

Il alla jusqu'au puits, se pencha et but. Les lourdes pierres le tirèrent sous l'eau et le loup se noya lamentablement. Les sept chevreaux accoururent alors et se mirent à crier :

– Le loup est mort, c'en est fini de lui !

Et ils se mirent à danser autour du puits et la vieille chèvre dansa avec eux.

Chapitre 7

Les Lutins

I

C’était un cordonnier qui était devenu si pauvre, sans qu’il y eût de sa faute, qu’à la fin, il ne lui reste à plus de cuir que pour une seule et unique paire de chaussures. Le soir, donc, il le découpa, comptant se remettre au travail le lendemain matin et finir cette paire de chaussures ; et quand son cuir fût taillé, il alla se coucher, l’âme en paix et la conscience en repos ; il se recommanda au bon Dieu et s’endormit.

Au lieu du cuir le lendemain matin, après avoir fait sa prière, il voulait se remettre au travail quand il vit, sur son établi, les souliers tout faits et complètement finis. Il en fut tellement étonné qu’il ne savait plus que dire. Il prit les chaussures en main et les examina de près : le travail était impeccable et si finement fait qu’on eût dit un chef-d’œuvre : pas le moindre point qui ne fut parfait. Un acheteur arriva peu après, trouva les souliers fort à son goût et les paya plus cher que le prix habituel. Avec l’argent, le cordonnier put acheter assez de cuir pour faire deux paires de chaussures, qu’il tailla le soir même, pensant les achever le lendemain en s’y mettant de bonne heure. Mais le matin, quand il arriva au travail, les deux paires de souliers étaient faites, posées sur son établi, sans qu’il se fût donné la moindre peine ; au surplus, les acheteurs ne lui manquèrent point non plus : et c’étaient de vrais connaisseurs, car il lui laissèrent assez d’argent pour qu’il pût acheter de quoi faire quatre paires de chaussures. Et ces quatre paires-là aussi, il les trouva finies le matin

quand il venait, plein de courage, pour se mettre au travail. Et comme par la suite, il en alla toujours de même et que ce qu'il avait coupé le soir se trouvait fait le lendemain matin, le cordonnier se trouva non seulement tiré de la misère, mais bientôt dans une confortable aisance qui touchait presque à la richesse.

Peu de temps avant la Noël, un soir, après avoir taillé et découpé son cuir, le cordonnier dit à sa femme au moment d'aller au lit :

– Dis donc, si nous restions éveillés cette nuit pour voir qui nous apporte ainsi son assistance généreuse ?

L'épouse en fut heureuse et alluma une chandelle neuve, puis ils allèrent se cacher, tous les deux, derrière les vêtements de la penderie et où ils restèrent à guetter. À minuit, arrivèrent deux mignons petits nains tout nus qui s'installèrent à l'établi et qui, tirant à eux les coupes de cuir, se mirent de leurs agiles petits doigts à monter et piquer, coudre et clouer les chaussures avec des gestes d'une prestesse et d'une perfection telles qu'on n'arrivait pas à les suivre, ni même à comprendre comment c'était possible. Ils ne s'arrêtèrent pas dans leur travail avant d'avoir tout achevé et aligné les chaussures sur l'établi ; puis ils disparurent tout aussi prestement.

Le lendemain matin, l'épouse dit au cordonnier :

– Ces petits hommes nous ont apporté la richesse, nous devrions leur montrer notre reconnaissance : ils sont tout nus et il doivent avoir froid à courir ainsi. Sais-tu quoi ? Je vais leur coudre de petits caleçons et de petites chemises, de petites culottes et de petites vestes et je tricoterai pour eux de petites chaussettes ; toi, tu leur feras à chacun une petite paire de souliers pour aller avec.

– Cela, dit le mari, je le ferai avec plaisir !

Et le soir, quand ils eurent tout fini, ils déposèrent leurs cadeaux sur l'établi, à la place du cuir découpé qui s'y entassait d'habitude, et ils allèrent se cacher de nouveaux pour voir comment ils recevraient leur présent. À minuit, les lutins arrivèrent en sautillant pour se mettre au travail ; quand ils trouvèrent sur l'établi, au lieu du cuir, les petits vêtements préparés pour eux, ils marquèrent de l'étonnement d'abord, puis une grande joie à voir les jolies petites choses, dont ils ne tardèrent pas à s'habiller des pieds à la tête en un clin d'œil, pour se mettre aussitôt à chanter :

– Maintenant nous voilà comme de vrais dandys !

Pourquoi jouer encor les cordonniers ici ?

Joyeux et bondissants, ils se mirent à danser dans l'atelier, à

gambader comme de petits fous, sautant par-dessus chaises et bancs, pour gagner finalement la porte et s'en aller, toujours dansants. Depuis lors, on ne les a plus revus ; mais pour le cordonnier tout alla bien jusqu'à son dernier jour, et tout lui réussit dans ses activités comme dans ses entreprises.

II

Il y avait une fois une pauvre servante qui était travailleuse et propre, qui balayait soigneusement chaque jour la maison et portait les ordures sur un grand tas devant la porte. Un matin, de bonne heure, comme elle arrivait déjà pour se mettre au travail, elle y trouva une lettre ; mais comme elle ne savait pas lire, elle laissa son balai dans un coin, ce matin-là, et alla montrer la lettre à ses maîtres. C'était une invitation des lutins qui demandaient à la servante de servir de marraine à l'un de leurs enfants. Elle n'était pas décidée et ne savait que faire, mais à la fin, après beaucoup de paroles, ses maîtres réussirent à la convaincre qu'on ne pouvait pas refuser une invitation de cette sorte, et elle l'admit. Trois lutins vinrent la chercher pour la conduire dans une montagne creuse où vivaient les petits hommes. Tout y était petit, mais si délicat, si exquis qu'on ne peut pas le dire. L'accouchée reposait dans un lit noir d'ébène poli, à rosaces de perles, avec des couvertures brodées d'or ; le minuscule berceau était d'ivoire et la baignoire d'or massif.

La servante tint l'enfant sur les fonts baptismaux, puis voulut s'en retourner chez ses maîtres, mais les lutins la prièrent instamment de demeurer trois jours avec eux. Elle accepta et demeura ces trois jours, qu'elle passa en plaisir est en joie, car les petits hommes la comblèrent de tous ce qu'elle aimait. Quand enfin elle voulut prendre le chemin du retour, ils lui bourrèrent les poches d'or et l'accompagnèrent gentiment au bas de la montagne. Arrivée à la maison, comme elle pensait avoir perdu assez de temps, elle s'en alla tout droit chercher le balai qui était toujours dans son coin. Elle commençait à balayer, quand des gens qu'elle n'avait jamais vus descendirent et virent lui demander qui elle était et ce qu'elle désirait. Parce que ce n'étaient pas trois jours, mais bien sept ans qu'elle avait passés chez les petits hommes de la montagne ; et ses anciens patrons étaient morts dans l'intervalle.

III

Une mère avait eu son enfant enlevé du berceau par les lutins qui avaient mis à sa place un petit monstre à grosse tête avec le regard fixe, occupé seulement de boire et de manger. Dans sa détresse, elle alla demander conseil à sa voisine, qui lui dit de porter le petit monstre à la cuisine, de l'installer devant la cheminée et d'allumer le feu pour faire bouillir de l'eau dans deux coquilles d'œuf :

– Le monstre ne pourra pas s'empêcher de rire, lui dit-elle, et dès l'instant qu'il rit, c'en est fini de lui.

La femme fit tout ce que sa voisine lui avait dit de faire, et Grosse-Tête, en la voyant mettre l'eau à bouillir dans des coquilles d'œufs, parla :

– Moi qui suis vieux pourtant
Comme les bois de Prusse,
Je n'avais jamais vu cuisiner et dans un œuf !

Et le voilà qui éclate de rire, et il riait encore quand déjà surgissait toute une foule de lutins qui rapportèrent le véritable enfant, l'installèrent devant le feu et emportèrent avec eux le monstre à grosse tête.

Chapitre 8

La Maisonnée

– Toi, où tu vas ? – Moi ? Mais à Walpe. – Tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

– Es-tu mariée aussi ? Comment s'appelle ton mari ? – Henri, c'est mon mari. – Ton mari c'est Henri, mon mari c'est Henri, tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

– Et tu as un enfant aussi ? Comment s'appelle ton petit ? – Mon petit ? Bris. – Ton petit, Bris ; mon petit, Bris ; ton mari c'est Henri, mon mari c'est Henri ; tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

– Un berceau, t'en as un ? Comment s'appelle ton berceau ? – Hippoleau. – Hippoleau ton berceau, Hippoleau mon berceau ; ton petit Bris, mon petit Bris, et ton mari Henri et mon mari Henri ; tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

– Et un valet ? Comment s'appelle ton valet ? – Son nom c'est Bienlefait. – Bienlefait ton valet, Bienlefait mon valet ; Hippoleau ton berceau, mon berceau Hippoleau -, ton petit Bris, mon petit Bris, et ton mari Henri et Henri mon mari, tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble, jusque-là.

Chapitre 9

La Mariée blanche et la mariée noire

Une pauvre paysanne s'en alla dans les champs pour couper le fourrage. Elle y alla avec ses filles – sa propre fille et sa belle-fille. Soudain, Dieu se présenta devant elles sous l'apparence d'un homme pauvre et demanda :

– Pouvez-vous m'indiquer le chemin pour aller au village ?

– Il faudra le trouver vous-même, rétorqua la mère.

Et la fille renchérit :

– Quand on a peur de s'égarer, on part accompagné.

Mais la belle-fille proposa :

– Venez, brave homme, je vous guiderai.

Dieu se fâcha contre la mère et la fille, se détourna d'elles, et les fit devenir noires comme la nuit et laides comme le péché. La belle-fille en revanche entra dans ses bonnes grâces ; il se laissa accompagner et lorsqu'ils s'approchèrent du village, il la bénit et dit :

– Prononce trois vœux, ils seront exaucés.

– Je désire être belle et pure comme le soleil, dit la jeune fille.

Et immédiatement, elle devint blanche et belle comme une journée de soleil.

– Ensuite, je voudrais une bourse pleine d'écus qui ne désemplirait jamais.

Dieu la lui donna mais il ajouta :

– N'oublie pas le meilleur.

La jeune fille dit alors :

– Mon troisième vœu est la joie éternelle après ma mort.

Dieu l'en assura et se sépara d'elle.

La mère et sa fille rentrèrent à la maison et constatèrent qu'elles étaient toutes les deux laides et noires comme le charbon, tandis que la belle-fille était belle et immaculée. Une plus grande cruauté s'empara alors de leurs cœurs et elles n'eurent plus qu'une idée en tête : lui faire du mal. Or, l'orpheline avait un frère qui s'appelait Régis. Elle l'aimait par-dessus tout. Un jour, Régis lui dit :

– Ma petite sœur, j'ai envie de dessiner ton portrait pour t'avoir toujours à mes côtés. je t'aime tant que je voudrais pouvoir te contempler à tout instant.

– Ne montre surtout jamais mon portrait à personne, exigea sa sœur.

Le frère accrocha le tableau, très fidèle à l'original, dans la pièce qu'il habitait au château, car il était le cocher du roi. Tous les jours il regardait le portrait et remerciait Dieu du bonheur qu'il avait donné à sa sœur.

Le roi que Régis servait venait de perdre son épouse.

Les serviteurs à la cour avaient remarqué que le cocher s'arrêtait tous les jours devant le magnifique tableau et, jaloux et envieux, ils le rapportèrent au roi. Ce dernier ordonna alors qu'on lui apporte le tableau et, dès qu'il le vit, il put constater que la jeune fille du portrait ressemblait incroyablement à son épouse défunte, et qu'elle était même encore plus gracieuse ; il en tomba amoureux. Il fit appeler le cocher et lui demanda qui était la personne sur le tableau.

– C'est ma sœur, répondit Régis.

– C'est elle, la seule et unique que je veux épouser, décida le roi. Il donna au cocher une superbe robe brodée d'or, un cheval et un carrosse, et il lui demanda de lui ramener l'heureuse élue de son cœur.

Lorsque Régis arriva avec le carrosse, sa sœur écouta avec joie le message du roi. Mais sa belle-mère et sa belle-sœur furent terriblement jalouses du bonheur de l'orpheline et, de dépit, faillirent devenir encore plus noires.

– À quoi sert toute votre magie, reprocha la fille à sa mère, puisque vous êtes incapable de me procurer un tel bonheur !

– Attends un peu, la rassura sa mère, je tournerai ce bonheur en ta faveur.

Et elle se eut recours à la magie : elle voila les yeux du cocher de manière qu'il ne vît plus qu'à moitié ; quant à la mariée blanche,

elle la rendit à moitié sourde. Tous ensemble montèrent ensuite dans le carrosse : d'abord la mariée dans sa belle robe royale, et derrière elle sa belle-mère et sa belle-sœur ; Régis monta sur le siège de cocher et ils se mirent en route.

Peu de temps après Régis appela :

– Voile ton beau visage, ma petite sœur, gare à tes jolies joues, car le ciel pleure : Empêche le vent fort de te décoiffer, que bientôt le roi admire ta grande beauté !

– Que dit-il, mon petit frère ? demanda la mariée.

– Il dit seulement que tu dois enlever ta robe dorée et la donner à ta sœur, répondit la marâtre.

La jeune fille ôta la robe, sa sœur noire se glissa à l'intérieur, et donna à la mariée sa chemise grise en toile grossière.

Ils poursuivirent leur route, puis le cocher appela à nouveau :

Voile ton beau visage, ma petite sœur, gare à tes jolies joues, car le ciel pleure ; empêche le vent fort de te décoiffer, que bientôt le roi admire ta grande beauté !

– Qu'est-ce qu'il dit, mon petit frère ? demanda la jeune fille.

– Il dit seulement que tu dois ôter ton chapeau doré de ta tête et le donner à ta sœur.

La jeune fille ôta son chapeau doré, en coiffa la tête de sa sœur et poursuivit le voyage tête nue. Peu de temps après, Régis appela de nouveau :

Voile ton beau visage, ma petite sœur, gare à tes jolies joues, car le ciel pleure ; empêche le vent fort de te décoiffer, que bientôt le roi admire ta grande beauté !

– Que dit-il, mon petit frère ? demanda la mariée pour la troisième fois.

– Il dit seulement que tu dois regarder un peu le paysage.

Ils étaient justement en train de passer sur un pont franchissant des eaux profondes. Et dès que la mariée se leva et se pencha par la fenêtre du carrosse, sa belle-mère et sa belle-fille la poussèrent si fort qu'elle tomba dans la rivière. L'eau se referma sur elle ; à cet instant apparut à la surface d'eau une petite cane d'une blancheur immaculée qui flottait en suivant le courant.

Le frère sur le siège du cocher n'avait rien remarqué ; il continuait à foncer avec le carrosse jusqu'à la cour du roi. Son regard était voilé, mais percevant l'éclat de la robe dorée il était de bonne foi lorsqu'il conduisit devant le roi la fille noire à la place de sa sœur. Lorsque le roi vit la prétendue mariée et son inénarrable

laideur, il devint fou furieux et ordonna de jeter le cocher dans une fosse pleine de serpents.

Pendant ce temps, la vieille sorcière réussit à ensorceler le roi et à l'aveugler à tel point qu'il ne les chassa pas, ni elle, ni sa fille ; et mieux encore : elle l'envoûta si bien que le roi finit par trouver la mariée noire plutôt acceptable et il l'épousa.

Un soir, tandis que l'épouse noire était assise sur les genoux du roi, arriva dans les cuisines du château, par le conduit de l'évier une petite cane blanche qui parla ainsi au jeune marmiton :

Allume le feu, jeune apprenti,

Un court instant, sans doute, suffit

Pour faire sécher mes plumes flétries.

Le garçon obéit et alluma le feu ; la petite cane s'approcha, secoua ses plumes et les lissa avec son petit bec. Un peu ragaillardie, elle demanda :

– Que fait mon frère Régis ?

Le marmiton répondit :

Parmi les serpents, dans une fosse,

Sa prison semble plus qu'atroce.

Et la petite cane demanda :

Que fait la sorcière noire ?

Le garçon répondit :

Elle tremble de joie

Dans les bras du roi.

Et la petite cane soupira :

Mon Dieu, sois à mes côtés

Face à toute adversité !

et elle s'en alla par où elle était venue.

Le lendemain soir elle revint et elle reposa les mêmes questions et le troisième soir également. Le jeune marmiton eut pitié d'elle et décida d'aller voir le roi pour tout lui raconter. Le roi, voulant voir de ses propres yeux ce qui se passait, se rendit le soir à la cuisine et dès que la petite cane sortit la tête de l'évier, il brandit son épée et lui transperça la gorge.

Et tout à coup, la petite cane se transforma – et devant le roi apparut une fille d'une beauté indescriptible ressemblant comme deux gouttes d'eau à la belle du tableau de Régis. Le visage du roi s'illumina de joie et comme la jeune fille était toute mouillée, il fit immédiatement apporter une robe magnifique et ordonna qu'on l'en vêtit.

La Jeune fille lui raconta ensuite comment elle se fit abuser par sa belle-mère et sa belle-sœur et comment celles-ci l'avaient poussée à l'eau. Mais en premier lieu elle pria le roi de faire sortir son frère de la fosse aux serpents. Le roi exauça son vœu et se dirigea ensuite vers la chambre de la vieille sorcière. Il lui raconta l'histoire telle qu'elle s'était passée et à la fin lui demanda :

– Que mérite la femme qui a commis de telles abominations ?

La sorcière, dans son aveuglement, n'avait pas compris de qui il était question et répondit :

– Elle mérite d'être enfermée toute nue dans un fût garni de clous pointus et que l'on attache ce fût à un attelage et que cet attelage soit lancé à toute allure.

Et c'est ainsi qu'on les traita, elle et sa fille noire.

Le roi épousa sa belle mariée blanche et récompensa le fidèle Régis : il en fit l'homme le plus riche et le plus estimé de son royaume.

Chapitre 10

Les Miettes sur la table

Le coq, une fois, avait dit, à sa dame poule : « Hardi ! Viens picorer les miettes sur la table de la cuisine ; la patronne est partie en visite ! »

Mais la poule refusa – « Non, non, pas moi !, Tu sais bien qu'elle ne le veut pas et qu'elle nous battra ! »

Alors, le coq reprit – « Mais viens donc, elle n'en saura rien ; elle ne peut pas nous voir puisqu'elle n'est pas là ! »

La poule ne voulait rien savoir : « Non et non ! répéta-t-elle, c'est pas permis et j'y vais pas : on ne doit pas entrer ! »

Mais le coq ne la laissa pas tranquille tant qu'ils n'y furent pas allés, se perchant sur la table et picorant consciencieusement toutes les miettes de pain qui s'y trouvaient. Et alors justement rentra la femme, qui attrapa prestement une baguette et leur distribua non moins prestement une solide et impitoyable correction.

Et lorsqu'ils se retrouvèrent dehors enfin, la poule dit à son coq : « T'a, t'a, t'a, t'a, t'a vu ? » Sur quoi le coq commença par glousser de rire, puis il dit : « Et co, co, co, comment que je le savais ! » Et après ils s'en sont allés.

Chapitre 11

La Mort marraine

Il était une fois un homme pauvre qui avait douze enfants. Pour les nourrir, il lui fallait travailler jour et nuit. Quand le treizième vint au monde, ne sachant plus comment faire, il partit sur la grand-route dans l'intention de demander au premier venu d'en être le parrain. Le premier qu'il rencontra fut le Bon Dieu. Celui-ci savait déjà ce que l'homme avait sur le cœur et il lui dit :

– Brave homme, j'ai pitié de toi ; je tiendrai ton fils sur les fonts baptismaux, m'occuperai de lui et le rendrai heureux durant sa vie terrestre.

L'homme demanda :

– Qui es-tu ?

– Je suis le Bon Dieu.

– Dans ce cas, je ne te demande pas d'être parrain de mon enfant, dit l'homme. Tu donnes aux riches et tu laisses les pauvres mourir de faim. (L'homme disait cela parce qu'il ne savait pas comment Dieu partage richesse et pauvreté.)

Il prit donc congé du Seigneur et poursuivit sa route. Le Diable vint à sa rencontre et dit :

– Que cherches-tu ? Si tu me prends pour parrain de ton fils, je lui donnerai de l'or en abondance et tous les plaisirs de la terre par-dessus le marché.

L'homme demanda :

– Qui es-tu ?

– Je suis le Diable.

– Alors, je ne te veux pas pour parrain. Tu trompes les hommes et

tu les emportes.

Il continua son chemin. Le Grand Faucheur aux ossements desséchés venait vers lui et l'apostropha en ces termes :

– Prends-moi pour parrain.

L'homme demanda :

– Qui es-tu ?

– Je suis la Mort qui rend les uns égaux aux autres.

Alors l'homme dit :

– Tu es ce qu'il me faut. Sans faire de différence, tu prends le riche comme le pauvre. Tu seras le parrain.

Le Grand Faucheur répondit :

– Je ferai de ton fils un homme riche et illustre, car qui m'a pour ami ne peut manquer de rien.

L'homme ajouta :

– Le baptême aura lieu dimanche prochain ; sois à l'heure.

Le Grand Faucheur vint comme il avait promis et fut parrain.

Quand son filleul eut grandi, il appela un jour et lui demanda de le suivre. Il le conduisit dans la forêt et lui montra une herbe qui poussait en disant :

– Je vais maintenant te faire ton cadeau de baptême. Je vais faire de toi un médecin célèbre. Quand tu te rendras auprès d'un malade, je t'apparaîtrai. Si tu me vois du côté de sa tête, tu pourras dire sans hésiter que tu le guériras. Tu lui donneras de cette herbe et il retrouvera la santé. Mais si je suis du côté de ses pieds, c'est qu'il m'appartient ; tu diras qu'il n'y a rien à faire, qu'aucun médecin au monde ne pourra le sauver. Et garde-toi de donner l'herbe contre ma volonté, il t'en cuirait !

Il ne fallut pas longtemps pour que le jeune homme devint le médecin le plus illustre de la terre.

– Il lui suffit de regarder un malade pour savoir ce qu'il en est, s'il guérira ou s'il mourra, disait-on de lui.

On venait le chercher de loin pour le conduire auprès de malades et on lui donnait tant d'or qu'il devint bientôt très riche. Il arriva un jour que le roi tomba malade. On appela le médecin et on lui demanda si la guérison était possible. Quand il fut auprès du lit, la Mort se tenait aux pieds du malade, si bien que l'herbe ne pouvait plus rien pour lui.

– Et quand même, ne pourrais-je pas un jour gruger la Mort ? Elle le prendra certainement mal, mais comme je suis son filleul, elle ne manquera pas de fermer les yeux. Je vais essayer.

Il saisit le malade à bras le corps, et le retourna de façon que maintenant, la Mort se trouvait à sa tête. Il lui donna alors de son herbe, le roi guérit et retrouva toute sa santé. La Mort vint trouver le médecin et lui fit sombre figure ; elle le menaça du doigt et dit :

– Tu m'as trompée ! Pour cette fois, je ne t'en tiendrai pas rigueur parce que tu es mon filleul, mais si tu recommences, il t'en cuira et c'est toi que j'emporterai !

Peu de temps après, la fille du roi tomba gravement malade. Elle était le seul enfant du souverain et celui-ci pleurait jour et nuit, à en devenir aveugle. Il fit savoir que celui qui la sauverait deviendrait son époux et hériterait de la couronne. Quand le médecin arriva auprès de la patiente, il vit que la Mort était à ses pieds. Il aurait dû se souvenir de l'avertissement de son parrain, mais la grande beauté de la princesse et l'espoir de devenir son époux l'égarèrent tellement qu'il perdit toute raison. Il ne vit pas que la Mort le regardait avec des yeux pleins de colère et le menaçait de son poing squelettique. Il souleva la malade et lui mit la tête, où elle avait les pieds. Puis il lui fit avaler l'herbe et, aussitôt, elle retrouva ses couleurs et en même temps la vie.

Quand la Mort vit que, pour la seconde fois, on l'avait privée de son bien, elle marcha à grandes enjambées vers le médecin et lui dit :

– C'en est fini de toi ! Ton tour est venu !

Elle le saisit de sa main, froide comme de la glace, si fort qu'il ne put lui résister, et le conduisit dans une grotte souterraine. Il y vit, à l'infini, des milliers et des milliers de cierges qui brûlaient, les uns longs, les autres consumés à demi, les derniers tout petits. À chaque instant, il s'en éteignait et s'en rallumait, si bien que les petites flammes semblaient bondir de-ci de- là, en un perpétuel mouvement.

– Tu vois, dit la Mort, ce sont les cierges de la vie humaine. Les grands appartiennent aux enfants ; les moyens aux adultes dans leurs meilleures années, les troisièmes aux vieillards. Mais, souvent, des enfants et des jeunes gens n'ont également que de petits cierges.

– Montre-moi mon cierge, dit le médecin, s'imaginant qu'il était encore bien long.

La Mort lui indiqua un petit bout de bougie qui menaçait de s'éteindre et dit :

– Regarde, le voici !

– Ah ! Cher parrain, dit le médecin effrayé, allume-m'en un

nouveau, fais-le par amour pour moi, pour que je puisse profiter de la vie, devenir roi et épouser la jolie princesse.

– Je ne le puis, répondit la Mort. Il faut d'abord qu'il s'en éteigne un pour que je puisse en allumer un nouveau.

– Dans ce cas, place mon vieux cierge sur un nouveau de sorte qu'il s'allume aussitôt, lorsque le premier s'arrêtera de brûler, supplia le médecin.

Le Grand Faucheur fit comme s'il voulait exaucer son vœu. Il prit un grand cierge, se méprit volontairement en procédant à l'installation demandée et le petit bout de bougie tomba et s'éteignit. Au même moment, le médecin s'effondra sur le sol et la Mort l'emporta.

Chapitre 12

Les Musiciens de Brême

Un meunier possédait un âne qui, durant de longues années, avait inlassablement porté des sacs au moulin, mais dont les forces commençaient à décliner. Il devenait de plus en plus inapte au travail. Son maître songea à s'en débarrasser. L'âne se rendit compte qu'un vent défavorable commençait à souffler pour lui et il s'enfuit. Il prit la route de Brême. Il pensait qu'il pourrait y devenir musicien au service de la municipalité. Sur son chemin, il rencontra un chien de chasse qui s'était couché là. Il gémissait comme quelqu'un qui a tant couru, que la mort le guette.

– Alors, Taïaut, pourquoi jappes-tu comme ça ? demanda l'âne.

– Ah ! dit le chien, parce que je suis vieux, parce que je m'alourdis chaque jour un peu plus, parce que je ne peux plus chasser, mon maître veut me tuer. Je me suis enfui. Mais comment gagner mon pain maintenant ?

– Sais-tu, dit l'âne, je vais à Brême pour y devenir musicien ; viens avec moi et fais-toi engager dans l'orchestre municipal. Je jouerai du luth et toi de la timbale.

Le chien accepta avec joie et ils repartirent de compagnie. Bientôt, ils virent un chat sur la route, qui était triste… comme trois jours de pluie.

– Eh bien ! qu'est-ce qui va de travers, vieux Raminagrobis ? demanda l'âne.

– Comment être joyeux quand il y va de sa vie ? répondit le chat. Parce que je deviens vieux, que mes dents s'usent et que je me tiens plus souvent à rêver derrière le poêle qu'à courir après les souris,

ma maîtresse a voulu me noyer. J'ai bien réussi à me sauver, mais je ne sais que faire. Où aller ?

– Viens à Brême avec nous. Tu connais la musique, tu deviendras musicien.

Le chat accepta et les accompagna.

Les trois fugitifs arrivèrent à une ferme. Le coq de la maison était perché en haut du portail et criait de toutes ses forces.

– Tu cries à nous casser les oreilles, dit l'âne. Que t'arrive-t-il donc ?

– J'ai annoncé le beau temps, répondit le coq, parce que c'est le jour où la Sainte Vierge lave la chemise de L'Enfant Jésus et va la faire sécher. Mais, comme pour demain dimanche il doit venir des invités, la fermière a été sans pitié. Elle a dit à la cuisinière qu'elle voulait me manger demain et c'est ce soir qu'on doit me couper le cou. Alors, je crie à plein gosier pendant que je puis le faire encore.

– Eh ! quoi, Chanteclair, dit l'âne, viens donc avec nous. Nous allons à Brême ; tu trouveras n'importe où quelque chose de préférable à ta mort. Tu as une bonne voix et si nous faisons de la musique ensemble, ce sera magnifique.

Le coq accepta ce conseil et tous quatre se remirent en chemin.

Mais il ne leur était pas possible d'atteindre la ville de Brême en une seule journée. Le soir, ils arrivèrent près d'une forêt où ils se décidèrent à passer la nuit. l'âne et le chien se couchèrent au pied d'un gros arbre, le chat et le coq s'installèrent dans les branches. Le coq monta jusqu'à la cime. Il pensait s'y trouver en sécurité. Avant de s'endormir, il jeta un coup d'œil aux quatre coins de l'horizon. Il vit briller une petite lumière dans le lointain. Il appela ses compagnons et leur dit qu'il devait se trouver quelque maison par là, on y voyait de la lumière. L'âne dit :

– Levons-nous et allons-y ; ici, le gîte et le couvert ne sont pas bons.

Le chien songea que quelques os avec de la viande autour lui feraient du bien. Ils se mirent donc en route en direction de la lumière et la virent grandir au fur et à mesure qu'ils avançaient. Finalement, ils arrivèrent devant une maison brillamment éclairée, qui était le repaire d'une bande de voleurs.

L'âne, qui était le plus grand, s'approcha de la fenêtre et regarda à l'intérieur.

– Que vois-tu, Grison ? demanda le coq.

– Ce que je vois ? répondit l'âne : une table servie avec mets et

boissons de bonne allure. Des voleurs y sont assis et sont en train de se régaler.

– Voilà ce qu'il nous faudrait, repartit le coq.

– Eh ! oui, dit l'âne, si seulement nous y étions !

Les quatre compagnons délibérèrent pour savoir comment ils s'y prendraient pour chasser les voleurs. Finalement, ils découvrirent le moyen : l'âne appuierait ses pattes de devant sur le bord de la fenêtre, le chien sauterait sur son dos et le chat par-dessus. Le coq se percherait sur la tête du chat. Quand ils se furent ainsi installés, à un signal donné, ils commencèrent leur musique. L'âne brayait, le chien aboyait, le chat miaulait et le coq chantait. Sur quoi, ils bondirent par la fenêtre en faisant trembler les vitres. À ce concert inhabituel, les voleurs avaient sursauté. Ils crurent qu'un fantôme entrait dans la pièce et, pris de panique, ils s'enfuirent dans la forêt. Nos quatre compagnons se mirent à table, se servirent de ce qui restait et mangèrent comme s'ils allaient connaître un mois de famine. Quand les quatre musiciens eurent terminé, ils éteignirent la lumière et chacun se choisit un endroit à sa convenance et du meilleur confort pour dormir. L'âne se coucha sur le fumier, le chien derrière la porte, le chat près du poêle et le coq se percha au poulailler. Et comme ils étaient fatigués de leur long trajet, ils s'endormirent aussitôt.

Quand minuit fut passé, les voleurs virent de loin que la lumière avait été éteinte dans la maison et que tout y paraissait tranquille. Leur capitaine dit :

– Nous n'aurions pas dû nous laisser mettre à la porte comme ça.

Il ordonna à l'un de ses hommes d'aller inspecter la maison. L'éclaireur vit que tout était silencieux ; il entra à la cuisine pour allumer une lumière. Voyant les yeux du chat brillants comme des braises, il en approcha une allumette et voulut l'enflammer. Le chat ne comprit pas la plaisanterie et, crachant et griffant, lui sauta au visage. L'homme fut saisi de terreur. Il se sauva et voulut sortir par la porte de derrière. Le chien, qui était allongé là, bondit et lui mordit les jambes. Et quand le voleur se mit à courir à travers la cour, passant par-dessus le tas de fumier, l'âne lui expédia un magistral coup de sabot. Le coq, que ce vacarme avait réveillé et mis en alerte, cria du haut de son perchoir :

– Cocorico !

Le voleur s'enfuit aussi vite qu'il le pouvait vers ses camarades, et dit au capitaine :

– Il y a dans la maison une affreuse sorcière qui a soufflé sur moi et m'a griffé le visage de ses longs doigts. Devant la porte, il y avait un homme avec un couteau : il m'a blessé aux jambes. Dans la cour, il y a un monstre noir : il m'a frappé avec une massue de bois. Et sur le toit, il y avait un juge de paix qui criait : « Qu'on m'amène le coquin ! » J'ai fait ce que j'ai pu pour m'enfuir.

À partir de ce moment-là, les voleurs n'osèrent plus retourner à la maison. Quant aux quatre musiciens de Brême, ils s'y plurent tant qu'ils y restèrent. Le dernier qui me l'a raconté en fait encore des gorges chaudes.

Chapitre 13

La Nixe ou la Dame des Eaux

Un jeune garçon et sa petite sœur jouaient au bord d'une fontaine, et voilà qu'il tombèrent dedans. Au fond, il y avait une nixe. C'est le nom qu'on donne à ces dames des eaux.

– À présent, je vous tiens, leur dit-elle, et vous allez maintenant travailler dur pour moi !

Elle les entraîna avec elle. À la fillette, elle donna à filer de la vilaine filasse toute sale et toute emmêlée, et aussi à porter de l'eau dans un tonneau sans fond ; le garçonnet, lui, lui eut à couper un arbre avec une hache ; mais pour toute nourriture, ils n'avaient que des boulettes dures comme pierres. Ce régime et ses travaux exaspérèrent les enfants à tel point qu'ils attendirent le dimanche, quand la dame des eaux se rendait à la messe, et alors ils s'enfuirent.

À son retour de l'église, la nixe vit que les oiseaux n'étaient plus au nid et se lança à leur poursuite avec des bons énormes. Mais les enfants la virent venir de loin, et la fillette jeta une brosse derrière elle ; la brosse se multiplia et se dressa en une immense montagne de brosses avec une infinité de piquants, des milliers et des milliers de piquants pointus que la nixe dut escalader à grand-peine, mais qu'elle finit tout de même par escalader. Voyant qu'elle avait franchi ce Mont des Brosses, le garçonnet jeta derrière lui un peigne, qui devint un énorme Mont des Peignes avec des milliers de milliers de dents pointues dressées devant la nixe. Mais elle savait se tenir sur ces dents et elle finit par franchir le Mont des Peignes.

Alors, la fillette jeta derrière elle un miroir qui donna une

montagne de miroirs, mais si brillants, si polis et si lisses que jamais elle ne put s'y tenir et monter dessus.

– Je vais vite rentrer à la maison prendre ma hache, pensa la nixe, et je briserai ce Mont des Glaces.

Mais, le temps qu'elle revienne, les enfants avaient pris le large et s'étaient enfuis bien plus loin, si bien que la dame n'eut plus qu'à s'en retourner vivre dans sa fontaine.

Chapitre 14

L'Oie d'or

Il était une fois un homme qui avait trois fils. Le plus jeune avait été surnommé le Bêta et était la risée de tout le monde. Ses frères le prenaient de haut et se moquaient de lui à chaque occasion. Un jour, le fils aîné s'apprêta à aller dans la forêt pour abattre des arbres. Avant qu'il ne parte, sa mère lui prépara une délicieuse galette aux œufs et ajouta une bouteille de vin pour qu'il ne souffre ni de faim ni de soif. Lorsqu'il arriva dans la forêt, il y rencontra un vieux gnome gris. Celui-ci le salua, lui souhaita une bonne journée et dit :

– Donne-moi un morceau de gâteau et donne-moi à boire de ton vin.

Mais le fils, qui était malin, lui répondit :

– Si je te donne de mon gâteau et te laisse boire de mon vin, il ne me restera plus rien. Passe ton chemin.

Il laissa le bonhomme là où il était, et il s'en alla. Il choisit un arbre et commença à couper ses branches, mais très vite il s'entailla le bras avec la hache. Il se dépêcha de rentrer à la maison pour se faire soigner. Ce qui était arrivé n'était pas le fait du hasard, c'était l'œuvre du petit homme.

Un autre jour, le deuxième fils partit dans la forêt. Lui aussi avait reçu de sa mère une galette et une bouteille de vin. Lui aussi rencontra le petit homme gris qui lui demanda un morceau de gâteau et une gorgée de vin. Mais le deuxième fils répondit d'une manière aussi désinvolte que son frère aîné :

– Si je t'en donne, j'en aurai moins. Passe ton chemin.

Il planta le petit homme là et s'en alla. La punition ne se fit pas attendre. Il brandit sa hache trois ou quatre fois et son tranchant le blessa à la jambe.

Peu de temps après, le Bêta dit :

– Papa, laisse-moi aller dans la forêt. Moi aussi je voudrais abattre des arbres.

– Pas question, répondit le père. Maladroit comme tu es, tu n'iras nulle part.

Mais le Bêta insista et son père finit par céder :

– Vas-y, mais s'il t'arrive quelque chose, tu recevras une belle correction.

Sa mère lui donna une galette faite d'une pâte préparée à l'eau et cuite dans les cendres et une bouteille de bière aigre. Le Bêta arriva dans la forêt et y rencontra le gnome vieux et gris, qui le salua et dit :

– Donne-moi un morceau de ton gâteau et laisse-moi boire de ton vin. J'ai faim et soif.

– Je n'ai qu'une galette sèche et de la bière aigre, répondit le Bêta, mais si cela te suffit, asseyons-nous et mangeons.

Ils s'assirent et le Bêta sortit sa galette qui soudain se transforma en un somptueux gâteau et trouva du bon vin à la place de la bière aigre. Ils mangèrent et burent, puis le vieux bonhomme dit :

– Tu as bon cœur et tu aimes partager avec les autres, c'est pourquoi je vais te faire un cadeau. Regarde le vieil arbre, là-bas. Si tu l'abats, tu trouveras quelque chose dans ses racines.

Le gnome le salua et disparut.

Le Bêta s'approcha de l'arbre et l'abattit. L'arbre tomba et le Bêta aperçut entre ses racines une oie aux plumes d'or. Il la sortit, la prit et alla dans une auberge pour y passer la nuit.

L'aubergiste avait trois filles. Celles-ci, en apercevant l'oie, furent intriguées par cet oiseau étrange. Elles auraient bien voulu avoir une des plumes d'or. « Je trouverai bien une occasion de lui en arracher une », pensa la fille aînée. Et lorsque le Bêta sortit, elle attrapa l'oie par une aile. Mais sa main resta collée à l'aile et il lui fut impossible de la détacher. La deuxième fille arriva, car elle aussi voulait avoir une plume d'or, mais dès qu'elle eut touché sa sœur, elle resta collée à elle. La troisième fille arriva avec la même idée en tête.

– Ne viens pas ici, que Dieu t'en garde ! Arrête-toi ! crièrent ses sœurs.

Mais la benjamine ne comprenait pas pourquoi elle ne devrait pas approcher, et elle se dit : « Si elles ont pu s'en approcher, pourquoi je ne pourrais pas en faire autant ? » Elle s'avança, et dès qu'elle eut touché sa sœur, elle resta collée à elle. Toutes les trois furent donc obligées de passer la nuit en compagnie de l'oie.

Le lendemain matin, le Bêta prit son oie dans les bras et s'en alla, sans se soucier des trois filles qui y étaient collées. Elles furent bien obligées de courir derrière lui, de gauche à droite, et de droite à gauche, partout où il lui plaisait d'aller. Ils rencontrèrent un curé dans les champs qui, voyant ce défilé étrange, se mit à crier :

– Vous n'avez pas honte, impudentes, de courir ainsi derrière un garçon dans les champs ? Croyez-vous que c'est convenable ?

Et il attrapa la benjamine par la main voulant la séparer des autres, mais dès qu'il la toucha il se colla à son tour et fut obligé de galoper derrière les autres.

Peu de temps après, ils rencontrèrent le sacristain. Celui-ci fut surpris de voir le curé courir derrière les filles, et cria :

– Dites donc, Monsieur le curé, où courez-vous ainsi ? Nous avons encore un baptême aujourd'hui, ne l'oubliez pas !

Il s'approcha de lui et le prit par la manche et il ne put plus se détacher.

Tous les cinq couraient ainsi, les uns derrière les autres, lorsqu'ils rencontrèrent deux paysans avec des bêches qui rentraient des champs. Le curé les appela au secours, leur demandant de les détacher, lui et le sacristain. Mais à peine eurent-ils touché le sacristain, que les deux paysans furent collés à leur tour. Ils étaient maintenant sept à courir derrière le Bêta avec son oie dans les bras.

Ils arrivèrent dans une ville où régnait un roi qui avait une fille si triste que personne n'avait jamais réussi à lui arracher un sourire. Le roi proclama donc qu'il donnerait sa fille à celui qui réussirait à la faire rire. Le Bêta l'apprit et aussitôt il se dirigea au palais, avec son oie et toute sa suite. Dès que la princesse aperçut ce défilé étrange, les uns courant derrière les autres, elle se mit à rire très fort.

Le Bêta réclama aussitôt le mariage, mais le roi n'avait pas envie d'un tel gendre. Il tergiversait et faisait des manières, pour déclarer finalement que le Bêta devait d'abord trouver un homme qui serait capable de boire une cave pleine de vin. Le Bêta pensa que le petit bonhomme gris serait certainement de bon conseil et consentirait peut-être à l'aider, et il partit dans la forêt. À l'endroit précis où se

trouvait l'arbre abattu par le Bêta était assis un homme au visage triste. Le Bêta lui demanda ce qu'il avait.

– J'ai grand-soif, répondit l'homme, et je n'arrive pas à l'étancher. Je ne supporte pas l'eau. J'ai bu, il est vrai, un fût entier de vin, mais c'est comme si on faisait tomber une goutte sur une pierre chauffée à blanc.

– Je peux t'aider, dit le Bêta. Viens avec moi, tu verras, tu auras de quoi boire.

Il le conduisit dans la cave du roi. L'homme commença à boire le vin et il but et but jusqu'à en avoir mal au ventre. À la fin de la journée, il avait tout bu.

Le Bêta réclama de nouveau le mariage, mais le roi biaisait encore : un tel simplet, un tel dadais -comme d'ailleurs même son nom l'indiquait – pourrait-il devenir le gendre d'un roi ? Il inventa donc une nouvelle épreuve : le Bêta devrait d'abord lui amener un homme capable de manger une montagne de pain. Le Bêta n'hésita pas une seconde et partit dans la forêt. À l'endroit habituel était assis un homme, qui serrait sa ceinture avec un air très contrarié :

– J'ai mangé une charrette de pain, mais à quoi bon quand on a faim comme moi ? Mon estomac est toujours vide et je dois toujours serrer ma ceinture.

Le Bêta fut très heureux de l'apprendre et lui dit gaiement :

– Lève-toi et suis-moi ! Tu verras, tu mangeras à satiété.

Il emmena l'affamé dans la cour royale. Entre-temps, le roi fit apporter toute la farine du royaume et ordonna d'en faire une montagne de pain. L'homme de la forêt s'en approcha et se mit à manger. À la fin de la journée, il avait tout englouti. Et le Bêta, pour la troisième fois, demanda la main de la princesse. Mais le roi se déroba encore en demandant à son futur gendre de trouver un bateau qui saurait aussi bien se déplacer sur l'eau que sur la terre.

– Dès que tu me l'amèneras, le mariage aura lieu.

Le Bêta repartit dans la forêt et, là était assis le vieux gnome gris qui dit :

– J'ai bu pour toi, j'ai mangé pour toi. Et maintenant je vais te procurer ce bateau ; tout cela parce que tu as été charitable avec moi.

Et, en effet, il lui donna ce bateau qui naviguait aussi bien sur l'eau que sur la terre et le roi ne put plus lui refuser la main de sa fille.

Chapitre 15

La Paille et la poutre du coq

Il était une fois un sorcier entouré d'une grande foule, devant laquelle il exécutait ses tours et faisait ses prodiges. Entre autres choses, il fit avancer un coq, qui avait une énorme poutre sur le dos et qui la portait aussi facilement qu'un fétu de paille. Mais il y avait là une jeune fille qui venait de trouver un trèfle à quatre feuilles et qui, grâce à cela, possédait un esprit de sagesse et ne pouvait être suggestionnée, ni sujette aux fantasmagories. Voyant donc que la poutre n'était, en réalité, qu'un brin de paille, elle s'écria.- « Braves gens ! Ne voyez-vous pas que c'est un simple bout de paille et non pas une poutre que porte le coq ? » Le prestige s'évanouit aussitôt, et tous les gens virent effectivement les choses telles qu'elles étaient, de sorte que le sorcier fut couvert d'injures et chassé honteusement. « Attends un peu, se dit-il en contenant difficilement sa colère, je saurai bien me venger, et plus tôt que tu ne penses ! » À quelque temps de là, la jeune fille fêtait ses noces et s'acheminait vers l'église, en grande toilette, à la tête du cortège nuptial, coupant à travers champs. Tout à coup, le cortège fut arrêté par un ruisseau dont les eaux s'étaient gonflées et sur lequel il n'y avait ni pont, ni passerelle. La fiancée n'hésita pas et releva ses jupes d'un geste leste, s'avançant pour traverser. Elle allait mettre le pied dans l'eau quand un grand rire éclata à côté d'elle, suivi d'une voix moqueuse qui lui disait : « Alors, tu ne vois donc pas clair ? Qu'as-tu fait de tes yeux pour voir de l'eau où il n'y en a pas ? » C'était le sorcier, dont les paroles eurent pour effet de dessiller les yeux de la mariée, qui se vit soudain les jupes haut levées, au beau milieu d'un champ de

lin fleuri, d'un bleu tendre et beau. Toute la noce se moqua d'elle et la mit en fuite, à son tour, sous les quolibets et les sarcasmes.

Chapitre 16

Le Pêcheur et sa femme

Il y avait une fois un pêcheur et sa femme ; ils vivaient dans une misérable hutte près du bord de la mer. Le pêcheur, qui se nommait Pierre, allait tous les jours jeter son hameçon, mais il restait souvent bien des heures avant de prendre quelque poisson.

Un jour qu'il se tenait sur la plage, regardant sans cesse les mouvements du hameçon, voilà qu'il le voit disparaître et aller au fond ; il tire, et au bout de la ligne se montre un gros cabillaud.

– Je t'en supplie, dit l'animal, laisse-moi la vie, je ne suis pas un vrai poisson, mais bien un prince enchanté. Relâche-moi, je t'en prie ; rends-moi la liberté, le seul bien qui me reste.

– Pas besoin de tant de paroles, répondit le brave Pierre. Un poisson, qui sait parler, il mérite bien qu'on le laisse nager à son aise.

Et il détacha la bête, qui s'enfuit de nouveau au fond de l'eau, laissant derrière elle une traînée de sang. De retour dans sa cahute, il raconta à sa femme quel beau poisson il avait pris et comment il lui avait rendu la liberté.

– Et tu ne lui as rien demandé en retour ? dit la femme.

– Mais non, qu'aurais-je donc dû souhaiter ? répondit Pierre.

– Comment, n'est-ce pas un supplice, que de demeurer toujours dans cette vilaine cabane, sale et infecte ; tu aurais bien pu demander une gentille chaumière.

L'homme ne trouvait pas que le service qu'il avait rendu bien volontiers au pauvre prince valût une si belle récompense. Cependant, il alla sur la plage, et, arrivé au bord de la mer, qui était

toute verte, il s’écria :

– Cabillaud, cher cabillaud, ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut absolument quelque chose.

Aussitôt apparut le poisson, et il dit :

– Eh bien, que lui faut-il ?

– Voilà, dit le pêcheur ; parce que je t’ai rendu la liberté, elle prétend que tu devrais m’accorder un souhait ; elle en a assez de notre hutte, elle voudrait habiter une gentille chaumière.

– Soit, répondit le cabillaud, retourne chez toi, et tu verras son vœu accompli.

En effet, Pierre aperçut sa femme sur la porte d’une chaumière coquette et proprette.

– Viens donc vite, lui cria-t-elle, viens voir comme c’est charmant ici ; il y a deux belles chambres, et une cuisine, derrière nous avons une cour avec des poules et des canards, et un petit jardin avec des légumes et quelques fleurs.

– Oh ! quelle joyeuse existence nous allons mener maintenant, dit Pierre.

– Oui, dit-elle, je suis au comble de mes vœux !

Pendant une quinzaine de jours ce fut un enchantement continuel ; puis tout à coup la femme dit :

– Écoute, Pierre, cette chaumière est par trop étroite et son jardin n’est pas plus grand que la main. je ne serai heureuse que dans un grand château en pierres de taille. Va trouver le cabillaud et fais-lui savoir que tel est mon désir.

– Mais, répondit le pêcheur, voilà quinze jours à peine que cet excellent prince nous a fait cadeau d’une si jolie chaumière, comme nous n’aurions jamais osé en rêver une pareille. Et tu veux que j’aille l’importuner de nouveau ! Il m’enverra promener, et il aura raison.

– Du tout, dit la femme ; je le sais mieux que toi, il ne demande pas mieux que de nous faire plaisir. Va le trouver, comme je te le dis.

Le brave homme s’en fut sur la plage ; la mer était bleu foncé, presque violette, mais calme. Le pêcheur s’écria :

– Cabillaud, mon cher cabillaud ! ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut absolument quelque chose.

– Que lui faut-il donc ? répondit le poisson, qui apparut sur-le-champ, la tête hors de l’eau.

– Imagine-toi, répondit Pierre tout confus, que la belle chaumière

ne lui convient plus, et qu'elle désire un palais en pierres de taille !

– Retourne chez toi, dit le cabillaud, son souhait est déjà accompli.

En effet, le pêcheur trouva sa femme se promenant dans la vaste cour d'un splendide château.

– Oh ! ce gentil cabillaud, dit-elle ; regarde donc comme tout est magnifique !

Ils entrèrent à travers un vestibule en marbre ; une foule de domestiques galonnés d'or leur ouvrirent les portes des riches appartements, garnis de meubles dorés et recouverts des plus précieuses étoffes. Derrière le château s'étendait un immense jardin où poussaient les fleurs les plus rares puis, venait un grandissime parc, où folâtraient des cerfs, des daims et toute espèce d'oiseaux ; sur le côté se trouvaient de vastes écuries, avec des chevaux de luxe et une étable, qui contenait une quantité de belles vaches.

– Quel sort digne d'envie, que le nôtre, dit le brave pêcheur, écarquillant les yeux à l'aspect de ces merveilles ; j'espère que tes vœux les plus téméraires sont satisfaits.

– C'est ce que je me demande, répondit la femme ; mais j'y réfléchirai mieux demain.

Puis, après avoir goûté des mets délicieux qui leur furent servis pour le souper, ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, qu'il faisait à peine jour, la femme, éveillant son mari, en le poussant du coude, lui dit :

– Maintenant que nous avons ce palais, il faut que nous soyons maîtres et seigneurs de tout le pays à l'entour.

– Comment, répondit Pierre, tu voudrais porter une couronne ? quant à moi, je ne veux pas être roi.

– Eh bien, moi je tiens à être reine. Allons, habille-toi, et cours faire savoir mon désir à ce cher cabillaud.

Le pêcheur haussa les épaules, mais il n'en obéit pas moins. Arrivé sur la plage, il vit la mer couleur gris sombre, et assez houleuse ; il se mit à crier :

– Cabillaud, cher cabillaud ! Ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut absolument quelque chose.

– Que lui faut-il donc ? dit le poisson qui se présenta aussitôt, la tête hors de l'eau.

– Ne s'est-elle pas mise en tête de devenir reine !

– Rentre chez toi, la chose est déjà faite, dit la bête.

Et, en effet, Pierre trouva sa femme installée sur un trône en or,

orné de gros diamants, une magnifique couronne sur la tête, entourée de demoiselles d'honneur, richement habillées de brocard, et l'une plus belle que l'autre ; à la porte du palais, qui était encore bien plus splendide que le château de la veille, se tenaient des gardes en uniformes brillants une musique militaire jouait une joyeuse fanfare ; une nuée de laquais galonnés était répandue dans les vastes cours, où étaient rangés de magnifiques équipages.

– Eh bien, dit le pêcheur, j'espère que te voilà au comble de tes vœux ; naguère pauvre entre les plus pauvres, te voilà une puissante reine.

– Oui, répondit la femme, c'est un sort assez agréable, mais il y a mieux, et je ne comprends pas comment je n'y ai pas pensé ; je veux être impératrice, ou plutôt empereur ; oui, je veux être empereur !

– Mais, ma femme, tu perds le sens ; non, je n'irai pas demander une chose aussi folle à ce bon cabillaud ; il finira par m'envoyer promener, et il aura raison.

– Pas d'observations, répliqua-t-elle ; je suis la reine et tu n'es que le premier de mes sujets. Donc, obéis sur-le-champ.

Pierre s'en fut vers la mer, pensant qu'il faisait une course inutile. Arrivé sur la plage, il vit la mer noire, presque comme de l'encre ; le vent soufflait avec violence et soulevait d'énormes vagues.

– Cabillaud, cher cabillaud, s'écria-t-il, ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut encore quelque chose.

– Qu'est-ce encore ? dit le poisson qui se montra aussitôt.

– Les grandeurs lui tournent la tête, elle souhaite d'être empereur.

– Retourne chez toi, répondit le poisson ; la chose est faite.

Lorsque Pierre revint chez lui, il aperçut un immense palais, tout construit en marbre précieux ; le toit en était de lames d'or. Après avoir passé par une vaste cour, remplie de belles statues et de fontaines qui lançaient les plus délicieux parfums, il traversa une haie formée de gardes d'honneur, tous géants de plus de six pieds ; et, après avoir passé par une enfilade d'appartements décorés avec une richesse extrême, il atteignit une vaste salle où sur un trône d'or massif, haut de deux mètres, se tenait sa femme, revêtue d'une robe splendide, toute couverte de gros diamants et de rubis, et portant une couronne qui à elle seule valait plus que bien des royaumes ; elle était entourée d'une cour composée rien que de princes et de ducs ; les simples comtes étaient relégués dans l'antichambre.

Isabelle paraissait tout à fait à son aise au milieu de ces

splendeurs.

– Eh bien, lui dit Pierre, j'espère que te voilà au comble de tes vœux ; il n'y a jamais eu de sort comparable au tien.

– Nous verrons cela demain, répondit-elle.

Après un festin magnifique, elle alla se coucher ; mais elle ne put dormir ; elle était tourmentée à l'idée qu'il y avait peut-être quelque chose de plus désirable encore que d'être empereur. Le matin, lorsqu'elle se leva, elle vit que le ciel était brumeux.

« Tiens, se dit-elle, je voudrais bien voir le soleil ; les nuages sombres m'attristent. Oui, mais, pour faire lever le soleil, il faudrait être le bon Dieu. C'est cela, je veux être aussi puissante que le bon Dieu. »

Toute ravie de son idée, elle s'écria :

– Pierre, habille-toi sur-le-champ, et va dire à ce brave cabillaud que je désire avoir la toute-puissance sur l'univers, comme le bon Dieu ; il ne peut pas te refuser cela.

Le brave pêcheur fut tellement saisi d'effroi, en entendant ces paroles impies, qu'il dut se tenir à un meuble pour ne pas tomber à la renverse.

– Mais, ma femme, dit-il, tu es tout à fait folle. Comment, il ne te suffit pas de régner sur un immense et riche empire ?

– Non, dit-elle, cela me vexe, de ne pas pouvoir faire se lever ou se coucher le soleil, la lune et les astres. Il me faut pouvoir leur commander comme le bon Dieu.

– Mais enfin, cela passe le pouvoir de ce bon cabillaud ; il se fâchera à la fin, si je viens l'importuner avec une demande aussi insensée.

– Un empereur n'admet pas d'observations, répliqua-t-elle avec colère ; fais ce que je t'ordonne, et cela, sur-le-champ.

Le brave Pierre, le cœur tout en émoi, se mit en route. Il s'était levé une affreuse tempête, qui courbait les arbres les plus forts des forêts, et faisait trembler les rochers ; au milieu du tonnerre et des éclairs, le pêcheur atteignit avec peine la plage. Les vagues de la mer étaient hautes comme des tours, et se poussaient les unes les autres avec un épouvantable fracas.

– Cabillaud, cher cabillaud, s'écria Pierre, ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut encore une dernière chose.

– Qu'est-ce donc ? dit le poisson, qui apparut aussitôt.

– J'ose à peine le dire, répondit Pierre ; elle veut être toute-puissante comme le bon Dieu.

– Retourne chez toi, dit le cabillaud, et tu la trouveras dans la pauvre cabane, d’où je l’avais tirée.

Et, en effet, palais et splendeurs avaient disparu ; l’insatiable Isabelle, vêtue de haillons, se tenait sur un escabeau dans son ancienne misérable hutte. Pierre en prit vite son parti, et retourna à ses filets ; mais jamais plus sa femme n’eut un moment de bonheur.

Chapitre 17

Le Petit Chaperon rouge

Il était une fois une petite fille que tout le monde aimait bien, surtout sa grand-mère. Elle ne savait qu'entreprendre pour lui faire plaisir. Un jour, elle lui offrit un petit bonnet de velours rouge, qui lui allait si bien qu'elle ne voulut plus en porter d'autre. Du coup, on l'appela « Chaperon rouge ».

Un jour, sa mère lui dit :

– Viens voir, Chaperon rouge : voici un morceau de gâteau et une bouteille de vin. Porte-les à ta grand-mère ; elle est malade et faible ; elle s'en délectera ; fais vite, avant qu'il ne fasse trop chaud. Et quand tu seras en chemin, sois bien sage et ne t'écarte pas de ta route, sinon tu casserais la bouteille et ta grand-mère n'aurait plus rien. Et quand tu arriveras chez elle, n'oublie pas de dire « Bonjour » et ne va pas fureter dans tous les coins.

– Je ferai tout comme il faut, dit le Petit Chaperon rouge à sa mère.

La fillette lui dit au revoir. La grand-mère habitait loin, au milieu de la forêt, à une demi-heure du village. Lorsque le Petit Chaperon rouge arriva dans le bois, il rencontra le Loup. Mais il ne savait pas que c'était une vilaine bête et ne le craignait point.

– Bonjour, Chaperon rouge, dit le Loup.

– Bonjour, Loup, dit le Chaperon rouge.

– Où donc vas-tu si tôt, Chaperon rouge ?

– Chez ma grand-mère.

– Que portes-tu dans ton panier ?

– Du gâteau et du vin. Hier nous avons fait de la pâtisserie, et ça

fera du bien à ma grand-mère. Ça la fortifiera.

– Où habite donc ta grand-mère, Chaperon rouge ?

– Oh ! à un bon quart d'heure d'ici, dans la forêt. Sa maison se trouve sous les trois gros chênes. En dessous, il y a une haie de noisetiers, tu sais bien ? dit le petit Chaperon rouge.

Le Loup se dit : « Voilà un mets bien jeune et bien tendre, un vrai régal ! Il sera encore bien meilleur que la vieille. Il faut que je m'y prenne adroitement pour les attraper toutes les eux ! »

Il l'accompagna un bout de chemin et dit :

– Chaperon rouge, vois ces belles fleurs autour de nous. Pourquoi ne les regardes-tu pas ? J'ai l'impression que tu n'écoutes même pas comme les oiseaux chantent joliment. Tu marches comme si tu allais à l'école, alors que tout est si beau, ici, dans la forêt !

Le Petit Chaperon rouge ouvrit les yeux et lorsqu'elle vit comment les rayons du soleil dansaient de-ci, de-là à travers les arbres, et combien tout était plein de fleurs, elle pensa : « Si j'apportais à ma grand-mère un beau bouquet de fleurs, ça lui ferait bien plaisir. Il est encore si tôt que j'arriverai bien à l'heure. »

Elle quitta le chemin, pénétra dans le bois et cueillit des fleurs. Et, chaque fois qu'elle en avait cueilli une, elle se disait : « Plus loin, j'en vois une plus belle » ; et elle y allait et s'enfonçait toujours plus profondément dans la forêt. Le Loup lui, courait tout droit vers la maison de la grand-mère. Il frappa à la porte.

– Qui est là ?

– C'est le Petit Chaperon rouge qui t'apporte du gâteau et du vin.

– Tire la chevillette, dit la grand-mère. Je suis trop faible et ne peux me lever.

Le Loup tire la chevillette, la porte s'ouvre et sans dire un mot, il s'approche du lit de la grand-mère et l'avale. Il enfile ses habits, met sa coiffe, se couche dans son lit et tire les rideaux.

Pendant ce temps, le petit Chaperon Rouge avait fait la chasse aux fleurs. Lorsque la fillette en eut tant qu'elle pouvait à peine les porter, elle se souvint soudain de sa grand-mère et reprit la route pour se rendre auprès d'elle. Elle fut très étonnée de voir la porte ouverte. Et lorsqu'elle entra dans la chambre, cela lui sembla si curieux qu'elle se dit : « Mon dieu, comme je suis craintive aujourd'hui. Et, cependant, d'habitude, je suis si contente d'être auprès de ma grand-mère ! » Elle s'écria :

– Bonjour !

Mais nulle réponse. Elle s'approcha du lit et tira les rideaux. La

grand-mère y était couchée, sa coiffe tirée très bas sur son visage. Elle avait l'air bizarre.

– Oh, grand-mère, comme tu as de grandes oreilles.

– C'est pour mieux t'entendre…

– Oh ! grand-mère, comme tu as de grands yeux !

– C'est pour mieux te voir !

– Oh ! grand-mère, comme tu as de grandes mains !

– C'est pour mieux t'étreindre…

– Mais, grand-mère, comme tu as une horrible et grande bouche !

– C'est pour mieux te manger !

À peine le Loup eut-il prononcé ces mots, qu'il bondit hors du lit et avala le pauvre Petit Chaperon rouge.

Lorsque le Loup eut apaisé sa faim, il se recoucha, s'endormit et commença à ronfler bruyamment. Un chasseur passait justement devant la maison. Il se dit : « Comme cette vieille femme ronfle ! Il faut que je voie si elle a besoin de quelque chose. » Il entre dans la chambre et quand il arrive devant le lit, il voit que c'est un Loup qui y est couché.

– Ah ! c'est toi, bandit ! dit-il. Voilà bien longtemps que je te cherche…

Il se prépare à faire feu lorsque tout à coup l'idée lui vient que le Loup pourrait bien avoir avalé la grand-mère et qu'il serait peut-être encore possible de la sauver. Il ne tire pas, mais prend des ciseaux et commence à ouvrir le ventre du Loup endormi. À peine avait-il donné quelques coups de ciseaux qu'il aperçoit le Chaperon rouge. Quelques coups encore et la voilà qui sort du Loup et dit :

– Ah ! comme j'ai eu peur ! Comme il faisait sombre dans le ventre du Loup !

Et voilà que la grand-mère sort à son tour, pouvant à peine respirer. Le Petit Chaperon rouge se hâte de chercher de grosses pierres. Ils en remplissent le ventre du Loup. Lorsque celui-ci se réveilla, il voulut s'enfuir. Mais les pierres étaient si lourdes qu'il s'écrasa par terre et mourut.

Ils étaient bien contents tous les trois : le chasseur dépouilla le Loup et l'emporta chez lui. La grand-mère mangea le gâteau et but le vin que le Petit Chaperon rouge avait apportés. Elle s'en trouva toute ragaillardie. Le Petit Chaperon rouge cependant pensait : « Je ne quitterai plus jamais mon chemin pour aller me promener dans la forêt, quand ma maman me l'aura interdit. »

Chapitre 18

Le Petit pou et la petite puce

Le petit pou et la petite puce vivaient ensemble, tenaient ensemble leur petite maison et brassaient leur bière dans une coquille d'œuf.

Un jour le petit pou tomba dans la bière et s'ébouillanta. La petite puce se mit à pleurer à chaudes larmes. La petite porte de la salle s'étonna :

– Pourquoi pleures-tu ainsi, petite puce ?

– Parce que le pou s'est ébouillanté.

La petite porte se mit à grincer et le petit balai dans le coin demanda :

– Pourquoi grinces-tu ainsi, petite porte ?

– Comment pourrais-je ne pas grincer !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé.

Le petit balai se mit à s'agiter de tous côtés. Une petite charrette qui passait par là, cria :

– Pourquoi t'agites-tu ainsi, petit balai ?

– Comment pourrais-je rester en place !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, et la petite porte grince à qui mieux mieux.

Et la petite charrette dit :

– Moi, je vais rouler. Et elle se mit à rouler à toute vitesse. Elle passa par le dépotoir et les balayures lui demandèrent :

– Pourquoi fonces-tu ainsi, petite charrette ?

– Comment pourrais-je ne pas foncer !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, la

petite porte grince à qui mieux mieux, le balai s'agite, sauve-qui-peut !

Les balayures décidèrent alors :

– Nous allons brûler de toutes nos forces.

Et elles s'enflammèrent aussitôt. Le petit arbre à côté du dépotoir demanda :

– Allons, balayures, pourquoi brûlez-vous ainsi ?

– Comment pourrions-nous ne pas brûler !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, la petite porte grince à qui mieux mieux, le balai s'agite, sauve-qui-peut ! La charrette fonce fendant les airs.

Et le petit arbre dit :

– Alors moi, je vais trembler.

Et il se mit à trembler à en perdre toutes ses feuilles. Une petite fille, qui passait par là avec une cruche d'eau à la main, s'étonna :

– Pourquoi trembles-tu ainsi, petit arbre ?

– Comment pourrais-je ne pas trembler !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, la petite porte grince à qui mieux mieux, le balai s'agite, sauve-qui-peut ! la charrette fonce fendant les airs, les balayures brûlent en un feu d'enfer.

Et la petite fille dit :

– Alors moi, je vais casser ma cruche. Et elle la cassa.

La petite source d'où jaillissait l'eau, demanda :

– Pourquoi casses-tu ta cruche, petite fille ?

– Comment pourrais-je ne pas la casser !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, la porte grince à qui mieux mieux, le balai s'agite, sauve-qui-peut ! la charrette fonce fendant les airs, les balayures brûlent en un feu d'enfer. Et le petit arbre, le pauvre, du pied à la tête il tremble.

– Ah bon, dit la petite source, alors moi, Je vais déborder.

Et elle se mit à déborder ; et l'eau inonda tout en noyant la petite fille, le petit arbre, les balayures, la charrette, le petit balai, la petite porte, la petite puce et le petit pou, tous autant qu'ils étaient.

Chapitre 19

Le Petit vieux rajeuni par le feu

Du temps que le Seigneur cheminait encore sur la terre, Il entra un soir chez un forgeron, avec saint Pierre, demandant accueil pour la nuit. Le brave forgeron les reçut de bon cœur, et voilà qu'un peu plus tard un pauvre mendiant, tout rétréci par l'âge et courbé par les maux, frappa à la porte de la même maison et demanda l'aumône. Apitoyé, saint Pierre fit une prière :« Mon Seigneur et mon Maître, s'il vous plaît, guérissez-le de son tourment, afin qu'il soit capable de se gagner son pain ! »

– Forgeron, dit le Seigneur débonnaire, allume-moi ta forge et chauffe-la-moi à blanc : je vais y rajeunir tout de suite ce pauvre vieil homme souffrant. Le forgeron s'y prêta de bonne grâce et saint Pierre fit marcher le soufflet, poussant le feu au rouge-blanc. Quand le brasier fut bien ardent, le Seigneur saisit le petit vieux et le jeta dans la forge, au beau milieu du foyer incandescent, où il flamboya soudain comme un rosier flamboyant, tout en louant Dieu à haute et pleine voix. Ensuite, le Seigneur le tira du feu pour le précipiter dans le grand bac de forge, où le petit vieux tout incandescent s'éteignit en faisant siffler l'eau ; puis, quand il fut suffisamment rafraîchi et trempé convenablement, le Seigneur lui donna Sa bénédiction et le petit homme sortit de là d'un bond, tout gaillard, souple, droit, vif et alerte comme à vingt ans. Le forgeron, qui avait suivi toute l'opération avec une attention précise et soutenue, les invita tous à dîner. Or, il avait dans sa maison une vieille belle-mère toute tordue par l'âge et à demi aveugle, qui s'approcha du nouveau jeune homme pour s'informer gravement et apprendre si le feu

l’avait douloureusement brûlé.

– Mais pas du tout ! répondit avec pétulance le nouveau jeune homme. Jamais je ne me suis senti aussi bien : j’y étais comme dans un bain de rosée. Ce que ce petit jeune homme lui avait dit résonna dans les oreilles de la vieille femme toute la nuit. Le lendemain matin, de bonne heure, dès que le Seigneur fut reparti sur son chemin, le forgeron se dit, après mûre réflexion, qu’il pourrait aussi rajeunir sa belle-mère de la même façon, car il avait bien observé et attentivement suivi tous les détails de l’opération et, somme toute, cela relevait également de son art. Aussi, lorsqu’il lui demanda tout à trac si elle n’aimerait pas aller et venir dans la maison en sautant comme une fille de dix-huit ans, la vieille femme lui répondit-elle que ce serait avec plaisir, puisque la chose avait été si douce et délicieuse au jeune homme de la veille. Le forgeron activa donc le feu de sa forge et y jeta la vieille quand il fut bien ardent ; mais voilà qu’elle se tordit dans tous les sens en poussant des cris affreux. « Du calme ! lui cria-t-il. Qu’as-tu donc à t’agiter comme cela et à hurler comme une pendue ? Il faut d’abord que je te fasse un feu vigoureux ! » Il se mit au soufflet et activa le brasier de plus belle, si bien que tout brûla sur la pauvre vieille femme, qui hurlait à la mort sans discontinuer. « Mon métier n’est pas suffisant ! », pensa le forgeron en la retirant bien vite du foyer pour la plonger dans l’eau du bac à trempe, où la malheureuse se mit à hurler encore plus fort qu’avant, si fort et si désespérément que ses cris ameutèrent là-haut, à l’étage, la femme et la bru du forgeron. Toutes les deux descendent les marches quatre à quatre, et que voient-elles ? L’aïeule qui piaule et miaule lugubrement, plongée dans le bac de forge, le corps tout racorni, le visage atrocement déformé, tordu, ratatiné. Le spectacle était si horrible et les deux femmes, qui étaient enceintes l’une et l’autre, en reçurent un tel choc, qu’elles accouchèrent toutes les deux dans la nuit même, et que leurs deux enfants ne furent pas conformés comme des humains, mais comme de petits singes, qui s’en allèrent courir dans la forêt. Ce sont eux qui ont commencé la famille et donné origine à l’espèce des singes.

Chapitre 20

La Petite table, l'âne et le bâton

Il y a bien longtemps, il était un tailleur qui avait trois fils et une seule chèvre.

La chèvre devait les nourrir tous les trois avec son lait ; il fallait qu'elle mangeât bien et qu'on la menât tous les jours aux champs. Les fils s'en occupaient chacun à son tour.

Un jour, l'aîné la mena au cimetière, où l'herbe était la plus belle, la laissa là à manger et à gambader. Le soir, quand le moment fut venu de rentrer à la maison, il demanda :

– Alors, chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– J'ai tant mangé que je ne peux plus avaler – bê, bê, bê, bê !

– Eh bien ! viens à la maison, dit le garçon.

Il la prend par sa corde, la conduit à l'écurie et l'attache.

– Alors, demanda le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle assez mangé ?

– Oh ! répondit le fils, elle a tant mangé qu'elle ne peut plus rien avaler.

Le père voulut s'en rendre compte par lui-même. Il alla à l'écurie, caressa la chère petite chèvre et demanda :

– Chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– De quoi devrais-je être repue ? Parmi les tombes j'ai couru pour me nourrir rien n'ai trouvé bê, bê, bê, bê !

– Qu'entends-je ! s'écria le tailleur. Il rentre à la maison et dit au garçon :

– Ah, menteur, tu dis que la chèvre est repue et tu l'as laissée sans nourriture ! Et, dans sa colère, il prend une canne et en bat son fils en le jetant dehors.

Le lendemain, c'était au tour du second fils. Il chercha dans le jardin un coin où poussaient de belles herbes et la chèvre s'en régala. Le soir, comme il voulait rentrer, il demanda :

– Chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– J'ai tant mangé que je ne peux plus avaler – bê, bê, bê, bê !

– Alors, rentre à la maison, dit le garçon.

Il la tira vers la maison, l'attacha dans l'écurie.

– Eh bien ? demanda le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle assez mangé ?

– Oh ! répondit le fils, elle a tant mangé qu'elle ne peut plus rien avaler. Le tailleur n'avait pas confiance. Il se rendit à l'écurie et demanda :

– Chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– De quoi devrais-je être repue ? Parmi les sillons j'ai couru pour me nourrir n'ai rien trouvé bê, bê, bê bê !

– L'impudent mécréant ! s'écria le tailleur. Laisser sans nourriture un animal si doux !

Il rentre à la maison et, à coups d'aune, met le garçon à la porte.

C'est maintenant au tour du troisième fils. il veut bien faire les choses, recherche les taillis les plus touffus et y fait brouter la chèvre. Le soir, comme il veut rentrer, il demande à la chèvre :

– Chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– J'ai tant mangé que je ne peux plus avaler – bê, bê, bê, bê !

– Alors viens à la maison, dit le garçon.

Et il la conduisit à l'écurie et l'attacha.

– Eh bien ? demanda le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle assez mangé ?

– Oh ! répondit le fils, elle a tant mangé qu'elle ne peut plus rien avaler. Le tailleur ne le croit pas.

Il sort et demande :

– Chèvre, es-tu repue ?

La méchante bête répondit :

– De quoi devrais-je être repue ? Parmi les sillons j'ai couru pour me nourrir n'ai rien trouvé – bê, bê, bê, bê !

– Ah ! le vilain menteur, s'écria le tailleur. Ils sont aussi fourbes et oublieux du devoir l'un que l'autre ! Vous ne me ferez pas plus longtemps tourner en bourrique !

Et, de colère hors de lui, il rentre à la maison, frappe le pauvre garçon avec l'aune, si fort qu'il le jette par la porte.

Et voilà le vieux tailleur seul avec sa chèvre. Le lendemain matin, il va à l'écurie, caresse la chèvre et dit :

– Viens, ma mignonne, je vais te conduire moi-même au champ.

Il la prend par sa longe et la mène là où se trouvent les baies que les chèvres mangent avec le plus de plaisir.

– Pour une fois, tu peux y aller de bon cœur, lui dit-il, et il la laissa brouter jusqu'au soir. Il demanda alors :

– Chèvre, es-tu repue ?

Elle répondit :

– J'ai tant mangé que je ne puis plus rien avaler, bê, bê, bê, bê !

– Alors viens à la maison ! dit le tailleur.

Il la conduisit à l'écurie et l'attacha. Avant de partir, il se retourna une dernière fois et dit :

– Alors te voilà donc repue pour une fois ?

Mais la chèvre ne fut pas meilleure avec lui qu'avec les autres. Elle s'écria :

– De quoi devrais- je être repue ? Parmi les sillons j'ai couru pour me nourrir n'ai rien trouvé – bê, bê, bê, bê !

Quand le tailleur entendit cela, il en resta tout interdit et vit bien qu'il avait chassé ses fils sans raison.

– Attends voir, s'écria-t-il, misérable créature ! Ce serait trop peu de te chasser ; je vais te marquer de telle sorte que tu n'oseras plus te montrer devant d'honnêtes tailleurs !

En toute hâte, il rentre à la maison, prend son rasoir, savonne la tête de la chèvre et la tond aussi ras qu'une pomme. Et, parce que l'aune eût été trop noble, il prend une cravache et lui en assène de tels coups qu'elle se sauve à toute allure.

Quand le tailleur se retrouva si seul dans sa maison, il fut saisi d'une grande tristesse. Il aurait bien voulu que ses fils fussent de nouveau là. Mais personne ne savait ce qu'ils étaient devenus.

L'aîné était entré en apprentissage chez un menuisier. Il travaillait avec zèle et constance. Lorsque son temps fut terminé et que vint le moment de partir en tournée, son patron lui offrit une petite table, qui n'avait rien de particulier, en bois très ordinaire. Mais elle avait une qualité : quand on la déposait quelque part et que l'on disait :

« Petite table, mets le couvert ! » on la voyait tout à coup s'habiller d'une petite nappe bien propre. Et il y avait dessus une assiette, avec couteau et fourchette, et des plats avec légumes et viandes, tant qu'il y avait la place. Et un grand verre plein de vin rouge étincelait que ça en mettait du baume au cœur. Le jeune compagnon pensa : en voilà assez jusqu'à la fin de tes jours ! Et, de joyeuse humeur, il alla de par le monde, sans se préoccuper de savoir si l'auberge serait bonne ou mauvaise et si l'on y trouvait quelque chose à manger ou non. Quand la fantaisie l'en prenait, il restait dans les champs, les prés ou les bois, où cela lui plaisait, décrochait la petite table de son dos, l'installait devant lui et disait : « Petite table, mets le couvert ! » Et tout de suite, tout ce que son cœur souhaitait était là. Finalement, il lui vint à l'esprit qu'il voudrait bien revoir son père. Sa colère avait dû s'apaiser et avec la « petite-table-mets-le-couvert », il l'accueillerait volontiers.

Il arriva que, sur le chemin de la maison, il entra un soir dans une auberge pleine de monde. On lui souhaita la bienvenue et on l'invita à prendre place parmi les hôtes et à manger avec eux car on trouverait difficilement quelque chose pour lui tout seul.

– Non, répondit le menuisier, je ne veux pas vous prendre le pain de la bouche. Il vaut mieux que vous soyez mes hôtes à moi.

Ils rirent et crurent qu'il plaisantait. Mais lui, pendant ce temps, avait installé sa table de bois au milieu de la salle et il dit :

– Petite table, mets le couvert !

Instantanément, elle se mit à porter des mets si délicats que l'aubergiste n'aurait pas pu en fournir de pareils. Et le fumet en chatouillait agréablement les narines des clients.

– Allez-y, chers amis, dit le menuisier.

Et quand les hôtes virent que c'était sérieux, ils ne se le firent pas dire deux fois. Ils approchèrent leurs chaises, sortirent leurs couteaux et y allèrent de bon cœur. Ce qui les étonnait le plus, c'était que, lorsqu'un plat était vide, un autre, bien rempli, prenait aussitôt sa place.

L'aubergiste, dans un coin, regardait la scène. Il ne savait que dire. Mais il pensait : « Voilà un cuisinier comme il m'en faudrait un ! »

Le menuisier et toute la compagnie festoyèrent gaiement jusque tard dans la nuit. Finalement, ils allèrent se coucher. Le jeune compagnon se mit également au lit et plaça sa table miraculeuse contre le mur. Mais des tas d'idées trottaient dans la tête de

l'aubergiste. Il lui revint à l'esprit qu'il possédait dans un débarras une petite table qui ressemblait à celle du menuisier, comme une sœur. Il la chercha en secret et en fit l'échange. Le lendemain matin, le jeune homme paya sa chambre, installa la petite table sur son dos, sans penser que ce n'était plus la bonne, et reprit son chemin. À midi, il arriva chez son père qui l'accueillit avec une grande joie.

– Alors, mon cher fils, qu'as-tu appris ? lui demanda-t-il.

– Père, je suis devenu menuisier.

– C'est un bon métier ! rétorqua le vieux.

– Mais que ramènes-tu de ton compagnonnage ?

– Père, le meilleur de ce que je ramène est une petite table.

Le père l'examina sur toutes ses faces et dit :

– Tu n'as pas fabriqué là un chef-d'œuvre. C'est une vieille et méchante petite table.

– Voire ! C'est une table mystérieuse, magique, répondit le fils. Lorsque je l'installe et lui dis de mettre le couvert, les plus beaux plats s'y trouvent instantanément, avec le vin qui met du baume au cœur. Tu n'as qu'à inviter tous tes parents et amis. Pour une fois, ils se délecteront et se régaleront car la petite table les rassasiera tous.

Quand tout le monde fut rassemblé, il installa la petite table au milieu de la pièce et dit :

– Petite table, mets le couvert !

Mais rien ne se produisit et la table resta aussi vide que n'importe quelle table qui n'entend pas la parole humaine. Alors le pauvre gars s'aperçut qu'on lui avait échangé sa table et il eut honte de passer pour un menteur. Les parents s e moquaient de lui et il leur fallut repartir chez eux, affamés et assoiffés. Le père reprit ses chiffons et se remit à coudre. Le fils trouva du travail chez un patron.

Le deuxième fils était arrivé chez un meunier et il avait fait son apprentissage chez lui. Lorsque son temps fut passé, le patron lui dit :

– Puisque ta conduite a été bonne, je te fais cadeau d'un âne d'une espèce particulière. Il ne tire pas de voiture et ne porte pas de sacs.

– À quoi peut-il bien servir dans ce cas ? demanda le jeune compagnon.

– Il crache de l'or, répondit le meunier. Si tu le places sur un drap et que tu dis « BRICKLEBRIT », cette bonne bête crache des pièces d'or par devant et par derrière.

– Voilà une bonne chose, dit le jeune homme.

Il remercia le meunier et partit de par le monde. Quand il avait besoin d'argent, il n'avait qu'à dire « BRICKLEBRIT « à son âne et il pleuvait des pièces d'or. Il n'avait plus que le mal de les ramasser. Où qu'il arrivât, le meilleur n'était jamais trop bon pour lui et plus cela coûtait cher, mieux c'était. Il avait toujours un sac plein de pièces à sa disposition. Après avoir visité le monde un bout de temps, il pensa : « Il te faut partir à la recherche de ton père ! Quand tu arriveras avec l'âne à or, il oubliera sa colère et te recevra bien ».

Par hasard, il descendit dans la même auberge que celle où la table de son frère avait été échangée. il conduisait son âne par la bride et l'aubergiste voulut le lui enlever pour l'attacher. Le jeune compagnon lui dit :

– Ne vous donnez pas ce mal ; je conduirai moi-même mon grison à l'écurie et je l'attacherai aussi moi-même. Il faut que je sache où il est.

L'aubergiste trouva cela curieux et pensa que quelqu'un qui devait s'occuper soi-même de son âne ne ferait pas un bon client. Mais quand l'étranger prit dans sa poche deux pièces d'or et lui dit d'acheter quelque chose de bon pour lui, il ouvrit de grands yeux, courut partout pour acheter le meilleur qu'il pût trouver.

Après le repas, l'hôte demanda ce qu'il devait. L'aubergiste voulait profiter de l'occasion et lui dit qu'il n'avait qu'à ajouter deux autres pièces d'or à celles qu'il lui avait déjà données. Le jeune compagnon plongea sa main dans sa poche, mais il n'avait plus d'argent.

– Attendez un instant, Monsieur l'aubergiste, dit-il, je vais aller chercher de l'or.

Il emmena la nappe.

L'aubergiste ne comprenait pas ce que cela signifiait. Curieux, il suivit son client et quand il le vit verrouiller la porte de l'écurie, il regarda par un trou du mur. L'étranger avait étendu la nappe autour de l'âne et criait : « BRICKLEBRIT ». Au même moment, l'animal se mit à cracher, par devant et par derrière, de l'or qui s'empilait régulièrement sur le sol.

– Quelle fortune ! dit l'aubergiste. Voilà des ducats qui sont vite frappés ! Un sac à sous comme cela, ce n'est pas inutile !

Le client paya son écot et alla se coucher. L'aubergiste, lui, se faufila pendant la nuit dans l'écurie, s'empara de l'âne à or et en mit

un autre à la place.

De grand matin, le compagnon prit la route avec un âne, qu'il croyait être le sien. À midi, il arriva chez son père qui se réjouit en le voyant et l'accueillit volontiers.

– Qu'es-tu devenu, mon fils ? demanda le vieux.

– Un meunier, cher père, répondit-il.

– Qu'as-tu ramené de ton compagnonnage ?

– Rien en dehors d'un âne.

– Des ânes, il y en a bien assez, dit le père. J'aurais préféré une bonne chèvre !

– Oui, répondit le fils, mais ce n'est pas un âne ordinaire, c'est un âne à or. Quand je dis « BRICKLEBRIT », la bonne bête vous crache un drap plein de pièces d'or. Appelle tous les parents, je vais en faire des gens riches.

– Voilà, qui me plaît, dit le tailleur. Je n'aurai plus besoin de me faire de souci avec mon aiguille.

Il s'en fut lui-même à la recherche de ses parents, qu'il ramena. Dès qu'ils furent rassemblés, le meunier les pria de faire place, étendit son drap et amena l'âne dans la chambre.

– Maintenant, faites attention ! dit-il. Et il cria : « BRICKLEBRIT ».

Mais ce ne furent pas des pièces d'or qui tombèrent et il apparut que l'animal ne connaissait rien à cet art qui n'est pas donné à n'importe quel âne. Le pauvre meunier faisait triste figure ; il comprit qu'il avait été trompé et demanda pardon à ses parents qui s'en retournèrent chez eux aussi pauvres qu'ils étaient venus. Il ne restait plus rien d'autre à faire pour le père que de reprendre son aiguille et pour le fils, de s'engager chez un meunier.

Le troisième frère était entré chez un tourneur sur bois et comme il s'agissait d'un métier d'art, ce fut lui qui resta le plus longtemps en apprentissage. Ses frères lui firent savoir par une lettre comment tout avait mal tourné pour eux et comment, au dernier moment, l'aubergiste les avait dépouillés de leurs cadeaux magiques.

Lorsque le tourneur eut terminé ses études, son maître lui offrit, en récompense de sa bonne conduite, un sac et dit :

– Il y a un bâton dedans.

– Je peux prendre le sac et il peut me rendre service, mais pourquoi ce bâton ? il ne fait que l'alourdir.

– Je vais te dire ceci, répondit le patron. Si quelqu'un t'a causé du tort, tu n'auras qu'à dire : « Bâton, hors du sac ! » aussitôt, le bâton sautera dehors parmi les gens et il dansera sur leur dos une si

joyeuse danse que, pendant huit jours, ils ne pourront plus faire un mouvement. Et il ne s'arrête pas avant que tu dises : « Bâton, dans le sac ! »

Le compagnon le remercia, mit le sac sur son dos et quand quelqu'un s'approchait de trop près pour l'attaquer il disait : « Bâton, hors du sac ! » Aussitôt le bâton surgissait et se secouait sur les dos, manteaux et pourpoints jusqu'à ce que les malandrins en hurlassent de douleur. Et cela allait si vite que, avant que l'on s'en aperçût, son tour était déjà venu.

Le jeune tourneur arriva un soir à l'auberge où l'on avait dupé ses frères. Il déposa son havresac devant lui, sur la table, et commença à parler de tout ce qu'il avait vu de remarquable dans le monde.

– Oui, dit-il, on trouve bien une « petite-table-mets-le-couvert », un âne à or et d'autres choses semblables ; ce sont de bonnes choses que je ne mésestime pas ; mais cela n'est rien à comparer au trésor que je me suis procuré et qui se trouve dans mon sac.

L'aubergiste dressa l'oreille. « Qu'est-ce que ça peut bien être », pensait-il. « Le sac serait-il bourré de diamants ? Il faudrait que je l'obtienne à bon marché lui aussi ; jamais deux sans trois ».

Lorsque le moment d'aller dormir fut arrivé, l'hôte s'étendit sur le banc et disposa son sac en guise d'oreiller. Quand l'aubergiste crut qu'il était plongé dans un profond sommeil, il s'approcha de lui, poussa et tira doucement, précautionneusement le sac pour essayer de le prendre et d'en mettre un autre à la place. Le tourneur s'attendait à cela depuis longtemps. Lorsque l'aubergiste voulut donner la dernière poussée, il cria :

– Bâton, hors du sac !

Aussitôt, le bâton surgit, frotta les côtes de l'aubergiste à sa façon. L'aubergiste criait pitié. Mais plus fort il criait, plus vigoureusement le bâton lui tapait sur le dos jusqu'à ce qu'il tombât sans souffle sur le sol. Alors le tourneur dit :

– Si tu ne me rends pas la « petite-table-mets-le-couvert » et l'âne à or, la danse recommencera.

– Oh ! non, s'écria l'aubergiste d'une toute petite voix. Je rendrai volontiers le tout, mais fais rentrer ton esprit frappeur dans son sac.

Le jeune compagnon dit alors :

– Je veux bien que la grâce passe avant le droit, mais garde-toi de refaire le mal.

Et il cria :

– Bâton, dans le sac.

Et il le laissa tranquille.

Le tourneur partit le lendemain matin avec la « petite-table-mets-le-couvert » et l'âne à or vers la maison de son père. Le tailleur se réjouit lorsqu'il le revit et lui demanda, à lui aussi, ce qu'il avait appris chez les autres.

– Cher père, répondit-il, je suis devenu tourneur sur bois.

– Un fameux métier, dit le père.

– Qu'as-tu ramené de ton compagnonnage ?

– Une pièce précieuse, cher père, répondit le fils, un bâton dans un sac.

– Quoi ? s'écria le père.

– Un bâton, ce n'était pas la peine, tu peux en cueillir à n'importe quel arbre !

– Mais pas un comme ça, cher père ; quand je dis « bâton, hors du sac », il en bondit et donne à celui qui m'a voulu du mal une fameuse danse jusqu'à ce qu'il tombe par terre et supplie qu'il s'arrête. Voyez-vous, c'est avec ce bâton que j'ai récupéré la « petite-table-mets-le-couvert » et l'âne à or que l'aubergiste voleur avait dérobés à mes frères. Maintenant, appelle mes frères, et invite tous les parents. Je veux qu'ils mangent et boivent et je remplirai leurs poches d'or.

Le vieux tailleur ne croyait pas trop à cette histoire, mais il invita quand même ses parents. Le tourneur étendit un drap dans la chambre, fit entrer l'âne à or et dit à son frère :

– Maintenant, cher frère, parle-lui.

Le meunier dit :

– BRICKLEBRIT

Et, à l'instant, des pièces d'or tombèrent sur le drap comme s'il en pleuvait à verse et l'âne n'arrêta que lorsque tous en eurent tant qu'ils ne pouvaient plus en porter. (Je vois à ta mine que tu aurais bien voulu y être !) Alors, le tourneur chercha la petite table et dit :

– Cher frère, parle-lui maintenant.

Et à peine le menuisier avait-il dit : « Petite table, mets le couvert » que déjà les plus beaux mets apparaissaient en abondance. Il y eut un repas comme jamais encore le bon tailleur n'en avait vu dans sa maison. Toute la famille resta rassemblée jusqu'au milieu de la nuit et tous étaient joyeux et comblés. Le tailleur enferma aiguilles, bobines, aune et fers à repasser dans une armoire et vécut avec ses fils dans la joie et la félicité.

Et la chèvre à cause de laquelle le tailleur jeta dehors ses trois

fils, qu'est-elle devenue ?

Ne supportant pas d'avoir la tête tondue, elle alla se cacher dans le terrier d'un renard. Lorsque celui-ci revint et aperçut deux gros yeux briller au fond de son terrier, il prit peur et se sauva à toute allure. Dans sa fuite, il rencontra un ours.

– Pourquoi as-tu l'air si affolé, frère renard ? lui demanda celui-ci. Que t'est-il donc arrivé ?

– Mon terrier est occupé par un épouvantable animal dont les yeux lancent des flammes expliqua le renard.

– Nous allons le chasser, s'exclama l'ours qui accompagna le renard jusqu'à son terrier.

Mais lorsque l'ours aperçut les yeux de braise, à son tour il prit peur et s'enfuit, renonçant à chasser l'intrus. Dans sa fuite, il rencontra une abeille.

– Pourquoi fais-tu cette tête, frère ours ? lui demanda-t-elle, toi qui d'ordinaire est si joyeux ?

– Un épouvantable animal aux yeux de braise occupe le terrier du renard et nous ne réussissons pas à l'en chasser, expliqua l'ours.

L'abeille fut saisie de pitié.

– Je ne suis qu'une pauvre et faible créature à laquelle vous ne prêtez d'ordinaire guère attention, dit-elle. Mais peut-être pourrais-je vous aider.

L'abeille entra dans le terrier du renard, se posa sur la tête de la chèvre et la piqua si violemment que celle-ci sauta en l'air. « Bê, Bê », hurla la chèvre en décampant à toute allure. Elle courut, courut si longtemps qu'encore aujourd'hui nul ne sait jusqu'où elle est allée.

Chapitre 21

La Princesse de pierre

Deux princes partirent un jour à l'aventure vers de lointaines contrées. Mais comme ils s'amusaient beaucoup à faire les quatre cents coups, ils décidèrent de ne plus revenir au château.

Leur petit frère, qui se faisait du souci, décida de partir à leur recherche. Lorsqu'il les trouva enfin, ils se moquèrent de lui : « Oh ! Une chance que tu sois venu, petit frère. Car nous n'aurions jamais pu nous débrouiller seuls ; tu es tellement plus intelligent que nous. » Mais ils acceptèrent quand même de l'emmener avec eux.

Ils reprirent donc la route tous ensembles et un jour, au détour d'un sentier, ils aperçurent une fourmilière. Le plus vieux voulu la fouiller et voir comment les petites fourmis apeurées se précipiteraient au-dehors, transportant leurs œufs pour les mettre en sûreté. Mais le plus jeune dit : « Laisse donc ces animaux en paix, je ne peux pas supporter qu'on les dérange ! »

Ils continuèrent et arrivèrent au bord d'un lac sur lequel barbotaient un très grand nombre de canards. Les deux plus vieux voulurent en attraper quelques-uns et les faire cuire, mais le plus jeune ne les laissa pas faire et leur dit : « Laissez donc les animaux en paix, je ne peux pas supporter qu'on les tue ! »

Plus tard, ils trouvèrent une ruche d'abeilles qui était tellement remplie de miel, qu'elle en débordait. Les deux frères voulurent faire un feu sous la ruche, afin d'enfumer les abeilles et leur voler leur miel. Mais le plus jeune les en empêcha encore et leur dit : « Laissez donc les animaux en paix, je ne peux pas supporter qu'on les brûle ! »

Finalement, les trois frères arrivèrent à un château ensorcelé. Une méchante sorcière avait transformé en pierre toutes les plantes, tous les animaux et tous les gens de ce château, à l'exception du roi. Elle avait épargné le roi car elle voulait qu'il souffre de voir ses trois filles dormir d'un sommeil de pierre.

Les trois princes se dirigèrent vers la porte du château et regardèrent à l'intérieur par un petit trou. Là, ils virent un homme gris et triste comme la pierre assis à une table : c'était le roi. Ils l'appelèrent une fois, puis une seconde fois, mais le roi ne les entendit pas. Ils l'appelèrent de nouveau. Là, il se leva, ouvrit la porte et, sans prononcer un seul mot, les conduisit à une table couverte de victuailles. Lorsque les trois princes eurent mangé et bu, qu'ils furent rassasiés et repus, le roi leur montra leur chambre et ils allèrent dormir.

Le lendemain matin, le roi vint auprès du plus vieux des princes, lui fit signe de le suivre et le conduisit à une tablette de pierre. Sur cette tablette se trouvaient trois inscriptions, chacune décrivant une épreuve qui devait être accomplie pour que le château soit délivré de son mauvais sort.

La première disait : « Dans la forêt, sous la mousse, gisent les mille perles des princesses. Elles doivent toutes être retrouvées avant le coucher du soleil. S'il en manque ne serait-ce qu'une seule, celui qui les aura cherché sera changé en pierre. » Le prince partit donc dans la forêt et chercha durant toute la journée. Mais lorsque la nuit tomba, il en avait seulement trouvé une centaine. Il arriva ce qui était écrit sur la tablette : il fut changé en pierre.

L e jour suivant, le second prince entreprit à son tour de retrouver les perles. Mais il ne fit pas beaucoup mieux que son frère aîné : il ne trouva que deux cents perles et fut lui aussi changé en pierre.

Puis, ce fut au tour du plus jeune de chercher les perles. Mais c'était tellement difficile et cela prenait tellement de temps, qu'il se découragea. Il s'assoya sur une roche et se mit à pleurer. À ce moment, la reine des fourmis, à qui il avait un jour porté secours, surgit avec cinq mille autres fourmis. Les petites bêtes cherchèrent les perles et cela ne leur pris guère de temps pour qu'elles les retrouvent toutes et qu'elles les rassemblent en un petit tas.

Fort de son succès, le jeune prince s'attaqua à la seconde épreuve : « La clef de la chambre des princesses gît au fond du lac. Elle doit être retrouvée avant le coucher du soleil. Si ce n'est pas le cas, celui qui l'aura cherché sera changé en pierre. » Lorsqu'il arriva

au bord du lac, les canards, qu'il avait un jour sauvés, barbotaient encore. Ceux-ci plongèrent dans les profondeurs du lac et rapportèrent la clef au prince.

La dernière épreuve était la plus difficile de toutes : « Parmi les trois filles du roi, il en est une qui est plus jeune et plus gentille que les autres. Elle doit être reconnue avant le coucher du soleil. Celui qui se trompera, celui-là sera changé en pierre. » Mais les trois princesses se ressemblaient toutes comme des gouttes d'eau. La seule chose qui permettait de les distinguer était qu'avant d'être changées en pierre elles avaient mangé chacune une sucrerie différente : l'aînée avait mangé un morceau de sucre ; la deuxième, un peu de sirop ; la plus jeune, une cuillerée de miel.

C'est alors qu'arriva la reine des abeilles dont la ruche avait un jour été sauvée par le jeune prince. Elle se posa sur les lèvres de chacune des princesses pour y goûter les cristaux de sucre qui s'y trouvaient collés. Finalement, elle s'arrêta sur les lèvres de la troisième, car elles avaient le goût du miel.

C'est ainsi que le jeune prince pu reconnaître la plus jeune des princesses. À ce moment, le sort fut levé : toutes les plantes, tous les animaux et tous ceux qui avaient été changé en pierre reprirent vie, et les trois princesses se réveillèrent.

Le jeune prince épousa la plus jeune et devint le roi après la mort de son père, tandis que ses frères marièrent chacun une des deux autres princesses.

Chapitre 22

La Princesse Méline

Il était une fois un roi. Il avait un fils qui avait demandé la main de la fille d'un roi puissant. Elle s'appelait Méline et était admirablement belle. Mais son père avait refusé la demande du prince, car il avait déjà décidé de donner la main de sa fille à un autre prince. Or, les deux jeunes gens s'aimaient d'un amour tendre.

– Je ne veux que lui, déclara Méline, et je n'en épouserai aucun autre.

Le père se fâcha et fit construire une tour à l'intérieur de laquelle pas un seul rayon de soleil ni la lueur de la lune ne pouvaient passer. Et il dit :

– Tu seras enfermée dans cette tour pendant sept ans ; ensuite, je viendrai, pour voir si ton obstination et ton entêtement ont été brisés.

On apporta dans la tour à manger et à boire pour sept ans et Méline et sa femme de chambre y furent emmenées et emmurées. Coupées de la terre et du ciel, elles devaient rester là, dans l'obscurité totale. Le prince venait souvent près de la tour et appelait Méline par son nom, mais le mur épais ne laissait pas passer sa voix.

Et le temps passa et selon la quantité de nourriture et d'eau qui restait, Méline et sa femme de chambre devinèrent que les sept années touchaient à leur fin. Elles pensaient que leur libération était déjà proche, mais aucun bruit de l'extérieur ne leur parvint. Elles n'entendirent pas des coups de marteau, pas la plus petite pierre du mur ne tomba. Elles n'avaient plus que très peu de nourriture et une

mort atroce les attendait. Méline dit alors :

– Il n'y a pas d'autre moyen : nous devons tenter de percer le mur.

Elle prit le couteau à pain et commença à gratter et à fouiller le mortier pour essayer de dégager une pierre ; lorsqu'elle était fatiguée, sa femme de chambre la remplaçait. Elles travaillèrent ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'elles arrivassent à détacher une pierre, puis une deuxième, puis une troisième et au bout de trois jours elles purent percevoir le premier rayon de soleil. Finalement, la brèche fut suffisamment grande pour qu'elles puissent voir dehors. Le ciel était d'un bleu magnifique et une brise fraîche les salua. Mais quel spectacle s'offrait à leurs yeux ! Du palais lui-même il ne restait que des ruines, la ville et les villages à l'entour étaient brûlés et les champs étaient en friche. Et on ne voyait pas âme qui vive !

Lorsqu'elles eurent agrandi la brèche dans le mur, suffisamment pour pouvoir se glisser à travers, elles sautèrent à terre. Mais maintenant, que faire ? L'ennemi avait dévasté tout le royaume, et massacré toute la population. Elles se mirent à marcher, au hasard, pour trouver un autre pays. Mais elles ne trouvèrent ni un toit pour se réfugier, ni une seule personne qui leur tende un morceau de pain. Tout allait si mal qu'elles finirent par arracher des orties pour se nourrir. Après une longue marche, elles arrivèrent dans un autre royaume. Elles offraient leurs services partout mais où qu'elles frappaient, personne n'en voulait et personne n'eut pitié d'elles. Finalement, elles arrivèrent dans une grande ville et se dirigèrent vers le palais royal. Mais de là aussi, elles se firent chasser. Un jour, tout de même, un cuisinier eut pitié d'elles et leur permit de rester pour l'aider à la cuisine.

Il arriva que le fils du roi de ce royaume était justement le prince qui, autrefois, avait demandé la main de Méline. Son père lui avait choisi une fiancée laide et au cœur dur. Le mariage approchait inexorablement, la fiancée était déjà là, mais à cause de sa laideur elle ne s'était jamais montrée. Elle s'était enfermée dans sa chambre et Méline lui portait à manger directement de la cuisine.

Le jour des noces arriva et la mariée devait accompagner son futur époux à l'église. Consciente de sa laideur, elle avait honte de se montrer en public elle dit alors à Méline :

– C'est ton jour de chance ! je me suis tordu le pied et je ne peux pas bien marcher ; tu mettras ma robe et tu me remplaceras lors du

mariage.

Mais Méline refusa :

– Je ne veux pas être honorée par ce qui ne m'est pas dû de bon droit.

La mariée lui offrit même de l'or, mais rien n'y fit. Voyant que la jeune fille ne cédait pas, elle se mit à la menacer :

– Si tu ne m'obéis pas, tu le paieras de ta vie.

Méline fut forcée d'obéir. Elle dut se vêtir de la magnifique robe de mariée et se parer de ses bijoux. Lorsqu'elle entra dans la salle royale, tout le monde fut frappé par sa beauté. Le roi dit à son fils :

– C'est la mariée que je t'ai choisie et que tu conduiras à l'autel. Le marié fut frappé d'étonnement.

– C'est le portrait même de Méline, pensa-t-il. Si je ne savais pas que ma bien aimée est enfermée depuis des années dans sa tour et qu'elle est peut-être même déjà morte, je croirais, ma foi, que je l'ai devant moi.

Il offrit son bras à la mariée et la conduisit à l'église. Des orties poussaient près de la route et Méline leur dit :

Ortie, petite plante gracieuse, tu m'as l'air bien soucieuse !

Ne t'inquiète pas, je n'ai pas oublié le temps du chagrin refoulé,

Le temps où tu fus ma seule pitance, peu douce et crue, mais en abondance.

– Qu'est-ce que tu dis ? demanda le prince.

– Rien, rien, répondit-elle, je pensais seulement à la princesse Méline.

Le marié fut surpris que sa fiancée connût Méline, mais il se tut.

Ils passèrent près du cimetière et lorsqu'ils arrivèrent devant l'escalier de l'église, Méline dit :

Supportez-moi, les marches, souffrez que je vous emprunte,

De la mariée qui n'en est pas une, écoutez la complainte.

– Que disais-tu ? demanda le prince.

– Rien, je pensais seulement à la princesse Méline.

– La connais-tu ?

– Mais non, rétorqua-t-elle, comment pourrais-je la connaître ? Mais j'ai entendu parler d'elle.

Ils s'arrêtèrent devant la porte de l'église et Méline dit :

0 toi, la grande porte ! Que je passe, supporte !

De la mariée qui n'en est pas une, écoute la demande infime.

– Et maintenant, qu'est-ce que tu viens de dire ? s'étonna le prince.

– Oh, Je pensais encore à la princesse Méline, répondit-elle.

Le marié prit un collier de très grande valeur et le lui passa au cou.

Ils entrèrent dans l'église et devant l'autel le prêtre lia leurs mains et les maria. Sur le chemin de retour, Méline ne prononça pas un mot. De retour au palais, elle courut aussitôt dans la chambre de la mariée, ôta la belle robe, rangea les bijoux et remit sa chemise grise. Elle ne garda que le collier que le marié lui avait passé autour du cou devant l'église.

La nuit tomba et la mariée devait être conduite dans la chambre du prince.

Elle voila son visage pour que le prince ne s'aperçût pas de la supercherie. Dès que tous furent partis, le prince demanda :

– Qu'as-tu dit aux orties près de la route ?

– À quelles orties ? s'étonna la mariée. je ne parle pas aux orties.

– Si tu ne leur as pas parlé, tu n'es pas la vraie mariée, dit le prince.

Mais la mariée trouva la parade.

– Attends ! s'écria-t-elle :

Ma femme de chambre, j'appelle, car dans mes pensées lit-elle.

Elle sortit de la chambre et s'en prit à Méline :

– Servante ! Qu'as-tu dit aux orties près de la route ?

– je n'ai dit que cela :

Ortie, petite plante gracieuse, Tu m'as l'air bien soucieuse !

Ne t'inquiètes pas, je n'ai pas oublié Le temps du chagrin refoulé,

Le temps où tu fus ma seule pitance, Peu douce et crue, mais en abondance.

La mariée retourna dans la chambre du prince.

– Ça y est, cria-t-elle, je me rappelle maintenant de ce que j'ai dit aux orties. Et elle répéta les paroles qu'elle venait d'entendre.

– Et qu'as-tu dit aux marches de l'église lorsque nous les montions ? demanda à nouveau le prince.

– Aux marches de l'église ? s'étonna la mariée. je ne parle jamais aux marches.

– Tu n'es donc pas la vraie mariée.

Et la mariée dit promptement :

Ma femme de chambre, j'appelle, car dans mes pensées lit-elle.

Elle sortit par la porte en courant et s'en prit de nouveau à Méline :

– Servante ! Qu'as-tu dit aux marches devant l'église ?

– je leur ai dit simplement :

Supportez-moi, les marches, souffrez que je vous emprunte,

De la mariée qui n'en est pas une, écoutez la complainte.

– Cela te coûtera la vie, l'avertit la mariée, mais elle retourna vite auprès du prince pour lui expliquer :

– Ça y est, je sais ce que j'ai dit à l'escalier !

Et elle répéta ce que la jeune fille lui avait dit.

– Et qu'as-tu dit à la porte de l'église ?

– À la porte de l'église ? s'affola la mariée. je ne parle pas aux portes.

– Tu n'es donc pas la vraie mariée.

Elle sortit en courant et elle harcela Méline à nouveau :

– Servante ! Qu'avais-tu à raconter à la porte de l'église ?

– Je ne lui ai rien raconté, j'ai dit seulement :

Ô toi, la grande porte ! Que je passe, supporte !

De la mariée qui n'en est pas une, écoute la demande infime.

– Tu me le paieras, tu auras la tête coupée, dit la mariée, folle de rage ; mais elle se dépêcha de revenir auprès du prince pour lui dire :

– Je me souviens maintenant ce que j'avais dit à la porte.

Et elle répéta les paroles de Méline.

– Et où est le collier que je t'ai donné devant la porte de l'église ?

– Quel collier ? dit-elle. Tu ne m'as pas donné de collier.

– Je te l'ai moi-même passé autour du cou. Si tu ne le sais pas, tu n'es pas la vraie mariée.

Il lui arracha son voile et vit son visage incroyablement laid. Effrayé, il fit un bond en arrière.

– Comment es-tu arrivée là ? Qui es-tu ?

– Je suis ta fiancée promise, mais j'avais peur que les gens se moquent de moi en me voyant dans la rue. C'est pourquoi j'ai ordonné à la petite souillon de mettre ma robe et d'aller à l'église à ma place.

– Où est cette fille ? demanda le prince. Je veux la voir. Va la chercher !

La mariée sortit de la chambre et dit aux serviteurs que sa femme de chambre était une faussaire, et qu'il fallait sans tarder l'amener dans la cour et lui couper la tête. Les serviteurs attrapèrent Méline et voulurent l'emmener. Mais Méline se mit à crier et à appeler au secours si fort que le prince entendit sa voix et arriva en courant. Il ordonna qu'on relâche la jeune fille sur-le-champ. On apporta la

lumière et le prince put voir que la Jeune fille avait autour du cou le collier en or qu'il lui avait donné.

– C'est toi la vraie mariée, dit-il, c'est toi que j'ai amenée à l'autel. Viens dans ma chambre.

Et une fois seuls, le prince demanda :

– Pendant le trajet vers l'église, tu as parlé de la princesse Méline à laquelle j'ai été fiancé. Si Je pouvais espérer que cela fût possible, je penserais qu'elle est devant moi ; tu lui ressembles tant !

Et la jeune fille répondit :

– Je suis Méline, celle qui, par amour pour toi, fut emprisonnée pendant sept ans dans un cachot obscur, celle qui a souffert de faim et de soif et qui a vécu si longtemps dans la misère et la détresse. Mais aujourd'hui enfin le soleil a de nouveau brillé pour moi. On nous a mariés à l'église et je suis ta femme légitime. Ils s'embrassèrent et vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Chapitre 23

Le Puits enchanté

Une veuve, qui s'était remariée, avait deux filles très belles dont l'une était travailleuse, et l'autre plutôt paresseuse. Elle avait pour préférée cette dernière parce que c'était sa propre fille. Quant à l'autre fillette, elle n'était pas beaucoup appréciée : on la faisait travailler dur toute la journée et on la traitait comme une servante.

La pauvre fillette devait chaque jour se rendre au bord du puits et filer jusqu'à ce qu'elle en ait le bout des doigts en sang. Un jour, alors que la bobine était toute tachée, la fillette se pencha au-dessus du puits pour la nettoyer. Mais la bobine lui glissa des mains et tomba tout au fond. Elle courut en pleurant chez sa belle-mère et lui raconta son malheur, mais la marâtre, impitoyable, la réprimanda violemment et lui dit : « Tu as laissé tomber la bobine au fond du puits, alors tu devras aller la reprendre ! » La fillette, bouleversée, retourna au puits sans savoir comment elle allait s'y prendre. Son cœur en détresse lui commanda de sauter ; ce qu'elle fit. En atteignant le fond du puits, elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle reprit ses esprits, un soleil radieux brillait au-dessus d'elle, et un champ merveilleux rempli de millier de fleurs l'entourait. La fillette se mit à marcher et arriva près d'un four dans lequel beaucoup de pains cuisaient. Les pains lui crièrent : « Hé, sors-nous du four, sors-nous du four, nous allons brûler ! Nous cuisons depuis bien trop longtemps déjà. » La fillette s'approcha du four, et en sortit toutes les miches les unes après les autres. Elle poursuivit sa route et arriva près d'un pommier qui ployait sous le poids de ses fruits. L'arbre lui cria : « Hé ! Secoue-moi, secoue-moi,

mes pommes vont se gâter ! Elles sont mûres depuis bien trop longtemps déjà. » La fillette secoua le pommier et les pommes tombèrent sur le sol comme une pluie. Lorsqu'elle les eut rassemblées en un tas, elle reprit son chemin.

Finalement, elle parvint à une petite maison et y aperçut une vieille femme. Quand elle vit que la vieille avait de très longues dents, elle s'effraya et voulut s'enfuit à toutes jambes, mais la vieille femme lui dit : « N'aie pas peur chère enfant, reste avec moi. Si tu tiens ma maison en ordre, alors tu ne manqueras de rien. Tu dois seulement t'assurer de bien faire mon lit et de secouer assidûment mon oreiller à la fenêtre, de sorte que les plumes s'en échappent et qu'ainsi il puisse neiger sur la Terre. Car c'est moi qui fait la neige : je suis la Dame Neige. » Elle la persuada si bien que la fillette se calma, consentit et se rendit à son service. Jour après jour, la jeune fille secoua fidèlement l'oreiller pour que des flocons de neige s'en échappent et elle fit tout ce qu'il fallait pour satisfaire la vieille dame. La vie était douce auprès d'elle : jamais de réprimandes et chaque jour de bons repas.

Alors qu'elle servait la Dame Neige depuis un bon moment déjà, la fillette en vint à se sentir triste. Au début, elle ne sut pas exactement ce qui pouvait la rendre ainsi, mais elle finit par comprendre qu'elle avait le mal du pays : bien qu'ici elle fut traitée mille fois mieux qu'à la maison, son chez-soi lui manquait. Un jour, elle alla voir la vieille dame et lui dit : « J'ai le mal du pays, et même si tout va très bien ici, je ne peux rester plus longtemps. Je dois retourner parmi les miens. » La Dame Neige répondit : « Je suis heureuse que tu veuilles retourner chez-toi. Et comme tu m'as servie si fidèlement, je vais te raccompagner. » Elle prit la fillette par la main et la conduisit devant un grand portail. Au moment même où la fillette franchissait le seuil, une pluie d'or s'abattit sur elle ; tout cet or se fixa sur ses vêtements et il en tomba tant qu'elle en fut complètement recouverte. Puis, le portail se referma, et la fillette se retrouva sur la Terre, non loin de sa demeure.

Quand elle entra dans la court, le coq, qui se tenait sur le rebord du puits, se mit à crier : « Cocorico ! Notre précieuse jeune fille est de retour ! » La fillette entra dans la maison et, parce qu'elle était toute recouverte d'or, fut bien accueillie par sa mère et sa sœur. Elle leur raconta alors tout ce qu'elle avait vécu. Lorsque la mère entendit comment elle avait reçu tant de richesse, elle voulut que sa première fille, celle qui était paresseuse, aille se procurer le même

bonheur. Celle-ci dut s'asseoir auprès du puits et se mettre à filer. Trop paresseuse, elle ne fila pas : pour qu'il y ait du sang sur la bobine, elle se mit plutôt les mains dans les églantiers et se piqua les doigts. Elle lança ensuite la bobine au fond du puits et s'y jeta elle-même.

Elle se réveilla elle aussi au milieu du magnifique champ fleuri. Elle emprunta le même chemin que sa sœur, et lorsqu'elle arriva près du four, les pains lui crièrent : « Hé, sors-nous du four, sors-nous du four, nous allons brûler ! Nous cuisons depuis bien trop longtemps déjà. » Mais la paresseuse leur répondit : « Je n'ai pas envie de me salir ! » Et elle passa son chemin. Elle arriva bientôt près du pommier qui lui cria : « Hé ! Secoue-moi, secoue-moi, mes pommes vont se gâter ! Elles sont mûres depuis bien trop longtemps déjà. » Mais elle lui répondit : « Pas question ! Je pourrais en recevoir une sur la tête. » Et elle passa son chemin.

Lorsqu'elle parvint à la maison de Dame Neige, elle ne s'effraya pas, sachant déjà que la vieille dame avait de très longues dents, et elle se fit aussitôt engager. Le premier jour, elle accomplit toutes les taches qui lui étaient assignées, car elle pensait à sa récompense. Mais le deuxième jour, elle recommença à être un peu paresseuse, et un peu plus le troisième. Finalement, elle ne voulut même plus se lever le matin et ne secoua plus l'oreiller comme elle avait convenu de le faire.

Dame Neige en eut bientôt assez et décida de la congédier. La paresseuse s'en réjouit, songeant à la pluie d'or qui l'attendait. Mais lorsqu'elle traversa le seuil du grand portail, ce ne fut point de l'or qu'elle reçut, mais plutôt un plein chaudron de poix gluante et collante. « Voilà ta récompense pour ta paresse et tes mauvais services ! », lui dit la vieille dame en claquant la porte.

La paresseuse se retrouva chez-elle, toute couverte de cette poix, et quand le coq l'aperçut, il se mit à crier : « Cocorico ! Notre poisseuse jeune fille est de retour ! » La fillette eut beau se laver et se laver encore, la poix resta coller sur elle jusqu'à la fin de ses jours.

Chapitre 24

Raiponce

Il était une fois un mari et sa femme qui avaient depuis longtemps désiré avoir un enfant, quand enfin la femme fut dans l'espérance et pensa que le Bon Dieu avait bien voulu accomplir son vœu le plus cher. Sur le derrière de leur maison, ils avaient une petite fenêtre qui donnait sur un magnifique jardin où poussaient les plantes et les fleurs les plus belles ; mais il était entouré d'un haut mur, et nul n'osait s'aventurer à l'intérieur parce qu'il appartenait à une sorcière douée d'un grand pouvoir et que tout le monde craignait. Un jour donc que la femme se tenait à cette fenêtre et admirait le jardin en dessous, elle vit un parterre planté de superbes raiponces avec des rosettes de feuilles si vertes et si luisantes, si fraîches et si appétissantes, que l'eau lui en vint à la bouche et qu'elle rêva d'en manger une bonne salade. Cette envie qu'elle en avait ne faisait que croître et grandir de jour en jour ; mais comme elle savait aussi qu'elle ne pourrait pas en avoir, elle tomba en mélancolie et commença à dépérir, maigrissant et pâlissant toujours plus. En la voyant si bas, son mari s'inquiéta et lui demanda : « Mais que t'arrive-t-il donc, ma chère femme ?

– Ah ! lui répondit-elle, je vais mourir si je ne peux pas manger des raiponces du jardin de derrière chez nous ! »

Le mari aimait fort sa femme et pensa : « plutôt que de la laisser mourir, je lui apporterai de ces raiponces, quoi qu'il puisse m'en coûter ! » Le jour même, après le crépuscule, il escalada le mur du jardin de la sorcière, y prit en toute hâte une, pleine main de raiponces qu'il rapporta à son épouse. La femme s'en prépara

immédiatement une salade, qu'elle mangea avec une grande avidité. Mais c'était si bon et cela lui avait tellement plu que le lendemain, au lieu que son envie fût satisfaite, elle avait triplé. Et pour la calmer, il fallut absolument que son mari retournât encore une fois dans le jardin. Au crépuscule, donc, il fit comme la veille, mais quand il sauta du mur dans le jardin, il se figea d'effroi car la sorcière était devant lui !

– Quelle audace de t'introduire dans mon jardin comme un voleur, lui dit-elle avec un regard furibond, et de venir me voler mes raiponces ! Tu vas voir ce qu'il va t'en coûter !

– Oh ! supplia-t-il, ne voulez-vous pas user de clémence et préférer miséricorde à justice ? Si Je l'ai fait, si je me suis décidé à le faire, c'est que j'étais forcé : ma femme a vu vos raiponces par notre petite fenêtre, et elle a été prise d'une telle envie d'en manger qu'elle serait morte si elle n'en avait pas eu.

La sorcière fit taire sa fureur et lui dit : « Si c'est comme tu le prétends, je veux bien te permettre d'emporter autant de raiponces que tu voudras, mais à une condition : c'est que tu me donnes l'enfant que ta femme va mettre au monde. Tout ira bien pour lui et j'en prendrai soin comme une mère. »

Le mari, dans sa terreur, accepta tout sans discuter. Et quelques semaines plus tard, quand sa femme accoucha, la sorcière arriva aussitôt, donna à l'enfant le nom de Raiponce et l'emporta avec elle.

Raiponce était une fillette, et la plus belle qui fut sous le soleil. Lorsqu'elle eut ses douze ans, la sorcière l'enferma dans une tour qui se dressait, sans escalier ni porte, au milieu d'une forêt. Et comme la tour n'avait pas d'autre ouverture qu'une minuscule fenêtre tout en haut, quand la sorcière voulait y entrer, elle appelait sous la fenêtre et criait :

Raiponce, Raiponce,
Descends-moi tes cheveux.

Raiponce avait de longs et merveilleux cheveux qu'on eût dits de fils d'or. En entendant la voix de la sorcière, elle défaisait sa coiffure, attachait le haut de ses nattes à un crochet de la fenêtre et les laissait se dérouler jusqu'en bas, à vingt aunes au-dessous, si bien que la sorcière pouvait se hisser et entrer.

Quelques années plus tard, il advint qu'un fils de roi qui chevauchait dans la forêt passa près de la tour et entendit un chant si adorable qu'il s'arrêta pour écouter. C'était Raiponce qui se distrayait de sa solitude en laissant filer sa délicieuse voix. Le fils de

roi, qui voulait monter vers elle, chercha la porte de la tour et n'en trouva point. Il tourna bride et rentra chez lui ; mais le chant l'avait si fort bouleversé et ému dans son cœur, qu'il ne pouvait plus laisser passer un jour sans chevaucher dans la forêt pour revenir à la tour et écouter. Il était là, un jour, caché derrière un arbre, quand il vit arriver une sorcière qu'il entendit appeler sous la fenêtre :

Raiponce, Raiponce,
Descends-moi tes cheveux.

Alors Raiponce laissa se dérouler ses nattes et la sorcière grimpa. « Si c'est là l'escalier par lequel on monte, je veux aussi tenter ma chance », se dit-il ; et le lendemain, quand il commença à faire sombre, il alla au pied de la tour et appela :

Raiponce, Raiponce,
Descends-moi tes cheveux.

Les nattes se déroulèrent aussitôt et le fils de roi monta. Sur le premier moment, Raiponce fut très épouvantée en voyant qu'un homme était entré chez elle, un homme comme elle n'en avait jamais vu ; mais il se mit à lui parler gentiment et à lui raconter combien son cœur avait été touché quand il l'avait entendue chanter, et qu'il n'avait plus eu de repos tant qu'il ne l'eût vue en personne. Alors Raiponce perdit son effroi, et quand il lui demanda si elle voulait de lui comme mari, voyant qu'il était jeune et beau, elle pensa : « Celui-ci m'aimera sûrement mieux que ma vieille mère-marraine, la Taufpatin », et elle répondit qu'elle le voulait bien, en mettant sa main dans la sienne. Elle ajouta aussitôt :

– Je voudrais bien partir avec toi, mais je ne saurais pas comment descendre. Si tu viens, alors apporte-moi chaque fois un cordon de soie : j'en ferai une échelle, et quand elle sera finie, je descendrai et tu m'emporteras sur ton cheval.

Ils convinrent que d'ici là il viendrait la voir tous les soirs, puisque pendant la journée venait la vieille. De tout cela, la sorcière n'eût rien deviné si, un jour, Raiponce ne lui avait dit : « Dites-moi, mère-marraine, comment se fait-il que vous soyez si lourde à monter, alors que le fils du roi, lui, est en haut en un clin d'œil ?

– Ah ! scélérate ! Qu'est-ce que j'entends ? s'exclama la sorcière. Moi qui croyais t'avoir isolée du monde entier, et tu m'as pourtant flouée ! »

Dans la fureur de sa colère, elle empoigna les beaux cheveux de Raiponce et les serra dans sa main gauche en les tournant une fois ou deux, attrapa des ciseaux de sa main droite et cric-crac, les belles

nattes tombaient par terre. Mais si impitoyable était sa cruauté, qu'elle s'en alla déposer Raiponce dans une solitude désertique, où elle l'abandonna à une existence misérable et pleine de détresse.

Ce même jour encore, elle revint attacher solidement les nattes au crochet de la fenêtre, et vers le soir, quand le fils de roi arriva et appela :

Raiponce, Raiponce,

Descends-moi tes cheveux.

La sorcière laissa se dérouler les nattes jusqu'en bas. Le fils de roi y monta, mais ce ne fut pas sa bien-aimée Raiponce qu'il trouva en haut, c'était la vieille sorcière qui le fixait d'un regard féroce et empoisonné.

– Ha, ha ! ricana-t-elle, tu viens chercher la dame de ton cœur, mais le bel oiseau n'est plus au nid et il ne chante plus : le chat l'a emporté, comme il va maintenant te crever les yeux. Pour toi, Raiponce est perdue tu ne la verras jamais plus !

Déchiré de douleur et affolé de désespoir, le fils de roi sauta par la fenêtre du haut de la tour : il ne se tua pas ; mais s'il sauva sa vie, il perdit les yeux en tombant au milieu des épines ; et il erra, désormais aveugle, dans la forêt, se nourrissant de fruits sauvages et de racines, pleurant et se lamentant sans cesse sur la perte de sa femme bien-aimée. Le malheureux erra ainsi pendant quelques années, aveugle et misérable, jusqu'au jour que ses pas tâtonnants l'amenèrent dans la solitude où Raiponce vivait elle-même misérablement avec les deux jumeaux qu'elle avait mis au monde : un garçon et une fille. Il avait entendu une voix qu'il lui sembla connaître, et tout en tâtonnant, il s'avança vers elle. Raiponce le reconnut alors et lui sauta au cou en pleurant. Deux de ses larmes ayant touché ses yeux, le fils de roi recouvra complètement la vue, et il ramena sa bien-aimée dans son royaume, où ils furent accueillis avec des transports de joie et vécurent heureux désormais pendant de longues, longues années de bonheur.

Chapitre 25

Le Renard et le chat

Le hasard fit un jour que le chat, dans un bois, rencontra le seigneur renard. « Il est habile est plein d'expérience, pensa le chat en le voyant, c'est un grand personnage dans le monde, respecté à cause de sa sagesse. » Aussi l'aborda- t-il avec beaucoup d'amabilité.

– Bonjour, cher Monsieur Renard, comment allez-vous ? La santé est bonne, j'espère. Et par ces temps de vie chère, comment vous débrouiller vous ?

Le renard, tout gonflé d'une morgue hautaine, considérera le chat des pieds à la tête et de la tête aux pieds, se demandant pendant un bon moment s'il allait ou non donner une réponse à cet insolent animal.

– Dis donc, toi, misérable Lèche-Moustaches, espèce de drôle, espèce d'Arlequin grotesquement taché, espèce de crève-la-faim de chasseur de souris, qu'est-ce qu'il te prend ? Et d'où te permets-tu de venir me demander aussi familièrement de mes nouvelles ? Qui te crois-tu donc, malheureux ? Que sais-tu ? Combien d'arts connais-tu ? Quelles sont les ressources ?

– Je n'en ai qu'une seule, répondit modestement le chat.

– Ah oui ? Et quoi ? fit le renard.

– Quand les chiens se mettent à mes trousses, dit le chat, je peux grimper à un arbre et me sauver.

– Et c'est tout ? laissa tomber le renard avec dédain. Sache ce que moi, je suis le maître des ruses par centaines et que j'ai, par-dessus, tout un sac à malices ! Tu me fais pitié, tiens ! Viens avec moi et je te montrerai comment on se défait des chiens.

Au beau milieu de ce discours arriva un chasseur qui avait quatre chiens avec lui. Le chat bondit vivement sur un arbre et se réfugia tout au sommet, dans les dernières branches, où il se tint caché dans le feuillage.

– Ouvre ton sac, seigneur renard ! Ouvre ton sac, c'est le moment ! cria le chat du haut de son arbre.

Mais les chiens l'avaient pris déjà et le tenaient ferme.

– Holà, seigneur renard ! cria encore le chat, vous vous êtes empêtré dans vos centaines de ruses ; mais si vous n'aviez su que grimper comme moi, votre vie vous serait restée !

Chapitre 26

Rumpelstiltskin

Il était une fois un pauvre meunier qui avait une fille d'une grande beauté. Un roi s'arrêta un jour pour bavarder un peu et le meunier, pour se rendre intéressant, vanta les qualités de sa fille :

– Ma fille sait filer de l'or avec de la paille.

– Ça alors ! dit le roi, je saurais apprécier un tel talent. Si ta fille est vraiment aussi habile que tu le dis, amène-la demain au château. Nous la mettrons à l'épreuve.

Le lendemain, la jeune fille se présenta au château. Le roi la conduisit dans une pièce où il y avait de la paille jusqu'au plafond. Puis il lui remit une quenouille et lui désigna un rouet.

– Mets-toi au travail, ordonna-t-il. Si avant l'aube tu n'arrives pas à transformer cette paille en or, tu n'échapperas pas à la mort.

La pauvre jeune fille s'assit, ne sachant quoi faire. Sa vie était menacée, mais elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont on pouvait transformer de la paille en or. Elle avait le cœur serré et, ayant de plus en plus peur, elle se mit à pleurer.

Soudain, la porte s'ouvrit et un petit lutin entra dans la pièce.

– Bonjour, jeune fille, la salua-t-il. Pourquoi pleures-tu à chaudes larmes ?

– Ah ! soupira la jeune fille, je dois filer de la paille pour en faire de l'or et je ne sais pas le faire.

– Que me donnerais-tu si je le faisais à ta place ? demanda le petit homme.

– Le collier que je porte au cou, proposa la fille.

Le lutin prit son collier, puis il s'assit au rouet et le fit tourner –

vrrr-vrrr-vrrr -, il tira trois fois et une quenouille fut pleine. Il en mit une autre et – vrrr-vrrr-vrrr – une deuxième fut remplie. Et ainsi de suite jusqu'au petit matin. À l'aube, toute la paille était filée et de l'or brillait sur toutes les bobines.

Le soleil était à peine levé que le roi était déjà là, et il n'en revenait pas. Seulement, voyant tout cet or, il se frotta les mains, car comme il était très avare, il en voulait plus encore. Il fit amener la fille du meunier dans une autre pièce remplie de paille, beaucoup plus grande encore que la précédente, et il ordonna qu'elle la filât en une nuit si elle voulait avoir la vie sauve.

La jeune fille ne sut quoi faire et se mit à pleurer. Mais la porte s'ouvrit à nouveau et notre petit homme entra et dit :

– Que me donneras-tu si je transforme cette paille en or ?

– Ma bague, répondit la jeune fille, et elle enleva la bague de son doigt.

Le lutin prit la bague et se mit au travail. Le rouet commença à tourner et il tourna et tourna, jusqu'à l'aube. Et comme la veille, la paille avait disparu et le fil d'or brillait sur les bobines.

Le roi fut fou de joie, mais il estima qu'il n'en avait pas assez ; il en voulait toujours plus, encore et encore. Et il fit donc amener la fille du meunier dans une troisième pièce, plus grande encore que la précédente et ordonna :

– Tu fileras cette paille cette nuit. Et si tu réussis, je t'épouserai.

À peine la jeune fille fut-elle seule, que le petit homme se montra pour la troisième fois et demanda à nouveau :

– Que me donneras-tu cette fois-ci, si je file ta paille ?

– Que pourrais-je te donner ? répondit la jeune fille, je n'ai plus rien.

– Promets-moi donc de me donner ton premier enfant quand tu seras reine.

« Qui sait comment les choses vont se passer ? » se dit la fille du meunier. Et comme, de toute façon, elle n'avait pas d'autre solution, elle promit au petit homme ce qu'il souhaitait. Et ce dernier transforma donc, une fois encore, la paille en or.

À l'aube, ayant tout trouvé comme il l'espérait, le roi fit préparer un grand banquet de noces et la belle meunière devint reine.

Une année passa et la reine donna naissance à un ravissant petit garçon. Et soudain, le petit homme, entra dans sa chambre et dit :

– Donne-moi ce que tu m'avais promis.

La reine fut horrifiée. Elle proposa au petit homme toute la

richesse du royaume, pourvu qu'il lui laissât son enfant. Mais le lutin ne voulut rien savoir.

– Non, non, dit-il, je préfère quelque chose de vivant à tous les trésors.

La reine se mit à pleurer et son chagrin finit par émouvoir le petit homme.

– J'attendrai trois jours, consentit-il, et si, d'ici là, tu as trouvé comment je m'appelle, tu pourras garder ton enfant.

La reine réfléchit toute la nuit, se rappelant tous les noms qu'elle avait entendus. Elle dépêcha un messager pour qu'il questionne les gens dans tout le pays afin qu'elle apprenne tous les noms qui existent.

Lorsque le lendemain matin le lutin arriva, elle cita tous les noms qu'elle connaissait, mais chaque fois le petit homme hocha la tête :

– Ce n'est pas mon nom. Le lendemain, la reine envoya un émissaire jusque dans le pays voisin afin de connaître les noms de ce pays. Elle cita ensuite au petit homme tous ces noms étranges et inhabituels :

– Ne t'appelles-tu pas Moustache-de-souris ? Ou Gigot-d'Agneau ? Ou peut-être Tranche-de-Bœuf ?

– Ce n'est pas ça, répondit le lutin à chaque fois.

Le troisième jour, le messager de la reine revint du voyage et claironna d'entrée :

– On ne peut plus trouver d'autres noms, pas un seul. Mais, lorsque je passais près d'une montagne à l'entrée d'une étrange forêt où les lapins et les renards se saluent avec courtoisie, j'aperçus une petite maison. Et devant elle, un drôle de petit homme, un vrai lutin, sautillait à cloche-pied autour d'un feu en vociférant :

Par temps froid et par temps chaud,
Rumpelstiltskin n'est pas manchot,
Je sais tout faire, même la cuisine,
Et un petit prince j'aurai en prime.

Vous comprenez aisément que la reine se réjouit en apprenant ce nom.

Peu de temps après, le petit homme arriva au château. Et il attaqua d'entrée :

– Alors, ma reine : quel est mon nom ?

– Et si tu t'appelais Rumpelstiltskin ? dit alors la reine.

– Quel diable te l'a soufflé ? Quel diable te l'a soufflé ? brailla le petit homme.

Et il frappa le sol de son pied droit avec tant d’énergie qu’il s’enfonça tout entier dans la terre. Puis, fou de rage, il attrapa son pied gauche avec ses deux mains et – crac ! – il se déchira en deux.

Chapitre 27

Les Sept corbeaux

Un homme avait sept garçons mais désirait vivement avoir une fille. Quand sa femme fut de nouveau enceinte et que l'enfant naquit, ce fut une fille.

Ses parents furent au comble de la joie, mais le bébé leur parut si petit et si faible qu'ils décidèrent de le baptiser aussitôt.

En toute hâte le père envoya un des ses garçons à la fontaine puiser de l'eau pour le baptême ; les six autres suivirent en courant. Mais devant le puits, chacun voulut être le premier à remplir la cruche et, en se disputant, ils laissèrent tomber la cruche au fond de l'eau.

Atterrés, les sept garçons restèrent plantés là, n'osant plus rentrer chez eux.

Le père, ne les voyant pas revenir, s'impatientait :

« Ils sont sûrement en train de s'amuser et ont oublié la pauvre petite ! »

Il craignait tellement que le bébé mourût sans baptême qu'il s'est mit en colère :

– Je voudrais les voir transformer en corbeau !

Or à peine eut-il prononcé ces mots qu'il entendit au-dessus de lui des battements d'ailes. Il leva la tête et aperçut alors sept corbeaux noirs en plein ciel.

Les parents ne pouvaient hélas pas annuler le sort. Bien que profondément chagrinés d'avoir perdu leurs sept fils, ils se consolèrent un peu en voyant leur petite fille échapper à la mort et gagner chaque jour en force et en beauté.

Pendant des années, la petite fille ignora qu'elle avait des frères, car ses parents gardaient prudemment le secret. Mais un jour, par hasard, elle entendit de mauvaises gens dire qu'elle était certes très jolie, mais qu'elle avait pourtant fait le malheur de ses frères. Bouleversée, elle alla trouver son père et sa mère et leur demanda s'il était vrai quelle avait eu des frères, et se qu'il était advenu. Les parents lui révélèrent alors la vérité en lui assurant que ce n'était pas de sa faute si ses frères avaient disparu à sa naissance, mais que le ciel en avait décidé ainsi.

Cependant, jour après jour, la fillette se sentait coupable de cette terrible malédiction et elle se mit en tête de retrouver ses frères à tout prix. Elle décida de partir en cachette pour parcourir le monde et délivrer ses frères où qu'ils fussent. Pour tout bagage, elle emporta une petite bague en souvenir de ses parents, une miche de pain pour ne pas mourir de faim, une cruche d'eau pour se désaltérer et une petite chaise pour se reposer.

Et elle marcha, marcha droit devant elle jusqu'au bout du monde. Elle arriva près du soleil, mais sa chaleur était terrible et il dévorait les petits enfants.

Elle s'enfuit précipitamment et courut jusqu'à la lune. Mais celle-ci était très froide et très méchante. Quand elle vit la fillette, la lune dit :

– Je sens, je sens la chair humaine…

La petite fille s'éloigna en toute hâte et se dirigea vers les étoiles ; chacune d'elles était assise sur une petite chaise ; elles la reçurent gentiment. L'étoile du matin se leva, lui donna un osselet en disant :

– C'est avec cet osselet seul que tu pourras ouvrir la porte de la Montagne de Glace ; c'est là que se trouvent tes frères.

La fillette enveloppa soigneusement l'osselet dans son mouchoir et se remit en route. Elle marcha et marcha jusqu'à ce qu'elle arrivât enfin à la montagne de glace.

La porte étant fermée, la petite sortit son mouchoir pour prendre les précieux osselets. Mais quand elle déplia le mouchoir, il était vide ; elle avait perdu le cadeau des étoiles !

Sans osselets, elle ne pouvait plus ouvrir la porte de la Montagne de Glace. Comment faire pour sauver ses frères ? Alors, très courageusement, elle prit son couteau et se coupa un doigt. Elle le mit dans la serrure et la porte s'ouvrit.

À l'intérieur, un nain vint à sa rencontre et lui demanda :

– Que cherches-tu mon enfant ?

– Messieurs les Corbeaux ne sont pas encore revenus, mais tu peux les attendre ici, si tu veux.

Pendant qu'elle attendait, le nain apporta le repas des corbeaux dans sept petites assiettes et sept petits verres ; la fillette mangea une bouchée dans chaque assiette et but une gorgée dans chaque verre ; dans le dernier verre elle laissa tomber sa petite bague.

Soudain, on entendit des battements d'ailes et des croassements.

– Messieurs les corbeaux sont de retour, déclara le nain.

Dès qu'ils se furent posés, ils s'approchèrent de leur repas pour manger et boire. L'un après l'autre, ils s'écrièrent :

– Qui a mangé dans mon assiette ? Qui a bu dans mon verre ? Il y a des traces de bouche humaine ici !

Mais au moment où le septième corbeau vidait son verre, la petite bague tomba.

Il reconnut aussitôt la bague de son père et de sa mère.

– Si seulement c'était notre petite sœur, nous serions sauvé ! s'exclama-t-il.

En entendant ces paroles, la petite fille qui s'était cachée derrière la porte s'avança vers ses frères. Les sept corbeaux reprirent instantanément forme humaine.

Ils embrassèrent leur sœur chacun à leur tour, lui faisant mille caresses puis ils rentrèrent joyeusement à la maison.

Chapitre 28

Le Serpent blanc

Il y a maintenant fort longtemps que vivait un roi dont la sagesse était connue dans tout son royaume. On ne pouvait rien lui cacher, il semblait capter dans les airs des nouvelles sur les choses les plus secrètes. Ce roi avait une étrange habitude : tous les midis, alors que la grande table était desservie et qu'il n'y avait plus personne dans la salle, son serviteur fidèle lui apportait un certain plat. Or, ce plat était recouvert, et le valet lui-même ignorait ce qu'il contenait ; personne d'ailleurs ne le savait, car le roi ne soulevait le couvercle et ne commençait à manger que lorsqu'il était seul. Pendant longtemps cela se passa ainsi. Mais un jour, le valet, ne sachant plus résister à sa curiosité, emporta le plat dans sa chambrette et referma soigneusement la porte derrière lui. Il souleva le couvercle et vit un serpent blanc au fond du plat. Cela sentait bon et il eut envie d'y goûter. N'y tenant plus, il en coupa un morceau et le porta à sa bouche. Mais à peine sentit-il le morceau sur sa langue qu'il entendit gazouiller sous la fenêtre. Il s'approcha, écouta et se rendit compte qu'il s'agissait de moineaux qui se racontaient ce qu'ils avaient vu dans les champs et dans les forêts. Le fait d'avoir goûté au serpent lui avait donné la faculté de comprendre le langage des animaux.

Ce jour-là, justement, la reine perdit sa plus belle bague, et les soupçons se portèrent sur le valet qui avait la confiance du roi et avait donc accès partout. Le roi le fit appeler, le rudoya et menaça de le condamner s'il ne démasquait pas le coupable avant le lendemain matin. Le jeune homme jura qu'il était innocent mais le

roi ne voulut rien entendre et le renvoya.

Le valet, effrayé et inquiet, descendit dans la cour où il commença à se demander comment il pourrait bien faire pour s'en tirer. Il y avait là, sur le bord du ruisseau, des canards qui se reposaient en discutant à voix basse tout en lissant leurs plumes avec leur bec. Le valet s'arrêta pour écouter. Les canards se racontaient où ils avaient pataugé ce matin-là et quelles bonnes choses ils avaient trouvées à manger puis l'un d'eux se plaignit :

– J'ai l'estomac lourd car j'ai avalé par mégarde une bague qui était sous la fenêtre de la reine.

Le valet l'attrapa aussitôt, le porta dans la cuisine et dit au cuisinier :

– Saigne ce canard, il est déjà bien assez gras.

– D'accord, répondit le cuisinier en le soupesant. Il n'a pas été fainéant et il s'est bien nourri ; il devait depuis longtemps s'attendre à ce qu'on le mette dans le four.

Il le saigna et trouva, en le vidant, la bague de la reine.

Le valet put ainsi facilement prouver son innocence au roi. Celui-ci se rendit compte qu'il avait blessé son valet fidèle et voulut réparer son injustice ; il promit donc au jeune homme de lui accorder une faveur et la plus haute fonction honorifique à la cour, que le valet choisirait.

Le valet refusa tout et demanda seulement un cheval et de l'argent pour la route, car il avait envie de partir à la découverte du monde. Aussi se mit-il en route dès qu'il eut reçu ce qu'il avait demandé.

Un jour, il passa près d'un étang où trois poissons, qui s'étaient pris dans les roseaux, étaient en train de suffoquer. On dit que les poissons sont muets, et pourtant le valet entendit leur complainte qui disait qu'ils ne voulaient pas mourir si misérablement. Le jeune homme eut pitié d'eux ; il descendit de son cheval et rejeta les trois poissons prisonniers dans l'eau. Ceux-ci recommencèrent à frétiller gaiement, puis ils sortirent la tête de l'eau et crièrent :

– Nous n'oublierons pas que tu nous as sauvés et te revaudrons cela un jour.

Le valet continua à galoper et eut soudain l'impression d'entendre une voix venant du sable foulé par son cheval. Il tendit l'oreille et entendit le roi des fourmis se lamenter :

– Oh, si les gens voulaient faire un peu plus attention et tenaient leurs animaux maladroits à l'écart ! Ce cheval stupide piétine avec

ses lourds sabots mes pauvres serviteurs !

Le jeune homme s'écarta aussitôt et le roi des fourmis cria :

– Nous n'oublierons pas et te revaudrons cela un jour !

Le chemin mena le valet dans la forêt où il vit un père corbeau et une mère corbeau en train de jeter tous leurs petits du nid.

– Allez-vous-en, sacripants, croassèrent-ils, nous n'arrivons plus à vous nourrir vous êtes déjà assez grands pour vous trouver à manger tout seuls !

Les pauvres petits, qui s'agitaient par terre en battant des ailes, piaillèrent :

– Comment pourrions-nous, pauvres petits que nous sommes, subvenir à nos besoins alors que nous ne savons même pas voler ! Nous allons mourir de faim !

Le jeune homme descendit aussitôt de son cheval, le transperça de son épée et l'abandonna aux jeunes corbeaux pour qu'ils aient de quoi se nourrir. Les petits s'approchèrent et, après s'être rassasiés, crièrent :

– Nous ne t'oublierons pas et te revaudrons cela un jour !

Le valet fut désormais obligé de continuer sa route à pied. Il marcha et marcha et, après une longue marche, il arriva dans une grande ville dont les rues étaient très peuplées et très animées. Soudain, un homme arriva à cheval et annonça que l'on cherchait un époux pour la princesse royale, mais que celui qui voudrait l'épouser devrait passer une épreuve difficile et, s'il échouait, il devrait payer de sa vie. De nombreux prétendants s'y étaient déjà essayés et tous y avaient péri.

Mais le jeune homme, lorsqu'il eut l'occasion de voir la princesse, fut si ébloui de sa beauté qu'il en oublia tous les dangers. Il se présenta donc comme prétendant devant le roi.

On l'emmena immédiatement au bord de la mer et on jeta sous ses yeux un anneau d'or dans les vagues. Puis, le roi lui ordonna de ramener l'anneau du fond de la mer, et ajouta :

– Si tu émerges de l'eau sans l'anneau, les vagues te rejetteront sans cesse jusqu'à ce que tu périsses.

Tous plaignirent le jeune homme et s'en allèrent. Seul, debout sur la plage, le valet se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire, lorsqu'il vit soudain trois poissons s'approcher de lui. C'étaient les poissons auxquels il avait sauvé la vie. Le poisson du milieu portait dans sa gueule un coquillage qu'il déposa aux pieds du jeune homme. Celui-ci le prit, l'ouvrit et y trouva l'anneau d'or.

Heureux, il le porta au roi, se réjouissant d'avance de la récompense. Or, la fille du roi était très orgueilleuse et, dès qu'elle eut appris que son prétendant n'était pas de son rang, elle le méprisa et exigea qu'il subît une nouvelle épreuve. Elle descendit dans le jardin et, de ses propres mains, elle répandit dans l'herbe dix sacs de millet.

– Tu devras ramasser ce millet ! ordonna-t-elle. Que ces sacs soient remplis avant le lever du soleil ! Et pas un seul grain ne doit manquer !

Le jeune homme s'assit dans l'herbe et se demanda comment il allait pouvoir s'acquitter de cette nouvelle tâche. Ne trouvant pas de solution, il resta assis en attendant tristement l'aube et la mort.

Or, dès que les premiers rayons de soleil éclairèrent le jardin, il vit devant lui les dix sacs de millet remplis à ras. Ils étaient rangés les uns à côté des autres et pas un grain ne manquait. Le roi des fourmis était venu la nuit avec des milliers de ses serviteurs et les fourmis reconnaissantes avaient rassemblé tout le millet avec infiniment de soin et en avaient rempli les sacs.

La princesse descendit elle-même dans le jardin et constata avec stupéfaction que son prétendant avait rempli sa tâche. Ne sachant pourtant toujours pas maîtriser son cœur plein d'orgueil, elle déclara :

– Il a su passer les deux épreuves, mais je ne serai pas sa femme tant qu'il ne m'aura pas apporté une pomme de l'Arbre de Vie.

Le jeune homme ignorait où poussait un tel arbre, mais il décida de marcher là où ses jambes voudraient bien le porter, sans trop d'espoir de trouver l'arbre en question. Il traversa trois royaumes et il arriva un soir dans une forêt. Il s'assit au pied d'un arbre pour se reposer un peu lorsqu'il entendit un bruissement dans les branches au-dessus de sa tête et une pomme d'or tomba dans sa main. Au même moment, trois corbeaux se posèrent sur ses genoux et dirent :

– Nous sommes les trois jeunes corbeaux que tu as sauvés de la famine. Nous avons appris que tu étais en quête de la pomme d'or et c'est pourquoi nous avons traversé la mer et sommes allés jusqu'au bout du monde où se trouve l'Arbre de Vie pour t'apporter cette pomme.

Le jeune homme, le cœur joyeux, prit le chemin du retour et remit la pomme d'or à la belle princesse qui ne pouvait plus se dérober. Ils coupèrent la pomme de Vie en deux, la mangèrent ensemble et, à cet instant, le cœur de la princesse s'enflamma

d’amour pour le jeune homme. Ils s’aimèrent et vécurent heureux jusqu’à un âge très avancé.

Chapitre 29

Les Six frères cygnes

Un jour, un roi chassait dans une grande forêt. Et il y mettait tant de cœur que personne, parmi ses gens, n'arrivait à le suivre. Quand le soir arriva, il s'arrêta et regarda autour de lui. Il s'aperçut qu'il avait perdu son chemin. Il chercha à sortir du bois, mais ne put y parvenir. Il vit alors une vieille femme au chef branlant qui s'approchait de lui. C'était une sorcière.

– Chère dame, lui dit-il, ne pourriez-vous pas m'indiquer le chemin qui sort du bois ?

– Oh ! si, monsieur le roi, répondit-elle. je le puis. Mais à une condition. Si vous ne la remplissez pas, vous ne sortirez jamais de la forêt et vous y mourrez de faim.

– Quelle est cette condition ? demanda le roi.

– J'ai une fille, dit la vieille, qui est si belle qu'elle n'a pas sa pareille au monde. Elle mérite de devenir votre femme. Si vous en faites une reine, je vous montrerai le chemin.

Le roi avait si peur qu'il accepta et la vieille le conduisit vers sa petite maison où sa fille était assise au coin du feu. Elle accueillit le roi comme si elle l'avait attendu et il vit qu'elle était vraiment très belle. Malgré tout, elle ne lui plut pas et ce n'est pas sans une épouvante secrète qu'il la regardait. Après avoir fait monter la jeune fille auprès de lui sur son cheval, la vieille lui indiqua le chemin et le roi parvint à son palais où les noces furent célébrées.

Le roi avait déjà été marié et il avait eu de sa première femme sept enfants, six garçons et une fille, qu'il aimait plus que tout au monde. Comme il craignait que leur belle-mère ne les traitât pas

bien, il les conduisit dans un château isolé situé au milieu d'une forêt. Il était si bien caché et le chemin qui y conduisait était si difficile à découvrir qu'il ne l'aurait pas trouvé lui-même si une fée ne lui avait offert une pelote de fil aux propriétés merveilleuses. Lorsqu'il la lançait devant lui, elle se déroulait d'elle-même et lui montrait le chemin. Le roi allait cependant si souvent auprès de ses chers enfants que la reine finit par remarquer ses absences. Curieuse, elle voulut savoir ce qu'il allait faire tout seul dans la forêt. Elle donna beaucoup d'argent à ses serviteurs. Ils lui révélèrent le secret et lui parlèrent de la pelote qui savait d'elle-même indiquer le chemin. Elle n'eut de cesse jusqu'à ce qu'elle eût découvert où le roi serrait la pelote. Elle confectionna alors des petites chemises de soie blanche et, comme sa mère lui avait appris l'art de la sorcellerie, elle y jeta un sort. Un jour que le roi était parti à la chasse, elle s'en fut dans la forêt avec les petites chemises. La pelote lui montrait le chemin. Les enfants, voyant quelqu'un arriver de loin, crurent que c'était leur cher père qui venait vers eux et ils coururent pleins de joie à sa rencontre. Elle jeta sur chacun d'eux l'une des petites chemises et, aussitôt que celles-ci eurent touché leur corps, ils se transformèrent en cygnes et s'envolèrent par- dessus la forêt. La reine, très contente, repartit vers son château, persuadée qu'elle était débarrassée des enfants. Mais la fille n'était pas partie avec ses frères et ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Le lendemain, le roi vint rendre visite à ses enfants. Il ne trouva que sa fille.

– Où sont tes frères ? demanda-t-il.

– Ah ! cher père, répondit-elle, ils sont partis et m'ont laissée toute seule.

Elle lui raconta qu'elle avait vu de sa fenêtre comment ses frères transformés en cygnes étaient partis en volant au-dessus de la forêt et lui montra les plumes qu'ils avaient laissé tomber dans la cour. Le roi s'affligea, mais il ne pensa pas que c'était la reine qui avait commis cette mauvaise action. Et comme il craignait que sa fille ne lui fût également ravie, il voulut l'emmener avec lui. Mais elle avait peur de sa belle-mère et pria le roi de la laisser une nuit encore dans le château de la forêt.

La pauvre jeune fille pensait : « je ne resterai pas longtemps ici, je vais aller à la recherche de mes frères. » Et lorsque la nuit vint, elle s'enfuit et s'enfonça tout droit dans la forêt. Elle marcha toute la

nuit et encore le jour suivant jusqu'à ce que la fatigue l'empêchât d'avancer. Elle vit alors une hutte dans laquelle elle entra ; elle y trouva six petits lits. Mais elle n'osa pas s'y coucher. Elle se faufila sous l'un deux, s'allongea sur le sol dur et se prépara au sommeil. Mais, comme le soleil allait se coucher, elle entendit un bruissement et vit six cygnes entrer par la fenêtre. Ils se posèrent sur le sol, soufflèrent l'un sur l'autre et toutes leurs plumes s'envolèrent. Leur peau apparut sous la forme d'une petite chemise. La jeune fille les regarda bien et reconnut ses frères. Elle se réjouit et sortit de dessous le lit. Ses frères ne furent pas moins heureux qu'elle lorsqu'ils la virent. Mais leur joie fut de courte durée.

– Tu ne peux pas rester ici, lui dirent-ils, nous sommes dans une maison de voleurs. S'ils te trouvent ici quand ils arriveront, ils te tueront.

– Vous ne pouvez donc pas me protéger ? demanda la petite fille.

– Non ! répondirent-ils, car nous ne pouvons quitter notre peau de cygne que durant un quart d'heure chaque soir et, pendant ce temps, nous reprenons notre apparence humaine. Mais ensuite, nous redevenons des cygnes.

La petite fille pleura et dit :

– Ne pouvez-vous donc pas être sauvés ?

– Ah, non, répondirent-ils, les conditions en sont trop difficiles. Il faudrait que pendant six ans tu ne parles ni ne ries et que pendant ce temps tu nous confectionnes six petites chemises faites de fleurs. Si un seul mot sortait de ta bouche, toute ta peine aurait été inutile.

Et comme ses frères disaient cela, le quart d'heure s'était écoulé et, redevenus cygnes, ils s'en allèrent par la fenêtre.

La jeune fille résolut cependant de sauver ses frères, même si cela devait lui coûter la vie. Elle quitta la hutte, gagna le centre de la forêt, grimpa sur un arbre et y passa la nuit. Le lendemain, elle rassembla des fleurs et commença à coudre. Elle n'avait personne à qui parler et n'avait aucune envie de rire. Elle restait assise où elle était et ne regardait que son travail. Il en était ainsi depuis longtemps déjà, lorsqu'il advint que le roi du pays chassa dans la forêt et que ses gens s'approchèrent de l'arbre sur lequel elle se tenait. Ils l'appelèrent et lui dirent :

– Qui es-tu ?

Elle ne répondit pas.

– Viens, lui dirent-ils, nous ne te ferons aucun mal.

Elle secoua seulement la tête. Comme ils continuaient à la presser

de questions, elle leur lança son collier d'or, espérant les satisfaire. Mais ils n'en démordaient pas. Elle leur lança alors sa ceinture ; mais cela ne leur suffisait pas non plus. Puis sa jarretière et, petit à petit, tout ce qu selle avait sur elle et dont elle pouvait se passer, si bien qu'il ne lui resta que sa petite chemise. Mais les chasseurs ne s'en contentèrent pas. Ils grimpèrent sur l'arbre, se saisirent d'elle et la conduisirent au roi. Le roi demanda :

– Qui es-tu ? Que fais-tu sur cet arbre ?

Elle ne répondit pas. Il lui posa des questions dans toutes les langues qu'il connaissait, mais elle resta muette comme une carpe. Comme elle était très belle, le roi en fut ému et il s'éprit d'un grand amour pour elle. Il l'enveloppa de son manteau, la mit devant lui sur son cheval et l'emmena dans son château. Il lui fit donner de riches vêtements et elle resplendissait de beauté comme un soleil. Mais il était impossible de lui arracher une parole. À table, il la plaça à ses côtés et sa modestie comme sa réserve lui plurent si fort qu'il dit :

– Je veux l'épouser, elle et personne d'autre au monde.

Au bout de quelques jours, il se maria avec elle. Mais le roi avait une mère méchante, à laquelle ce mariage ne plaisait pas. Elle disait du mal de la jeune reine. « Qui sait d'où vient cette folle, disait-elle. Elle ne sait pas parler et ne vaut rien pour un roi. » Au bout d'un an, quand la reine eut un premier enfant, la vieille le lui enleva et, pendant qu'elle dormait, elle lui barbouilla les lèvres de sang. Puis elle se rendit auprès du roi et accusa sa femme d'être une mangeuse d'hommes. Le roi ne voulut pas la croire et n'accepta pas qu'on lui fit du mal. Elle, cependant, restait là, cousant ses chemises et ne prêtant attention à rien d'autre. Lorsqu'elle eut son second enfant, un beau garçon, la méchante belle-mère recommença, mais le roi n'arrivait pas à la croire. Il dit :

– Elle est trop pieuse et trop bonne pour faire pareille chose. Si elle n'était pas muette et pouvait se défendre, son innocence éclaterait.

Mais lorsque la vieille lui enleva une troisième fois son enfant nouveau-né et accusa la reine qui ne disait pas un mot pour sa défense, le roi ne put rien faire d'autre que de la traduire en justice et elle fut condamnée à être brûlée vive.

Quand vint le jour où le verdict devait être exécuté, c'était également le dernier des six années au cours desquelles elle n'avait le droit ni de parler ni de rire et où elle pourrait libérer ses frères

chéris du mauvais sort. Les six chemises étaient achevées. Il ne manquait que la manche gauche de la sixième. Quand on la conduisit à la mort, elle plaça les six chemises sur son bras et quand elle fut en haut du bûcher, au moment où le feu allait être allumé, elle regarda autour d'elle et vit que les six cygnes arrivaient en volant. Elle comprit que leur délivrance approchait et son cœur se remplit de joie. Les cygnes s'approchèrent et se posèrent auprès d'elle de sorte qu'elle put leur lancer les chemises. Dès qu'elles les atteignirent, les plumes de cygnes tombèrent et ses frères se tinrent devant elle en chair et en os, frais et beaux. Il ne manquait au plus jeune que le bras gauche. À la place, il avait une aile de cygne dans le dos. Ils s'embrassèrent et la reine s'approcha du roi complètement bouleversé, commença à parler et dit :

– Mon cher époux, maintenant j'ai le droit de parler et de te dire que je suis innocente et que l'on m'a faussement accusée.

Et elle lui dit la tromperie de la vieille qui lui avait enlevé ses trois enfants et les avait cachés. Pour la plus grande joie du roi, ils lui furent ramenés et, en punition, la méchante belle-mère fut attachée au bûcher et réduite en cendres. Pendant de nombreuses années, le roi, la reine et ses six frères vécurent dans le bonheur et la paix.

Chapitre 30

Du Souriceau, de l’oiselet et de la saucisse

Il était une fois un souriceau, un oiselet est une petite saucisse qui s’étaient pris d’amitié, avaient mis en commun les soucis du ménage et vivaient fort heureux, tranquilles et contents depuis un bon bout de temps. L’oiselet avait pour tâche d’aller chaque jour d’un coup d’ailes jusque dans la forêt pour ramasser le bois ; le souriceau s’occupait de puiser l’eau, d’allumer le feu et de mettre la table ; la saucisse faisait la cuisine.

On n’est jamais content quand les choses vont bien. Et c’est ainsi que l’oiselet, un jour, rencontra en chemin un autre oiseau devant lequel il se félicite de l’excellence de son état. L’autre le rabroua et le traita de tous les noms, ce pauvre idiot qui faisait tout le gros travail pendant que les autres avaient la belle vie dans la maison : « Quand le souriceau a apporté son eau et allumé le feu, disait-il, il n’a plus qu’à aller se coucher dans la chambre, paresser et se reposer jusqu’à ce qu’on l’appelle pour se mettre à table. La petite saucisse, elle, n’a rien à faire qu’à rester douillettement devant le feu en surveillant la marmite, et quand approche l’heure du repas, tout ce qu’elle a à faire, c’est de plonger une fois ou deux dans le bouillon ou dans le plat, et c’est fini : tout est graissé, parfumé et salé !

Ils n’attendent que toi et ton retour avec ta lourde charge, mais lorsque tu reviens ils n’ont qu’à passer à table, et après qu’ils se sont gavés ils n’ont plus qu’à aller dormir à poings fermés, le ventre bien garni, jusqu’au lendemain matin. Voilà ce qui peut s’appeler une belle vie ! »

Le jour suivant, l’oiselet, sensible à la provocation, se refusa à aller chercher le bois, affirmant aux deux autres qu’il était leur esclave depuis assez longtemps dans sa stupidité et qu’il fallait que ça change ! Le souriceau et la saucisse eurent beau le supplier de toutes les manières, il ne voulut rien savoir et ce fut lui qui resta le maître, imposant ses conditions : ils n’avaient qu’à tirer au sort les différentes tâches. Ils tirèrent et le sort désigna la saucisse pour aller au bois, le souriceau pour la cuisine et l’oiselet pour puiser l’eau.

Qu’arrivera-t-il ? La petite saucisse s’en alla de bon matin dans la forêt pour ramasser le bois, l’oiselet alluma le feu à la maison, et le souriceau prépara la marmite et surveilla la cuisson ; puis tous deux attendirent le retour de leur compagne. Mais elle resta si longtemps en route qu’ils finirent par s’inquiéter vraiment, trouvant que cela ne présageait rien de bon. L’oiselet s’envola pour aller un peu à sa rencontre, et voilà que, sans aller bien loin, il rencontra un chien qui avait trouvé la saucisse à son goût et, la voyant en liberté, l’avait croquée d’un coup. L’oiselet pouvait bien s’en prendre au chien, l’accuser de vol et d’assassinat, qu’est-ce que cela changeait ? Le chien, lui, se contenta d’affirmer qu’il avait trouvé des messages compromettants sur la saucisse, et qu’à cause de cela il avait bien fallu qu’il lui ôtât la vie.

Affligé de ce deuil et tout triste dans son cœur, l’oiselet ramassa le bois et rapporta la charge à la maison, où il fait le récit de ce qu’il avait vu et entendu. Le souriceau et l’oiselet étaient en grand chagrin, mais ils finirent par décider de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de rester ensemble. L’oiselet, donc, dressa la table et le souriceau prépara la cuisine ; au moment de servir et voulant imiter la saucisse et faire pour le mieux, il se plongea dans la marmite afin de parfumer le plat et relever son goût ; mais, hélas ! il n’alla pas bien loin : à peine entré, il était cuit et devait laisser là son poil, et sa peau, et ses os et sa vie, s’il faut tout dire.

Quand l’oiselet s’en vint pour chercher la marmite, il n’y avait plus trace de cuisinière dans la maison ! Il chercha, fouilla, alla jusqu’à retourner tout le bois, mais il n’y avait plus de cuisinière dans la cuisine. Et voilà que, dans son émoi, il ne vit pas que le feu avait pris dans le bois qu’il venait de retourner ; quand il s’en aperçut, c’était déjà un commencement d’incendie. Et il mit tant de hâte à courir puiser de l’eau pour l’éteindre, qu’il laissa échapper le seau et fut entraîné derrière lui au fond du puis, d’où il lui fût impossible de ressortir, et dans lequel il finit par se noyer.

Chapitre 31

Le Sou volé

Père, mère et enfants étaient tous à table, un jour, avec un ami qui était venu leur faire visite et qui partageait leur repas. Midi sonna pendant qu'ils étaient en train de manger, et au douzième coup, la porte s'ouvrit, à la grande surprise de l'invité, qui vit entrer un enfant d'une étrange pâleur et tout de blanc vêtu. Sans prononcer une parole, sans seulement détourner les yeux, il alla droit dans la chambre à côté, d'où il ressortit au bout d'un petit moment pour gagner la porte et s'en aller comme il était venu, silencieusement et sans tourner la tête. Comme cela se reproduisit exactement le lendemain et le surlendemain, l'ami finit par demander au père qui était ce bel enfant qui venait tous les jours et entrait dans la chambre.

– Je n'ai jamais rien vu, répondit le père, et je n'ai pas la moindre idée de l'identité possible de cet enfant. Le jour suivant, quand l'enfant entra de nouveau, l'ami le désigna au père qui regarda bien, mais ne put le voir, pas plus, d'ailleurs, que la mère ni les autres enfants. Alors l'ami se leva et alla sur la pointe des pieds entrouvrir la porte de la chambre pour voir ce qu'il s'y passait. L'enfant blanc était à genoux par terre, grattant et fouillant fiévreusement avec ses petits doigts dans les raies entre les lames du parquet ; mais dès qu'il aperçut l'étranger, il disparut. L'ami revint alors à table et raconta ce qu'il avait vu, décrivant si bien l'enfant que la mère, tout à coup, le reconnut. « Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est lui, c'est le cher petit que nous avons perdu il y a quatre semaines. » Ils allèrent alors arracher le parquet dans la chambre et trouvèrent deux petits

sous. Ces deux piécettes, c'était la mère qui les avait données, un jour, à son petit garçon pour qu'il en fît la charité à un pauvre ; mais le garçonnet s'était dit qu'avec ces sous, il pourrait s'acheter quelque sucrerie ; et il les avait gardés en les cachant dans une rainure du parquet. À présent, dans sa tombe, il ne connaissait pas le repos et il revenait tous les jours sur le coup de midi pour chercher les sous. Mais après que les parents les eurent vraiment donnés à un pauvre, jamais plus l'enfant n'est revenu.

Chapitre 32

Tom Pouce

Un pauvre laboureur assis un soir au coin de son feu dit à sa femme, qui filait à côté de lui :

– Quel grand chagrin pour nous de ne pas avoir d'enfants. Notre maison est si triste tandis que la gaieté et le bruit animent celle de nos voisins.

– Hélas ! dit la femme, en poussant un soupir quand nous n'en aurions qu'un gros comme le pouce, je m'en contenterais, et nous l'aimerions de tout notre cœur.

Sur ces entrefaites, la femme devint souffrante et mit au monde au bout de sept mois un enfant bien conformé dans tous ses membres mais n'ayant qu'un pouce de haut.

Ils dirent :

– Il est tel que nous l'avons souhaité et nous ne l'en aimerons pas moins de, tout notre cœur.

Ils l'appelèrent Tom Pouce à cause de sa taille… Ils ne le laissaient manquer de rien ; cependant l'enfant ne grandit pas et conserva toujours sa petite taille. Il avait les yeux vifs, la physionomie intelligente et se montra bientôt avisé et adroit, de sorte que tout ce qu'il entreprit lui réussit.

Le paysan s'apprêtait un jour à aller abattre du bois dans la forêt et il se disait à lui-même :

– Ah ! si j'avais quelqu'un qui voulût conduire ma charrette !

– Père, s'écria Tom Pouce, je la conduirai bien, vous pouvez vous reposer sur moi, elle arrivera dans le bois à temps.

L'homme se mit à rire.

– Comment cela est-il possible, dit-il, tu es beaucoup trop petit pour conduire, le cheval par la bride.

– Ça ne fait rien, si maman veut atteler je m'installerai dans l'oreille du cheval et je lui crierai où il faudra qu'il aille.

– Eh bien, dit le père, nous allons essayer.

La mère attela et installa Tom Pouce dans l'oreille du cheval. Le petit homme lui cria le chemin qu'il fallait prendre. « Hue ! dia ! Rue ! dia ! » et le cheval marcha ainsi, comme, s'il eût été guidé, par un véritable charretier ; la charrette arriva dans le bois par la bonne route.

Au moment où la voiture tournait au coin d'une haie, tandis que, le petit criait : Dia, Dia ! deux étrangers vinrent à passer.

– Voilà, s'écria l'un d'eux, une charrette qui marche sans que l'on voie le charretier et cependant on entend sa voix.

– C'est étrange, en effet, dit l'autre, suivons-la et voyons où elle s'arrêtera.

Elle poursuivit sa route et s'arrêta juste à l'endroit où se trouvait le bois abattu.

Quand Tom Pouce, aperçut son père, il lui cria :

– Vois-tu, père, me voilà avec la voiture, maintenant viens me faire descendre.

Le père saisit la bride du cheval de la main gauche et de la main droite retira de l'oreille son fils et le déposa à terre. Celui-ci s'assit joyeusement sur un fétu. En voyant Tom Pouce les deux étrangers ne surent que dire dans leur étonnement.

L'un d'eux prit l'autre à part et lui dit :

– Écoute, ce petit être ferait notre fortune si nous l'exhibions pour de l'argent dans une grande ville. Achetons-le.

Ils s'adressèrent au paysan et lui dirent :

– Vendez-nous ce petit bonhomme, nous en aurons bien soin.

– Non, répond le père, c'est mon enfant et il n'est pas à vendre pour tout l'or du monde.

Cependant, en entendant cette proposition, Tom Pouce avait grimpé le long des plis des vêtements de son Père. Il se posa sur son épaule et de là lui souffla dans l'oreille :

– Livrez-moi toujours, père, je saurai bien revenir.

Son père le donna donc aux deux hommes pour une belle pièce d'or.

– Où veux-tu te, mettre lui demandèrent-ils.

– Posez-moi sur le bord de votre chapeau, je pourrai m'y

promener et voir le paysage ; je ne tomberai pas.

Ils firent comme il le demanda et quand Tom Pouce eut fait ses adieux à son père ils l'emmenèrent avec eux. Ils marchèrent ainsi jusqu'au soir. À ce moment le petit homme leur dit :

– Posez-moi un peu par terre, j'ai besoin de descendre.

L'homme ôta son chapeau et en retira Tom Pouce qu'il déposa dans un champ près de la route. Aussitôt il s'enfuit parmi les mottes de terre, puis il se glissa dans un trou de souris qu'il avait cherché exprès.

– Bonsoir, mes amis, rentrez sans moi, leur cria-t-il d'un ton moqueur.

Ils voulurent le rattraper et fourragèrent avec des baguettes le trou de souris, peine perdue. Tom Pouce s'y enfonça toujours plus avant, et, comme la nuit était venue tout à fait, ils durent rentrer chez eux en colère et les mains vides.

Quand ils furent partis, Tom Pouce sortit de sa cachette souterraine. Il est dangereux de s'aventurer de nuit dans les champs, on a vite fait de se casser une jambe. Il rencontra par bonheur une coque vide d'escargot.

– Je pourrai passer ici la nuit en sûreté ; et il s'y installa. Sur le point de s'endormir, il entendit passer deux hommes dont l'un dit :

– Comment s'y prendre pour dérober son or et son argent à ce richard de curé ?

– Je vais vous le dire, interrompit Tom Pouce.

– Que veut dire ceci s'écria l'un des voleurs effrayés ; j'ai entendu quelqu'un parler.

Ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille. Tom Pouce répéta :

– Emmenez-moi, je vous aiderai.

– Mais où es-tu ?

– Cherchez par, terre, répondit-il, et du côté d'où vient la voix.

Les voleurs finirent par le trouver.

– Comment peux-tu avoir la prétention de nous être utile, petit drôle ? lui demandèrent-ils.

– Je me glisserai à travers les barreaux dans la fenêtre du curé, et vous passerai tout ce que vous voudrez.

– C'est bien, répondirent-ils, nous allons voir ce que tu sais faire.

Quand ils furent arrivés au presbytère, Tom Pouce se coula dans la chambre du curé, puis il se mit à crier de toutes ses forces :

– Voulez-vous tout ce qu'il y a ici ?

Les voleurs furent effrayés et ils lui dirent :

– Parle plus bas, tu vas éveiller tout le monde.

Mais Tom Pouce feignit de ne pas avoir entendu et cria de nouveau :

– Qu'est-ce que vous désirez ? Voulez-vous tout ce qu'il y a ici ?

La servante qui reposait dans la chambre contiguë entendit ces mots, elle se leva sur son séant et prêta l'oreille. Les voleurs avaient commencé à battre en retraite, mais ils reprirent courage, et, pensant que le petit drôle voulait s'amuser à leurs dépens, ils revinrent sur leurs pas et lui dirent tout bas :

– Allons, sois sérieux et passe-nous quelque chose.

Alors Tom Pouce cria encore une fois, le plus fort qu'il put :

– Je vous passerai tout ; tendez-moi les mains.

Cette fois, la servante entendit bien nettement, elle sauta à bas de son lit et se précipita vers la porte. Les voleurs s'enfuirent comme si le diable eût été à leurs trousses, mais n'ayant rien remarqué, la servante alla allumer une chandelle. Quand elle revint, Tom Pouce alla se cacher dans le foin, et la servante, ayant fouillé, partout sans avoir rien pu découvrir, crut avoir rêvé les yeux ouverts et alla se recoucher.

Tom Pouce s'était blotti dans le foin et s'y était arrangé une bonne, place, pour dormir ; il comptait s'y reposer jusqu'au jour et puis retourner chez ses parents. Mais il dut en voir bien d'autres, car ce monde est plein de peines et de, misères. La servante se leva dès l'aurore, pour donner à manger aux bestiaux. Sa première visite fut pour la grange où elle prit une brassée du foin là où se trouvait précisément endormi le pauvre Tom. Mais il dormait d'un sommeil si profond qu'il ne s'aperçut de rien et ne s'éveilla que quand il fut dans la bouche d'une vache qui l'avait pris avec son foin.

– Mon Dieu ! s'écria-t-il, me voilà dans le moulin à foulon.

Mais il se rendit bientôt compte où il se, trouvait réellement. Il prit garde, de ne pas se laisser broyer entre les dents, et finalement glissa dans la gorge et dans la panse. « Les fenêtres ont été oubliées dans cet appartement, se dit-il, et l'on n'y voit ni le soleil, ni chandelle. » Ce, séjour lui déplut beaucoup et, ce qui aggravait encore la situation, c'est qu'il arrivait toujours du nouveau foin et que l'espace qu'il occupait devenait de plus en plus, étroit. Il se mit à crier le plus haut qu'il put :

– Ne m'envoyez plus de fourrage, ne m'envoyez plus de fourrage !

La servante à ce moment était justement en train de traire la vache. En entendant parler sans voir personne, et, reconnaissant la

même voix que celle qui l'avait déjà éveillée la nuit, elle fut prise d'une telle frayeur qu'elle tomba de son tabouret et répandit son lait.

Elle alla en toute hâte trouver son maître et lui cria :

– Ah ! grand Dieu, monsieur le curé, la vache parle.

– Tu es folle, répondit le prêtre.

Il se rendit cependant à l'étable afin de s'assurer de ce, qui se passait.

À peine y eut-il mis le pied que Tom Pouce s'écria de nouveau :

– Ne m'envoyez plus de fourrage, ne m'envoyez plus, de fourrage.

La frayeur gagna le curé lui-même et, s'imaginant qu'il y avait un diable dans le corps de la vache, il dû qu'il fallait la tuer. Ainsi fut fait, et l'on jeta au fumier la panse, où se trouvait le pauvre Tom Pouce.

Il eut beaucoup de mal à se démêler de là et il commençait à passer sa tête quand survint un nouveau malheur. Un loup affamé qui passait par là avala la panse de la vache avec le petit bonhomme d'une seule bouchée. Tom Pouce ne perdit pas courage. « Peut-être, se dit-il, ce loup sera-t-il traitable. » Et de son ventre où il était enfermé il lui cria :

– Cher loup, je, vais t'indiquer un bon repas à faire.

– Et où cela ? dit le loup.

Dans telle et telle maison ; tu n'auras qu'à te glisser par le soupirail de la cuisine, et tu trouveras des gâteaux, du lard, des saucisses à bouche que veux-tu.

Et il lui indiqua exactement la maison de son père.

Le loup ne se le fit pas dire deux fois. Il s'introduisit de nuit dans le soupirail et s'en donna à cœur joie dans le buffet aux provisions. Quand il fut repu et qu'il voulut sortir il s'était tellement gonflé de nourriture qu'il ne put venir à bout de repasser par la même voie. C'est là-dessus que Tom Pouce avait compté. Aussi commença-t-il à faire dans le ventre du loup un vacarme effroyable, hurlant et gambadant tant qu'il put.

– Veux-tu te tenir en repos, dit le loup ; tu vas éveiller le monde.

– Eh quoi ! répondit le petit homme, tu t'es régalé, je veux m'amuser aussi moi.

Et il recommença son tapage.

Il finit par éveiller son père et sa mère qui se mirent à regarder dans la cuisine par la serrure. Quand ils virent le loup, ils coururent s'armer, l'homme d'une hache, la femme d'une faux.

– Reste derrière, dit l'homme, à la femme au moment d'entrer, je vais lui asséner un coup avec ma hache, et s'il n'en meurt pas du coup, tu lui couperas le ventre.

Tom Pouce qui entendit la voix de son père lui cria :

– Cher père, c'est moi, je suis dans le ventre du loup.

– Notre cher enfant nous est rendu ! s'écria le père plein de joie.

Et il ordonna à sa femme de mettre la faux de côté afin de ne pas blesser Tom Pouce. Puis il leva sa hache et en porta au loup un coup qui l'étendit mort. Il lui ouvrit ensuite le ventre avec des ciseaux et un couteau et en tira le petit Tom.

– Ah ! dit le père, que nous avons été inquiets sur ton sort !

– Oui, père, j'ai beaucoup couru le monde, heureusement que je puis enfin reprendre l'air frais.

– Où as-tu donc été ?

– Ah ! père, j'ai été dans un trou de souris, dans la panse d'une vache et dans le ventre d'un loup. Mais maintenant je veux rester avec vous.

– Nous ne te vendrons plus pour tout l'or du monde, dirent les parents en l'embrassant et le serrant contre leur cœur.

Ils lui donnèrent à manger et à boire, et lui firent confectionner d'autres vêtements, car les siens avaient été gâtés pendant le voyage.

Chapitre 33

Les Trois cheveux d’or du Diable

Il était une fois une pauvre femme qui mit au monde un fils, et, comme il était coiffé quand il naquit, on lui prédit que dans sa quatorzième année, il épouserait la fille du roi.

Sur ces entrefaites, le roi passa par le village, sans que personne le reconnût ; et comme il demandait ce qu’il y avait de nouveau, on lui répondit qu’il venait de naître un enfant coiffé, que tout ce qu’il entreprendrait lui réussirait, et qu’on lui avait prédit que, lorsqu’il aurait quatorze ans, il épouserait la fille du roi.

Le roi avait un mauvais cœur et cette prédiction le fâcha. Il alla trouver les parents du nouveau-né, et leur dit d’un air tout amical : « Vous êtes de pauvres gens, donnez-moi votre enfant, j’en aurai bien soin. » Ils refusèrent d’abord ; mais l’étranger leur offrit de l’or, et ils se dirent : « Puisque l’enfant est né coiffé, ce qui arrive est pour son bien. » Ils finirent par consentir et par livrer leur fils.

Le roi le mit dans une boîte, et chevaucha avec ce fardeau jusqu’au bord d’une rivière profonde où il le jeta, en pensant qu’il délivrait sa fille d’un galant sur lequel elle ne comptait guère. Mais la boîte, loin de couler à fond, se mit à flotter comme un petit batelet, sans qu’il entrât dedans une seule goutte d’eau ; elle alla ainsi à la dérive jusqu’à deux lieues de la capitale, et s’arrêta contre l’écluse d’un moulin.

Un garçon meunier qui se trouvait là par bonheur l’aperçut et l’attira avec un croc ; il s’attendait en l’ouvrant à y trouver de grands trésors : mais c’était un joli petit garçon, frais et éveillé. Il le porta au moulin ; le meunier et sa femme, qui n’avaient pas

d'enfants, reçurent celui-là comme Si Dieu le leur eût envoyé. Ils traitèrent de leur mieux le petit orphelin, qui grandit chez eux en forces et en bonnes qualités.

Un jour le roi, surpris par la pluie, entra dans le moulin et demanda au meunier Si ce grand jeune homme était son fils. « Non, sire », répondit-il, « c'est un enfant trouvé qui est venu dans une boîte échouer contre notre écluse, il y a quatorze ans ; notre garçon meunier l'a tiré de l'eau. »

Le roi reconnut alors que c'était l'enfant né coiffé qu'il avait jeté à la rivière. « Bonnes gens », dit-il, « ce jeune homme ne pourrait-il pas porter une lettre de ma part à la reine ? Je lui donnerais deux pièces d'or pour sa peine. »

« Comme Votre Majesté l'ordonnera », répondirent- ils ; et ils dirent au jeune homme de se tenir prêt. Le roi écrivit à la reine une lettre où il lui mandait de se saisir du messager, de le mettre à mort et de l'enterrer, de' façon à ce qu'il trouvât la chose faite à son retour.

Le garçon se mit en route avec la lettre, mais il s'égara et arriva le soir dans une grande forêt. Au milieu des ténèbres il aperçut de loin une faible lumière, et se dirigeant de ce côté il atteignit une petite maisonnette, où il trouva une vieille femme assise prês du feu. Elle parut toute surprise de voir le jeune homme et lui dit : « D'ou viens-tu et que veux-tu ? »

« Je viens du moulin », répondit-il, « je porte une lettre à la reine ; j 'ai perdu mon chemin et je voudrais passer la nuit ici. »

« Malheureux enfant », répliqua la femme, « tu es tombé dans une maison de voleurs, et, s'ils te trouvent ici, c'en est fait de toi. »

« À la grâce de Dieu », dit le jeune homme, « je n ai pas peur ; et d'ailleurs, je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'aller plus loin. »

Il se coucha sur un banc et s'endormit. Les voleurs rentrèrent bientôt après, et ils demandèrent avec colère pourquoi cet étranger était là. « Ah ! » dit la vieille, « c'est un pauvre enfant qui s'est égaré dans le bois ; je l'ai reçu par compassion. Il porte une lettre à la reine. »

Les voleurs prirent la lettre pour la lire, et virent qu'elle enjoignait de mettre à mort le messager. Malgré la dureté de leur cœur, ils eurent pitié du pauvre diable ; leur capitaine déchira la lettre, et en mit une autre à la place, qui enjoignait qu'aussitôt que le jeune homme arriverait on lui fit immédiatement épouser la fille du roi. Puis les voleurs le laissèrent dormir sur son banc jusqu'au

matin, et, quand il fut éveillé, ils lui remirent la lettre et lui montrèrent son chemin.

La reine, ayant reçu la lettre, exécuta çe qu'elle contenait ; on fit des noces splendides ; la fille du roi épousa l'enfant né coiffé, et comme il était beau et aimable, elle fut enchantée de vivre avec lui.

Quelques temps après, le roi revint dans son palais, et trouva que la prédiction était accomplie, et que l'enfant né coiffé avait épousé sa fille. « Comment cela s'est-il fait ? » dit-il, « j'avais donné dans ma lettre un ordre tout différent. » La reine lui montra la lettre, et lui dit qu'il pouvait voir ce qu'elle contenait. Il la lut et vit bien qu'on avait changé la sienne.

Il demanda au jeune homme ce qu'était devenue la lettre qu'il lui avait confiée, et pourquoi il en avait remis une autre. « Je n'en sais rien », répliqua celui-ci, « il faut qu'on l'ait changée la nuit, quand j'ai couché dans la forêt. »

Le roi en colère lui dit : « Cela ne se passera pas ainsi. Celui qui prétend à ma fille doit me rapporter de l'enfer trois cheveux d'or de la tête du diable. Rapporte-les moi, et ma fille t'appartiendra. » Le roi espérait bien qu'il ne reviendrait jamais d'une telle commission.

Le jeune homme répondit : « Le diable ne me fait pas peur ; j'irai chercher les trois cheveux d'or. » Et il prit congé du roi et se mit en route.

Il arriva devant une grande ville. À la porte, la sentinelle lui demanda quel était son état et ce qu'il savait.

« Tout », répondit-il.

« Alors », dit la sentinelle, « rends-nous le service de nous apprendre pourquoi la fontaine de notre marché, qui nous donnait toujours du vin, s'est desséchée et ne fournit même plus d'eau. »

« Attendez », répondit-il, « je vous le dirai à mon retour. »

Plus loin il arriva devant une autre ville. La sentinelle de la porte lui demanda son état et ce qu'il savait.

« Tout », répondit-il.

« Rends-nous alors le service de nous apprendre pourquoi le grand arbre de notre ville, qui nous rapportait des pommes d'or, n'a plus de feuilles »

« Attendez », répondit-il, « je vous le dirai à mon retour. »

Plus loin encore il arriva devant une grande rivière qu'il s'agissait de passer. Le passeur lui demanda son état et ce qu'il savait.

« Tout », répondit-il.

« Alors », dit le passeur « rends-moi le service de m'apprendre Si

je dois toujours rester à ce poste, sans jamais être relevé. »

« Attends », répondit-il, « je te le dirai à mon retour. »

De l'autre côté de l'eau il trouva la bouche de l'enfer. Elle était noire et enfumée. Le diable n 'était pas chez lui ; il n'y avait que son hôtesse, assise dans un large fauteuil. « Que demandes-tu ? » lui dit-elle d'un ton assez doux.

« Il me faut trois cheveux d'or de la tête du diable, sans quoi je n'obtiendrai pas ma femme. »

« C'est beaucoup demander » dit-elle, « et, Si le diable t'aperçoit quand il rentrera, tu passeras un mauvais quart d'heure. Cependant tu m'intéresses, et je vais tâcher de te venir en aide. »

Elle le changea en fourmi et lui dit : « Monte dans les plis de ma robe ; là tu seras en sûreté. »

« Merci », répondit-il, « voilà qui va bien ; mais j'aurais besoin en outre de savoir trois choses : pourquoi une fontaine qui versait toujours du vin ne fournit plus même d'eau ; pourquoi un arbre qui portait des pommes d'or n'a plus même de feuilles ; et Si un certain passeur doit toujours rester à son poste sans jamais être relevé. »

« Ce sont trois questions difficiles », dit-elle, « mais tiens-toi bien tranquille, et sois attentif à ce que le Diable dira quand je lui arracherai les trois cheveux d'or. »

Quand le soir arriva, le diable rentra chez lui. À peine était-il entré qu'il remarqua une odeur extraordinaire. « Je sens, je sens, la chair humaine ». Et il alla fureter dans tous les coins, mais sans rien trouver. L'hôtesse lui chercha querelle : « Je viens de balayer et de ranger », dit-elle, « et tu vas tout bouleverser ici ; tu crois toujours sentir la chair humaine. Assieds-toi et mange ton souper. »

Quand il eut soupé, il était fatigué ; il posa sa tête sur les genoux de son hôtesse, et lui dit de lui chercher un peu les poux ; mais il ne tarda pas à s'endormir et à ronfler. La vieille saisit un cheveu d'or, l'arracha et le mit de côté. « Hé ! » s'écria le diable, « qu'as-tu donc fait ? »

« J'ai eu un mauvais rêve », dit l'hôtesse. « et je t ai pris par les cheveux. »

« Qu 'as-tu donc rêvé ? » demanda le diable.

« J 'ai rêvé que la fontaine d'un marché, qui versait toujours du vin, s'était arrêtée et qu'elle ne donnait plus même d'eau : quelle en peut être la cause ? »

« Ah, Si on le savait ! » répliqua le diable, « il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine ; on n'aurait qu'à le tuer, le vin

recommencerait à couler. »

L'hôtesse se remit à lui chercher les poux ; il se rendormit et ronfla de façon à ébranler les vitres.

Alors elle lui arracha le second cheveu. « Heu, que fais-tu ? » s'écria le diable en colère.

« Ne t'inquiète pas », répondit-elle, « c'est un rêve que j'ai fait. »

« Qu'as-tu rêvé encore ? » demanda-t-il.

« J'ai rêvé que dans un pays il y a un arbre qui portait toujours des pommes d'or, et qui n'a plus même de feuilles : quelle en pourrait être la cause ? »

« Ah, Si on le savait ! » répliqua le diable, « il y a une souris qui ronge la racine ; on n'aurait qu'à la tuer, il reviendrait des pommes d'or sur l'arbre ; mais si elle continue à le ronger, l'arbre mourra tout à fait. Maintenant laisse-moi en repos avec tes rêves. Si tu me réveilles encore, je te donnerai un soufflet. »

L'hôtesse l'apaisa et se remit à lui chercher ses poux jusqu'à ce qu'il fût rendormi et ronfla. Alors elle saisit le troisième cheveu d'or et l'arracha. Le diable se leva en criant et voulait la battre ; elle le radoucit encore en disant : « Qui peut se garder d'un mauvais rêve ? »

« Qu'as-tu donc rêvé encore ? » demanda-t-il avec curiosité.

« J'ai rêvé d'un passeur qui se plaignait de toujours passer l'eau avec sa barque, sans que personne le remplaçât Jamais. »

« Hé, le sot ! », répondit le diable, « le premier qui viendra pour passer la rivière, il n'a qu'à lui mettre sa rame à la main, il sera libre et l'autre sera obligé de faire le passeur à son tour. »

Comme l'hôtesse lui avait arraché les trois cheveux d'or, et qu'elle avait tiré de lui les trois réponses, elle le laissa en repos, et il dormit jusqu'au matin.

Quand le diable eut quitté la maison, la vieille prit la fourmi dans les plis de sa robe et rendit au jeune homme sa figure humaine. « Voilà les trois cheveux », lui dit-elle, « mais as-tu bien entendu les réponses du diable à tes questions ? »

« Très bien », répondit-il « et je m'en souviendrai. »

« Te voilà donc hors d'embarras », dit-elle, « et tu peux reprendre ta route. »

Il remercia la vieille qui l'avait si bien aidé, et sortit de l'enfer, fort joyeux d'avoir si heureusement réussi.

Quand il arriva au passeur, avant de lui donner la réponse promise, il se fit d'abord passer de l'autre côté, et alors il lui fit part

du conseil donné par le diable : « Le premier qui viendra pour passer la rivière, tu n'as qu'à lui mettre ta rame à la main. »

Plus loin il retrouva la ville à l'arbre stérile ; la sentinelle attendait aussi sa réponse : « Tuez la souris qui ronge les racines », dit-il, « et les pommes d'or reviendront. » La sentinelle, pour le remercier, lui donna deux ânes chargés d'or.

Enfin il parvint à la ville dont la fontaine était à sec. Il dit à la sentinelle : « Il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine ; cherchez-le et tuez-le, et le vin recommencera à couler en abondance. » La sentinelle le remercia et lui donna encore deux ânes chargés d'or.

Enfin l'enfant né coiffé revint près de sa femme, qui se réjouit dans son cœur en le voyant de retour et en apprenant que tout s'était bien passé. Il remit au roi les trois cheveux d'or du diable. Celui-ci, en apercevant les quatre ânes chargés d'or, fut grandement satisfait et lui dit : « Maintenant toutes les conditions sont remplies et ma fille est à toi. Mais, mon cher gendre, dis-moi d'où te vient tant d'or ? car c'est un trésor énorme que tu rapportes. »

« Je l'ai pris », dit-il, « de l'autre côté d une rivière que j'ai traversée ; c'est le sable du rivage. »

« Pourrais-je m'en procurer autant ? » lui demanda le roi, qui était un avare.

« Tant que vous voudrez », répondit-il, « vous trouverez un passeur, adressez-vous à lui pour passer l'eau, et vous pourrez remplir vos sacs. »

L'avide monarque se mit aussitôt en route, et, arrivé au bord de l'eau, il fit signe au passeur de lui amener sa barque. Le passeur le fit entrer, et, quand ils furent sur l'autre bord, il lui mit la rame à la main et sauta dehors. Le roi devint ainsi passeur en punition de ses péchés.

« L'est-il encore ? »

« Eh ! sans doute, puisque personne ne lui a repris la rame. »

Chapitre 34

Les Trois enfants gâtés de la fortune

Un père appela un jour ses trois fils. Au premier il donna un coq, au deuxième une faux et au troisième un chat.

– Je me fais vieux, dit-il, le moment approche et avant de mourir je voudrais bien m'occuper de votre avenir. Je n'ai pas d'argent et ce que je vous donne là n'a, à première vue, qu'une faible valeur. Mais parfois on ne doit pas se fier aux apparences. Ce qui est important est la manière dont vous saurez vous en servir. Trouvez un pays où l'on ne connaît pas encore ces serviteurs et vous serez heureux.

Après la mort du père, l'aîné prit le coq et s'en alla dans le monde, mais partout où il allait les gens connaissaient les coqs. D'ailleurs, dans les villes, il les voyait de loin sur la pointe des clochers, tournant au vent. Et dans les villages, il en entendit chanter un grand nombre. Personne ne s'extasiait devant son coq et rien ne faisait penser qu'il puisse lui porter bonheur. Un jour, néanmoins, il finit par trouver sur une île des gens qui n'avaient jamais vu de coq de leur vie. Ils n'avaient aucune notion du temps et ne savaient pas le compter. Ils distinguaient le matin du soir, mais la nuit tombée, s'ils ne dormaient pas, aucun d'eux ne savait dans combien de temps le jour allait se lever.

Le garçon se mit à les interpeller :

– Approchez, approchez ! Regardez cet animal fier ! Il a une couronne de rubis sur la tête et des éperons comme un chevalier. Trois fois dans la nuit il vous annoncera la progression du temps, et quand il appellera pour la troisième fois, le soleil se lèvera aussitôt.

S’il chante dans la journée, vous pourrez être sûrs et certains que le temps va changer et vous pourrez prendre vos précautions.

Les gens étaient en extase devant le coq ; ils restèrent éveillés toute la nuit pour écouter avec ravissement, à deux heures, puis à quatre heures et enfin à six heures le coq chanter à tue-tête pour leur annoncer l’heure. Le lendemain matin, ils demandèrent au garçon de leur vendre le coq et de leur dire son prix.

– Autant d’or qu’un âne puisse porter, répondit-il.

– Si peu ? Pour un tel animal ? crièrent les habitants de l’île plus fort les uns que les autres. Et ils lui donnèrent volontiers ce qu’il avait demandé.

Le garçon rentra à la maison avec l’âne et toute sa richesse et ses frères en furent époustouflés. Le deuxième décida :

– J’irai, moi aussi, dans le monde ! On verra si j’ai autant de chance.

Il marcha et marcha, et rien n’indiquait qu’il aurait autant de réussite avec sa faux ; partout il rencontrait des paysans avec une faux sur l’épaule. Un jour, enfin, le destin le dirigea sur une île dont les habitants n’avaient jamais vu de faux de leur vie. Lorsque le seigle était mûr, les villageois amenaient des canons sur les champs et tiraient sur le blé. C’était, tout compte fait, pur hasard : un coup ils tiraient trop haut, un coup ils touchaient les épis à la place des tiges, et beaucoup de graines étaient ainsi perdues sans parler du fracas pendant la moisson. Insoutenable !

Le garçon s’en alla dans le champ et commença à faucher. Il fauchait sans faire de bruit et si vite que les gens le regardaient bouche bée, retenant leur souffle. Ils s’empressèrent de lui donner ce qu’il voulait en échange de la faux et lui amenèrent un cheval avec un chargement d’or aussi lourd qu’il pouvait porter.

Le troisième frère décida de tenter sa chance avec son chat. Tant qu’il restait sur la terre ferme, il n’avait pas plus de succès que ses frères ; il ne trouvait pas son bonheur. Mais un jour il arriva en bateau sur une île, et la chance lui sourit enfin. Les habitants n’avaient jamais vu de chat auparavant, alors que les souris sur l’île ne manquaient pas. Elles dansaient sur les tables et les bancs, régnant en maîtres partout, en dehors comme au-dedans. Les habitants de l’île s’en plaignaient énormément, le roi lui-même était impuissant devant ce fléau.

Quelle aubaine pour le chat ! Il se mit à chasser les souris et bientôt il en débarrassa plusieurs salles du palais. Les sujets de tout

le royaume prièrent le roi d'acheter cet animal extraordinaire et le roi donna volontiers au garçon ce qu'il en demandait : un mulet chargé d'or. C'est ainsi que le plus jeune des trois frères rentra à la maison très riche et devint un homme très opulent.

Et dans le palais royal, le chat s'en donnait à cœur joie. Il se régala d'un nombre incalculable de souris. Il chassa tant et si bien qu'il finit par avoir chaud et soif. Il s'arrêta, renversa la tête en arrière et miaula :

– Miaou, miaou !

Quand le roi et ses sujets entendirent ce cri étrange, ils prirent peur, et les yeux exorbités, ils s'enfuirent du palais. Dehors, le roi appela ses conseillers pour décider de la marche à suivre. Que faire de ce chat ? Finalement, ils envoyèrent un messager pour qu'il lui propose un marché : soit il quittait le palais de lui-même, soit on l'expulsait de force.

L'un des pages partit avec le message et demanda au chat de quitter le palais de son plein gré. Mais le chat, terriblement assoiffé, miaula de plus belle :

– Miaou, miaou, miaou-miaou-miaou !

Le page comprit : Non, non, pas question ! et alla transmettre la réponse au roi.

– Eh bien, décidèrent les conseillers, nous le chasserons par la force.

On fit venir un canon devant le palais, et les soldats le tirèrent jusqu'à ce qu'il s'enflammât. Lorsque le feu se propagea jusqu'à la salle où le chat était assis, le vaillant chasseur sauta par la fenêtre et se sauva. Mais l'armée continua son siège tant que le palais ne fut pas entièrement rasé.

Chapitre 35

Les Trois fileuses

Il était une fois une fille paresseuse qui ne voulait pas filer le lin. Un jour, sa mère se mit si fort en colère qu'elle la battit et la fille pleura avec de gros sanglots. Justement la reine passait par là. Elle fit arrêter son carrosse, entra dans la maison et demanda à la mère pourquoi elle battait ainsi sa fille. La femme eut honte pour sa fille et dit :

– Je ne peux pas lui ôter son fuseau et elle accapare tout le lin. La reine lui répondit :

– Donnez-moi votre fille, je l'emmènerai au château ; elle filera autant qu'elle voudra.

Elle la conduisit dans trois chambres qui étaient pleines de lin magnifique.

– Maintenant file cela, dit-elle, et quand tu en auras terminé, tu épouseras mon fils aîné.

La jeune fille eut peur : elle ne savait pas filer le lin. Et lorsqu'elle fut seule, elle se mit à pleurer et resta là trois jours durant à se tourner les pouces. Le troisième jour, la reine vint la voir. La jeune fille prit pour excuse sa tristesse qui l'avait empêchée de commencer. La reine la crut, mais lui dit :

– Demain il faut que tu te mettes à travailler !

Lorsque la jeune fille fut seule, elle ne sut de nouveau plus ce qu'elle allait faire et, toute désolée, elle se mit à la fenêtre. Elle vit trois femmes qui s'approchaient. La première avait un pied difforme, la deuxième une lèvre inférieure qui lui couvrait le menton et la troisième un pouce extraordinairement large. Elle

restèrent plantées sous la fenêtre, regardèrent en l'air et demandèrent à la jeune fille ce qui lui manquait. Elle leur expliqua ce qu'elle voulait. Les trois dirent alors : – Si tu nous invites au mariage, si tu n'as pas honte de nous, si tu nous dis tantes et si tu nous faire prendre place à ta table, alors, très vite, nous filerons le lin.

– De tout cœur, bien volontiers, dit-elle. Venez ici et mettez-vous tout de suite au travail.

Elle fit entrer les trois femmes étranges et leur installa un coin dans la première chambre, où elles se mirent à filer. L'une tirait le fil et faisait tourner le rouet, la deuxième mouillait le fil, la troisième frappait sur la table avec son doigt et une mesure de lin tombait par terre à chaque coup de pouce.

La jeune fille cacha les trois fileuses à la reine et, chaque fois qu'elle venait, elle lui montrait l'énorme quantité de lin déjà traitée. La reine ne tarissait pas d'éloges. Lorsque la première chambre fut débarrassée, ce fut au tour de la deuxième et, finalement, de la troisième. Alors, les trois femmes prirent congé de la jeune fille en lui disant :

– N'oublie pas ce que tu nous a promis, ce sera pour ton bonheur !

Lorsque la Jeune fille montra à la reine les trois chambres vides et le lin filé, celle-ci prépara les noces et le fiancé se réjouit de prendre pour épouse une femme aussi adroite et il la loua fort.

– J'ai trois tantes, dit-elle, et comme elles ont été très bonnes pour moi, je voudrais bien ne pas les oublier dans mon bonheur. Permettez que je les invite à ma table.

La reine et le fiancé répondirent :

– Pourquoi ne les inviterions-nous pas ?

Lorsque la fête commença, les trois femmes arrivèrent magnifiquement vêtues et la fiancée dit :

– Soyez les bienvenues, chères tantes.

– Oh ! dit le fiancé, comment se fait-il que tu aies de l'amitié pour d'aussi vilaines personnes ?

Il s'approcha de celle qui avait un pied difforme et lui dit

– D'où vous vient ce pied si large ?

– D'avoir pédalé au rouet, répondit-elle.

Il vint à la deuxième et dit :

– D'où vous vient cette lèvre pendante ?

– D'avoir léché le fil, répondit-elle.

Il demanda à la troisième :
– D’où vous vient ce pouce si large ?
– D’avoir tordu le fil, dit-elle.
Alors le fils du roi dit :
– Que plus jamais ma jolie fiancée ne touche à un rouet.
Et c’est ainsi que la jeune fille n’eut plus jamais à faire ce qu’elle détestait.

Chapitre 36

Les Trois paresseux

Un roi avait trois fils qu'il aimait tous les trois d'un même amour, si bien qu'il ne savait pas lequel désigner pour être le roi après sa mort. Lorsque arriva son heure, le mourant appela ses fils à son chevet et leur dit :

– Mes chers enfants, il m'est venu une idée, et je vais vous la faire connaître : c'est à celui de vous trois qui est le plus paresseux que reviendra le royaume.

– Père, dit l'aîné, le royaume me revient donc, car je suis tellement paresseux que si j'ai une goutte dans l'œil quand je me couche pour dormir, je n'arrive pas à dormir faute de pouvoir fermer les yeux.

– Père, le royaume me revient, dit le second fils, car je suis si paresseux qu'en me mettant trop près du feu pour me réchauffer, mes vêtements brûlent avant que j'aie eu le courage de reculer mes jambes.

– Père, dit le troisième, le royaume me revient parce que je suis si paresseux qu'à l'instant d'être pendu, si quelqu'un me tendait un couteau pour couper la corde, je me laisserais mourir plutôt que d'élever la main jusqu'au chanvre.

– C'est toi qui seras le roi, déclara le père, car c'est toi qui es allé le plus loin.

Chapitre 37

Les Trois plumes

Il était une fois un roi qui avait trois fils : deux qui étaient intelligents et avisés, tandis que le troisième ne parlait guère et était sot, si bien qu'on l'appelait le Bêta. Lorsque le roi devint vieux et qu'il sentit ses forces décliner, il se mit à songer à sa fin prochaine et ne sut pas auquel de ses fils il devait laisser le royaume en héritage. Alors il leur dit :

– Partez, et celui qui me rapportera le tapis le plus beau sera roi après ma mort.

Afin qu'il n'y ait pas de dispute entre eux, il les conduisit devant son château et souffla trois plumes en l'air en disant :

– Là où elles voleront, telle sera votre direction.

L'une des plumes s'envola vers l'ouest, l'autre vers l'est, quant à la troisième elle voltigea tout droit à faible distance, puis retomba bientôt par terre. Alors, l'un des frères partit à droite, l'autre à gauche, tout en se moquant du Bêta qui dut rester près de la troisième plume qui était tombée tout près de lui.

Le Bêta s'assit par terre et il était bien triste. C'est alors qu'il remarqua tout à coup qu'une trappe se trouvait à côté de la plume. Il leva la trappe et aperçut un escalier qu'il se mit à descendre. Il arriva devant une porte, frappe et entendit crier à l'intérieur :

« Petite demoiselle verte,
Cuisse tendue,
Et patte de lièvre,
Bondis et rebondis,
Va vite voir qui est dehors. »

La porte s'ouvrit et il vit une grosse grenouille grasse assise là, entourée d'une foule de petites grenouilles. La grosse grenouille lui demanda quel était son désir.

– J'aimerais avoir le plus beau et le plus ouvragé des tapis, répondit-il.

Alors elle appela une jeune grenouille à qui elle dit :

« Petite demoiselle verte,

Cuisse tendue,

Et patte de lièvre,

Bondis et rebondis,

Va vite voir qui est dehors. »

La jeune grenouille alla chercher la boîte et la grosse grenouille l'ouvrit, y prit un tapis qu'elle donna au Bêta, et ce tapis était si beau, si ouvragé qu'on n'en pouvait tisser de pareil sur la terre, là-haut. Alors il remercia la grenouille et remonta l'escalier.

Cependant les deux autres frères estimaient leur cadet tellement sot qu'ils crurent qu'il ne trouverait absolument rien à rapporter. « Pourquoi nous fatiguer à chercher ? », se dirent-il et la première bergère qu'il rencontrèrent fit l'affaire : ils lui ôtèrent son châle de toile grossière et revinrent le porter au roi. Au même moment le Bêta rentra lui aussi, apportant son tapis magnifique. En le voyant, le roi fut étonné et dit :

– S'il faut s'en remettre à la justice, le royaume appartient au cadet.

Mais les deux autres ne laissèrent point de repos à leur père, lui disant qu'il était impossible que le Bêta, à qui la raison faisait défaut dans tous les domaines, devînt le roi ; ils le prièrent donc de bien vouloir fixer une autre condition. Alors le roi déclara :

– Celui qui me rapportera la plus belle bague héritera du royaume.

Il sortit avec ses trois fils et souffla les trois plumes qui devaient leur indiquer la route à suivre. Comme la première fois, les deux aînés partirent l'un vers l'est et l'autre vers l'ouest, mais la plume du Bêta s'envola tout droit et tomba à côté de la trappe. Alors, il descendit de nouveau voir la grosse grenouille et lui dit qu'il avait besoin d'une très belle bague. La grenouille se fit aussitôt apporter la grande boîte, y prit une bague qu'elle donna au Bêta, et cette bague, toute étincelante de pierres précieuses, était si belle que nul orfèvre sur la terre n'en aurait pu faire de pareille.

Les eux aînés, se moquant du Bêta qui allait sas doute chercher

un anneau d'or, ne e donnèrent aucune peine, ils dévissèrent les crochets d'une vieille roue de charrette et chacun apporta le sien au roi. Aussi, lorsque le Bêta montra sa bague d'or, le père déclara de nouveau :

– C'est à lui que revient le royaume.

Les deux aînés ne cessèrent de harceler leur père pour qu'il posât encore une troisième condition : celui-ci décida donc que celui qui ramènerait la plus belle femme aurait le royaume. Il souffla une fois encore sur les trois plumes qui s'envolèrent comme les fois précédentes.

Alors, sans plus se soucier, le Bêta alla trouver la grosse grenouille et lui dit :

– Il me faut ramener au château la plus belle femme.

– Hé, la plus belle femme ! répondit la grenouille. Voilà une chose qu'on n'a pas immédiatement à sa portée mais tu l'auras tout de même.

Elle lui donna une carotte évidée et creuse à laquelle six petites souris étaient attelées.

– Que dois-je faire de cela ? dit le Bêta tout triste.

– Tu n'as qu'à y installer une de mes petites grenouilles, répondit-elle.

Il en attrapa une au hasard dans le cercle de celles qui entouraient la grosse grenouille, la mit dans la carotte, et voilà qu'à peine assise à l'intérieur, la petite grenouille devint une demoiselle merveilleusement belle, la carotte un vrai carrosse et les six petites souris des chevaux. Alors le Bêta embrasse la jeune fille, se fit emporter au galop de ses six chevaux et amena la belle chez le roi. Ses frères arrivèrent ensuite : ils ne s'étaient donné aucune peine pour chercher une belle femme et ramenèrent les deux premières paysannes venues. Lorsqu'il les vit le roi déclara :

– C'est au cadet que le royaume appartiendra après ma mort.

Alors les deux aînés se mirent de nouveau à rebattre les oreilles du roi de la même protestation : « Nous ne pouvons pas admettre que le Bêta devienne roi », et ils demandèrent à ce que ce privilège revienne à celui dont la femme arriverait à sauter à travers un anneau qui était suspendu au milieu de la grande salle. « Nos paysannes en seront bien capables, se dirent-ils, elles sont assez fortes, par contre la délicate demoiselle va se tuer en sautant. »

Le vieux roi céda encore une fois à leur prière. Les deux paysannes prirent leur élan et certes elles sautèrent à travers

l’anneau, mais elles étaient si lourdes qu’en retombant elles se brisèrent bras et jambes. Ce fut alors le tour de la belle demoiselle que le Bêta avait ramenée, et elle traversa l’anneau d’un bond aussi légèrement qu’une biche : cela fit définitivement cesser toute opposition. C’est ainsi que le Bêta reçut la couronne et que longtemps il régna en sage.

Chapitre 38

Le Vaillant petit tailleur

Par un beau matin d'été, un petit tailleur assis sur sa table et de fort bonne humeur, cousait de tout son cœur. Arrive dans la rue une paysanne qui crie :

– Bonne confiture à vendre ! Bonne confiture à vendre !

Le petit tailleur entendit ces paroles avec plaisir. Il passa sa tête délicate par la fenêtre et dit :

– Venez ici, chère Madame ! C'est ici qu'on vous débarrassera de votre marchandise.

La femme grimpa les trois marches avec son lourd panier et le tailleur lui fit déballer tous ses pots. Il les examina, les tint en l'air, les renifla et finalement déclara :

– Cette confiture me semble bonne. Pesez-m'en donc une demi-once, chère Madame. Même s'il y en a un quart de livre, ça ne fera rien.

La femme, qui avait espéré trouver un bon client, lui donna ce qu'il demandait, mais s'en alla bien fâchée et en grognant.

– Et maintenant, dit le petit tailleur, que Dieu bénisse cette confiture et qu'elle me donne de la force !

Il prit une miche dans le buffet, s'en coupa un grand morceau par le travers et le couvrit de confiture.

– Ça ne sera pas mauvais, dit-il. Mais avant d'y mettre les dents, il faut que je termine ce pourpoint.

Il posa la tartine à côté de lui et continua à coudre et, de joie, faisait des points de plus en plus grands. Pendant ce temps, l'odeur de la confiture parvenait jusqu'aux murs de la chambre qui étaient

recouverts d'un grand nombre de mouches, si bien qu'elles furent attirées et se jetèrent sur la tartine.

– Eh ! dit le petit tailleur. Qui vous a invitées ?

Et il chassa ces hôtes indésirables. Mais les mouches, qui ne comprenaient pas la langue humaine, ne se laissèrent pas intimider. Elles revinrent plus nombreuses encore. Alors, comme on dit, le petit tailleur sentit la moutarde lui monter au nez. Il attrapa un torchon et « je vais vous en donner, moi, de la confiture ! » leur en donna un grand coup. Lorsqu'il retira le torchon et compta ses victimes, il n'y avait pas moins de sept mouches raides mortes. « Tu es un fameux gaillard », se dit-il en admirant sa vaillance. « Il faut que toute la ville le sache. »

Et, en toute hâte, il se tailla une ceinture, la cousit et broda dessus en grandes lettres – « Sept d'un coup ». « Eh ! quoi, la ville… c'est le monde entier qui doit savoir ça ! » Et son cœur battait de joie comme une queue d'agneau.

Le tailleur s'attacha la ceinture autour du corps et s'apprêta à partir dans le monde, pensant que son atelier était trop petit pour son courage. Avant de quitter la maison, il chercha autour de lui ce qu'il pourrait emporter. Il ne trouva qu'un fromage et le mit dans sa poche. Devant la porte, il remarqua un oiseau qui s'était pris dans les broussailles ; il lui fit rejoindre le fromage. Après quoi, il partit vaillamment et comme il était léger et agile, il ne ressentit aucune fatigue. Le chemin le conduisit sur une montagne et lorsqu'il en eut escaladé le plus haut sommet, il y vit un géant qui regardait tranquillement le paysage.

Le petit tailleur s'approcha bravement de lui et l'apostropha :

– Bonjour, camarade ! Alors, tu es assis là et tu admires le vaste monde ? C'est justement là que je vais pour y faire mes preuves. Ça te dirait de venir avec moi ?

Le géant examina le tailleur d'un air méprisant et dit :

– Gredin, triste individu !

– Tu crois ça, répondit le tailleur en dégrafant son manteau et en montrant sa ceinture au géant.

– Regarde là quel homme je suis !

Le géant lut : « Sept d'un coup », s'imagina qu'il s'agissait là d'hommes que le tailleur avait tués et commença à avoir un peu de respect pour le petit homme. Mais il voulait d'abord l'éprouver. Il prit une pierre dans sa main et la serra si fort qu'il en coula de l'eau.

– Fais-en autant, dit-il, si tu as de la force.

– C’est tout ? demanda le petit tailleur. Un jeu d’enfant !

Il plongea la main dans sa poche, en sortit le fromage et le pressa si fort qu’il en coula du jus.

– Hein, dit-il, c’était un peu mieux !

Le géant ne savait que dire. Il n’arrivait pas à croire le petit homme. Il prit une pierre et la lança si haut qu’on ne pouvait presque plus la voir.

– Alors, avorton, fais-en autant !

– Bien lancé, dit le tailleur ; mais la pierre est retombée par terre. Je vais t’en lancer une qui ne reviendra pas.

Il prit l’oiseau dans sa poche et le lança en l’air. Heureux d’être libre, l’oiseau monta vers le ciel et ne revint pas.

– Que dis-tu de ça, camarade ? demanda le tailleur.

– Tu sais lancer, dit le géant, mais on va voir maintenant si tu es capable de porter une charge normale.

Il conduisit le petit tailleur auprès d’un énorme chêne qui était tombé par terre et dit :

– Si tu es assez fort, aide-moi à sortir cet arbre de la forêt.

– Volontiers, répondit le petit homme, prends le tronc sur ton épaule ; je porterai les branches et la ramure, c’est ça le plus lourd.

Le géant prit le tronc sur son épaule ; le tailleur s’assit sur une branche et le géant, qui ne pouvait se retourner, dut porter l’arbre entier avec le tailleur pardessus le marché. Celui-ci était tout joyeux et d’excellente humeur. Il sifflait la chanson « Trois tailleurs chevauchaient hors de la ville » comme si le fait de porter cet arbre eût été un jeu d’enfant. Lorsque le géant eut porté l’arbre pendant quelque temps, il n’en pouvait plus et il s’écria :

– Écoute, il faut que je le laisse tomber.

Le tailleur sauta en vitesse au bas de sa branche et dit au géant :

– Tu es si grand et tu ne peux même pas porter l’arbre !

Ensemble, ils poursuivirent leur chemin. Comme ils passaient sous un cerisier, le géant attrapa le faîte de l’arbre d’où pendaient les fruits les plus mûrs, le mit dans la main du tailleur et l’invita à manger. Le tailleur était bien trop faible pour retenir l’arbre et lorsque le géant le lâcha, il se détendit et le petit homme fut expédié dans les airs. Quand il fut retombé sur terre, sans dommage, le géant lui dit :

– Que signifie cela ? tu n’as même pas la force de retenir ce petit bâton ?

– Ce n’est pas la force qui me manque, répondit le tailleur. Tu t’imagines que c’est ça qui ferait peur à celui qui en a tué sept d’un coup ? J’ai sauté par-dessus l’arbre parce qu’il y a des chasseurs qui tirent dans les taillis. Saute, toi aussi, si tu le peux !

Le géant essaya, n’y parvint pas et resta pendu dans les branches de sorte que, cette fois encore, ce fut le tailleur qui gagna.

Le géant lui dit :

– Si tu es si vaillant, viens dans notre caverne pour y passer la nuit avec nous. Le petit tailleur accepta et l’accompagna. Lorsqu’ils arrivèrent dans la grotte, les autres géants étaient assis autour du feu et chacun d’entre eux tenait à la main un monstrueux rôti auquel ils mordaient. Le petit tailleur regarda autour de lui et pensa : « C’est bien plus grand ici que dans mon atelier. »

Le géant lui indiqua un lit et lui dit de s’y coucher et d’y dormir.

Mais le lit était trop grand pour le petit tailleur. Il ne s’y coucha pas, mais s’allongea dans un coin. Quand il fut minuit et que le géant pensa que le tailleur dormait profondément, il prit une barre de fer et, d’un seul coup, brisa le lit, croyant avoir donné le coup de grâce au rase-mottes. Au matin, les géants s’en allèrent dans la forêt. Ils avaient complètement oublié le tailleur. Et le voilà qui s’avançait tout joyeux et plein de témérité ! Les géants prirent peur, craignirent qu’il ne les tuât tous et s’enfuirent en toute hâte.

Le petit tailleur poursuivit son chemin au hasard. Après avoir longtemps voyagé, il arriva dans la cour d’un palais royal et, comme il était fatigué, il se coucha et s’endormit. Pendant qu’il était là, des gens s’approchèrent, qui lurent sur sa ceinture : « Sept d’un coup ».

– Eh ! dirent-ils, que vient faire ce foudre de guerre dans notre paix ? Ce doit être un puissant seigneur !

Ils allèrent le dire au roi, pensant que si la guerre éclatait ce serait là un homme utile et important, qu’il ne fallait laisser repartir à aucun prix. Ce conseil plut au roi et il envoya l’un de ses courtisans auprès du petit tailleur avec pour mission de lui offrir une fonction militaire quand il s’éveillerait. Le messager resta planté près du dormeur, attendit qu’il remuât les membres et ouvrit les yeux et lui présenta sa requête.

– C’est justement pour cela que je suis venu ici, répondit-il. je suis prêt à entrer au service du roi.

Il fut reçu avec tous les honneurs et on mit à sa disposition une demeure particulière.

Les gens de guerre ne voyaient cependant pas le petit tailleur

d'un bon œil. Ils le souhaitaient à mille lieues.

– Qu'est-ce que ça va donner, disaient-ils entre eux, si nous nous prenons de querelle avec lui et qu'il frappe ? Il y en aura sept à chaque fois qui tomberont. Aucun de nous ne se tirera d'affaire.

Ils décidèrent donc de se rendre tous auprès du roi et demandèrent à quitter son service.

– Nous ne sommes pas faits, dirent-ils, pour rester à côté d'un homme qui en abat sept d'un coup.

Le roi était triste de perdre, à cause d'un seul, ses meilleurs serviteurs. Il aurait souhaité ne l'avoir jamais vu et aurait bien voulu qu'il repartît. Mais il n'osait pas lui donner son congé parce qu'il aurait pu le tuer lui et tout son monde et prendre sa place sur le trône. Il hésita longtemps. Finalement, il eut une idée. Il fit dire au petit tailleur que, parce qu'il était un grand foudre de guerre, il voulait bien lui faire une proposition. Dans une forêt de son pays habitaient deux géants qui causaient de gros ravages, pillaient, tuaient, mettaient tout à feu et à sang. Personne ne pouvait les approcher sans mettre sa vie en péril. S'il les vainquait et qu'il les tuât, il lui donnerait sa fille unique en mariage et la moitié de son royaume en dot. Cent cavaliers l'accompagneraient et lui prêteraient secours. « Voilà qui convient à un homme comme un moi », songea le petit tailleur. « Une jolie princesse et la moitié d'un royaume, ça ne se trouve pas tous les jours ».

– Oui, fut donc sa réponse. Je viendrai bien à bout des géants et je n'ai pas besoin de cent cavaliers. Celui qui en tue sept d'un coup n'a rien à craindre quand il n'y en a que deux.

Le petit tailleur prit la route et les cent cavaliers le suivaient. Quand il arriva à l'orée de la forêt, il dit à ses compagnons :

– Restez ici, je viendrai bien tout seul à bout des géants.

Il s'enfonça dans la forêt en regardant à droite et à gauche. Au bout d'un moment, il aperçut les deux géants. Ils étaient couchés sous un arbre et dormaient en ronflant si fort que les branches en bougeaient. Pas paresseux, le petit tailleur remplit ses poches de cailloux et grimpa dans l'arbre. Quand il fut à mi-hauteur, il se glissa le long d'une branche jusqu'à se trouver exactement au-dessus des dormeurs et fit tomber sur la poitrine de l'un des géants une pierre après l'autre. Longtemps, le géant ne sentit rien. Finalement, il se réveilla, secoua son compagnon et lui dit :

– Pourquoi me frappes-tu ?

– Tu rêves, répondit l'autre. Je ne te frappe pas.

Ils se remirent à dormir. Alors le petit tailleur jeta un caillou sur le second des géants.

– Qu'est-ce que c'est ? cria-t-il. Pourquoi me frappes-tu ?

– Je ne te frappe pas, répondit le premier en grognant.

Ils se querellèrent un instant mais, comme ils étaient fatigués, ils cessèrent et se rendormirent. Le petit tailleur recommença son jeu, choisit une grosse pierre et la lança avec force sur la poitrine du premier géant.

– C'est trop fort ! s'écria celui-ci.

Il bondit comme un fou et jeta son compagnon contre l'arbre, si fort que celui-ci en fut ébranlé. Le second lui rendit la monnaie de sa pièce et ils entrèrent dans une telle colère qu'ils arrachaient des arbres pour s'en frapper l'un l'autre. À la fin, ils tombèrent tous deux morts sur le sol. Le petit tailleur regagna alors la terre ferme. « Une chance qu'ils n'aient pas arraché l'arbre sur lequel j'étais perché. Il aurait fallu que je saute sur un autre comme un écureuil. Heureusement que l'on est agile, nous autres ! » Il tira son épée et en donna quelques bons coups à chacun dans la poitrine puis il rejoignit les cavaliers et leur dit :-

Le travail est fait, je leur ai donné le coup de grâce à tous les deux. Ça a été dur. Ils avaient dû arracher des arbres pour se défendre. Mais ça ne sert à rien quand on a affaire à quelqu'un qui en tue sept, comme moi, d'un seul coup.

– N'êtes-vous pas blessé ? demandèrent les cavaliers.

– Ils ne m'ont même pas défrisé un cheveu, répondit le tailleur. Les cavaliers ne voulurent pas le croire sur parole et ils entrèrent dans le bois. Ils y trouvèrent les géants nageant dans leur sang et, tout autour, il y avait des arbres arrachés.

Le petit tailleur réclama le salaire promis par le roi. Mais celui-ci se déroba et chercha comment il pourrait se débarrasser du héros.

– Avant que tu n'obtiennes ma fille et la moitié du royaume, lui dit-il, il faut encore que tu accomplisses un exploit. Dans la forêt il y a une licorne qui cause de gros ravages. Il faut que tu l'attrapes.

– J'ai encore moins peur d'une licorne que de deux géants. Sept d'un coup, voilà ma devise, répondit le petit tailleur.

Il prit une corde et une hache, partit dans la forêt et ordonna une fois de plus à ceux qu'on avait mis sous ses ordres de rester à la lisière. Il n'eut pas à attendre longtemps. La licorne arriva bientôt, fonça sur lui comme si elle avait voulu l'embrocher sans plus attendre.

– Tout doux ! tout doux ! dit-il. Ça n'ira pas si vite que ça.

Il attendit que l'animal soit tout proche. Alors, il bondit brusquement derrière un arbre. La licorne courut à toute vitesse contre l'arbre et enfonça sa corne si profondément dans le tronc qu'elle fut incapable de l'en retirer. Elle était prise !

– Je tiens le petit oiseau, dit le tailleur.

Il sortit de derrière l'arbre, passa la corde au cou de la licorne, dégagea la corne du tronc à coups de hache et, quand tout fut fait, emmena la bête au roi.

Le roi ne voulut pas lui payer le salaire promis et posa une troisième condition. Avant le mariage, le tailleur devait capturer un sanglier qui causait de grands ravages dans la forêt. Les chasseurs l'aideraient.

– Volontiers, dit le tailleur, c'est un jeu d'enfant.

Il n'emmena pas les chasseurs avec lui, ce dont ils furent bien contents car le sanglier les avait maintes fois reçus de telle façon qu'ils n'avaient aucune envie de l'affronter.

Lorsque le sanglier vit le tailleur, il marcha sur lui l'écume aux lèvres, les défenses menaçantes, et voulut le jeter à terre. Mais l'agile héros bondit dans une chapelle qui se trouvait dans le voisinage et d'un saut en ressortit aussitôt par une fenêtre. Le sanglier l'avait suivi. Le tailleur revint derrière lui et poussa la porte. La bête furieuse était captive. Il lui était bien trop difficile et incommode de sauter par une fenêtre. Le petit tailleur appela les chasseurs. Ils virent le prisonnier de leurs propres yeux. Le héros cependant se rendit chez le roi qui dut tenir sa promesse, bon gré mal gré ! Il lui donna sa fille et la moitié de son royaume. S'il avait su qu'il avait devant lui, non un foudre de guerre, mais un petit tailleur, l'affaire lui serait restée encore bien plus sur le cœur. La noce se déroula donc avec grand éclat, mais avec peu de joie, et le tailleur devint roi. Au bout de quelque temps, la jeune reine entendit une nuit son mari qui rêvait.

– Garçon, disait-il, fais-moi un pourpoint et raccommode mon pantalon, sinon je te casserai l'aune sur les oreilles !

Elle comprit alors dans quelle ruelle était né le jeune roi et au matin, elle dit son chagrin à son père et lui demanda de la protéger contre cet homme qui n'était rien d'autre qu'un tailleur. Le roi la consola et lui dit :

– La nuit prochaine, laisse ouverte ta chambre à coucher. Quand il sera endormi, mes serviteurs qui se trouveront dehors entreront,

le ligoteront et le porteront sur un bateau qui l'emmènera dans le vaste monde.

Cela plut à la fille. Mais l'écuyer du roi, qui avait tout entendu, était dévoué au jeune seigneur et il alla lui conter toute l'affaire.

– Je vais leur couper l'herbe sous les pieds, dit le petit tailleur.

Le soir, il se coucha avec sa femme à l'heure habituelle. Quand elle le crut endormi, elle se leva, ouvrit la porte et se recoucha. Le petit tailleur, qui faisait semblant de dormir, se mit à crier très fort :

– Garçon, fais-moi un pourpoint et raccommode mon pantalon, sinon je te casse l'aune sur les oreilles, j'en ai abattu sept d'un coup, j'ai tué deux géants, capturé une licorne et pris un sanglier et je devrais avoir peur de ceux qui se trouvent dehors, devant la chambre ?

Lorsque ceux-ci entendirent ces paroles, ils furent saisis d'une grande peur. Ils s'enfuirent comme s'ils avaient eu le diable aux trousses et personne ne voulut plus se mesurer à lui. Et c'est ainsi que le petit tailleur resta roi, le reste de sa vie durant.

Chapitre 39

La Vieille dans la forêt

Il était une fois une pauvre servante qui voyageait avec ses maîtres, et comme ils traversaient une grande forêt, leur voiture fut attaquée par des bandits qui surgirent des fourrés et qui tuèrent tout ce qui se présentait. il n'y eut pas un survivant, hormis la jeune servante qui s'était jetée de la voiture dans sa peur, et qui s'était cachée derrière un arbre. Lorsque les bandits se furent éloignés avec leur butin, timidement elle approcha, et ne put que constater le malheur sans remède. « Pauvre de moi, gémit-elle, que vais-je devenir ? Jamais je ne serai capable de sortir de cette immense forêt où ne demeure âme qui vive, et je vais y mourir de faim ! » En larmes, elle se mit à errer à la recherche de quelque chemin, mais ne put en trouver aucun. De plus en plus malheureuse, quand le soir arriva, elle se laissa tomber au pied d'un arbre, se recommanda à la grâce de Dieu et décida de ne plus bouger de là, quoi qu'il pût arriver. Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle y était, et l'obscurité n'était pas encore venue quand elle vit arriver une blanche colombe qui volait vers elle, tenant une petite clef d'or dans son bec. La colombe lui posa la petite clef dans la main et lui dit :

– Tu vois ce grand arbre là-bas ? il y a dans son tronc une petite serrure ; si tu l'ouvres avec cette petite clef, tu trouveras de la nourriture en suffisance pour ne plus souffrir de la faim. Elle alla jusqu'à l'arbre, ouvrit sa serrure et trouva à l'intérieur du lait dans une petite jatte et du pain blanc pour tremper dans le lait ; ainsi put-elle manger son content. Sa faim passée, elle songea. « Voici l'heure où les poules rentrent se coucher, et je me sens si fatiguée, si

fatiguée… Comme je voudrais pouvoir me mettre dans mon lit ! » Elle vit alors la colombe blanche revenir vers elle, tenant une autre petite clef d'or dans son bec.

– Ouvre l'arbre que tu vois là-bas, dit la colombe en lui donnant la petite clef d'or. Tu y trouveras un lit. Elle ouvrit l'arbre et y trouva un beau lit bien doux ; elle demanda dans sa prière au bon Dieu de la garder pendant la nuit, se coucha et s'endormit aussitôt. Au matin, la colombe revint pour la troisième fois lui apporter une petite clef. Si tu ouvres cet arbre là-bas, tu y trouveras des robes, dit la colombe. Et quand elle l'eut ouvert, elle trouva dedans des robes brodées d'or et de pierres précieuses, des vêtements d'une telle magnificence que même les princesses n'en possèdent pas d'aussi beaux. Alors elle vécut là pendant un temps, et la colombe revenait tous les jours et s'occupait de tout ce dont elle pouvait avoir besoin, ne lui laissant aucun souci ; et c'était une existence calme, silencieuse et bonne. Puis un jour, la colombe vint et lui demanda :

– Voudrais-tu me rendre un service ?- De tout cœur ! répondit la jeune fille

– Je vais te conduire à une petite maison, dit alors la colombe ; tu entreras et il y aura là, devant la cheminée, une vieille femme qui te dira bonjour ; mais tu ne dois à aucun prix lui répondre un seul mot. Pas un mot, quoi qu'elle dise ou fasse ; et tu iras sur ta droite où tu verras une porte, que tu ouvriras pour entrer dans une petite chambre, où il y a un tas de bagues de toutes sortes sur une table : une énorme quantité de bagues parmi lesquelles tu en verras de très précieuses, de merveilleux bijoux montés de pierres fines, de brillants extraordinaires, de pierres les plus rares et les plus éclatantes ; mais tu les laisseras de côté et tu en chercheras une toute simple, un anneau ordinaire qui doit se trouver dans le tas, Alors tu me l'apporteras, en faisant aussi vite qu'il te sera possible. La jeune fille arriva devant la petite maison, poussa la porte et entra ; il y avait une vieille femme assise, qui ouvrit de grands yeux en la voyant et qui lui dit : « Bonjour, mon enfant ! » Sans lui répondre, la jeune fille alla droit à la petite porte. « Où vas-tu ? » lui cria la vieille femme en essayant de la retenir par le pan de sa robe. « Tu es chez moi ici ! C'est ma maison, et nul n'y doit entrer sans mon consentement. Tu m'entends ? » Toujours sans souffler mot, la jeune fille se dégagea d'un coup de reins et pénétra dans la petite chambre. -Mon Dieu ! quelle fantastique quantité de bagues s'entassait donc sur l'unique table, jetant mille feux, étalant mille

splendeurs sous ses yeux ! Mais elle les dédaigna et se mit à fouiller pour chercher l'anneau tout simple, tournant et retournant tout le tas sans le trouver. Elle le cherchait toujours quand elle vit, du coin de I'œil, la vieille femme se glisser vers la porte en tenant dans ses mains une cage d'oiseau qu'elle voulait emporter dehors. D'un bond, elle fut sur elle et lui enleva des mains cette cage, dans laquelle elle vit qu'il y avait un oiseau ; et cet oiseau avait la bague dans son bec ! Elle s'empara de l'anneau qu'elle emporta, tout heureuse, en courant hors de la maison, s'attendant à voir la colombe arriver pour le recevoir. Mais la colombe n'était pas là et ne vint point. Alors elle se laissa tomber au pied d'un arbre, un peu déçue, mais décidée en tout cas à l'attendre ; et alors il lui sembla que l'arbre se penchait sur elle et la serrait tendrement dans ses branches. L'étreinte se fit insistante et elle se rendit compte, soudain, que c'étaient bien deux bras qui la serraient ; elle tourna un peu la tête et s'aperçut que l'arbre n'était plus un arbre, mais un bel homme qui l'enlaçait avec amour et l'embrassait de tout son cœur avant de lui dire avec émotion. :

– Tu m'as délivré du pouvoir de la vieille, qui est une méchante sorcière. C'est elle qui m'avait changé en arbre, et pendant quelques heures, chaque jour, j'étais une colombe blanche ; mais tant qu'elle gardait l'anneau en sa possession, je ne pouvais pas reprendre ma forme humaine. Le sort avait également frappé les serviteurs et les chevaux du jeune seigneur, qui furent délivrés en même temps que lui, après avoir été, tout comme lui, changés en arbre à ses côtés. Ils reprirent leur voyage avec la jeune fille et chevauchèrent jusque dans leur royaume, car le jeune seigneur était le fils d'un roi. Alors, ils se marièrent et ils vécurent heureux.

Chapitre 40

La Vieille mendiante

Il était une fois une vieille femme comme tu en as certainement vu déjà. une vieille femme qui mendiait. Celle-là mendiait donc, et à chaque fois qu'on lui donnait quelque chose, elle disait : « Dieu vous le rende ! » Mais elle vint un jour sur le seuil d'un gai luron qui se réchauffait au coin du feu et qui lui dit gentiment, en la voyant trembler à la porte : « Mais entrez donc, grand-mère, et réchauffez-vous ! » La pauvre vieille s'avança et s'approcha si près du feu que ses loques s'enflammèrent et commencèrent à brûler, sans qu'elle s'en aperçût. Le jeune et gai luron s'en aperçut fort bien, lui qui se trouvait là, au coin du feu. Il aurait dû éteindre. N'est-ce pas qu'il aurait dû éteindre ? Et s'il n'avait pas d'eau sous la main, il pouvait pleurer toutes les larmes de son cœur et éteindre le feu avec les deux rigoles ruisselant de ses yeux.

Chapitre 41

Le Renard et le cheval

Un paysan avait un vieux cheval fidèle, mais si vieux qu'il n'était plus bon à rien ; alors son maître, qui ne voulait plus nourrir cette bouche inutile, lui parla comme ceci :

– Il est clair que je ne peux plus me servir de toi, et bien que j'aie pour toi les meilleurs sentiments, je ne pourrai te garder et continuer à te nourrir que si tu te montres assez fort pour m'amener un lion ici. Fn attendant, tu vas sortir immédiatement de l'écurie ! Le pauvre cheval s'en alla tristement à travers les prés, se dirigeant vers la forêt, où il pourrait au moins trouver un abri contre le mauvais temps. Sur son chemin, il rencontra le renard qui lui demanda pourquoi il avait ainsi la tête basse, le pas lent et l'air si abandonné.

– Hélas ! dit le cheval, lésine et loyauté ne sauraient partager le même toit ! Mon maître a vite oublié les nombreuses années pendant lesquelles j'ai trimé pour lui, et parce que je ne puis plus guère labourer, maintenant que j'ai vieilli, il me chasse et ne veut plus me nourrir.

– Comme cela, sans la moindre consolation ? s'informa le renard.

– Piètre consolation que la sienne ! Il m'a dit que si je me montrais assez fort pour lui amener un lion, il me garderait ; mais il sait fort bien que j'en suis incapable.

– Attends, dit le renard, je vais te prêter assistance. Couche-toi là par terre et fais le mort. Ne bouge plus. Le cheval se soumit au désir du renard, qui trottina jusqu'à la tanière du lion, qu'il connaissait et savait toute proche.

– il y a là-bas un cheval mort, annonça-t-il au lion. Viens, sors avec moi, je vais t'y conduire et tu pourras faire bombance ! Le lion suivit le renard, et lorsqu'ils furent près du cheval mort, le renard lui dit :

– Écoute, tu ne seras jamais assez tranquille par ici pour prendre tout ton temps. Tu ne sais pas ce que nous allons faire ? En me servant des crins de sa queue, je vais l'attacher solidement derrière toi et tu n'auras plus qu'à le traîner dans ta tanière, où tu pourras le dévorer tout à loisir. Le lion trouva l'idée excellente et se prêta de bon gré à la manœuvre, se tenant bien tranquille pour que le renard pût l'attacher au cheval en serrant solidement ses nœuds. Mais le renard, pendant ce temps, se servait de la queue du cheval pour lier étroitement les pattes du lion, bouclant, serrant et resserrant ses liens les uns sur les autres, de telle manière qu'il ne pût ni les rompre, ni les défaire en y mettant toute sa force. L'opération terminée, il se pencha vers le cheval et lui frappa sur l'épaule en lui disant – « Hue, mon Bijou ! Hue, tire-le ! » Le vieux cheval se redressa brusquement et traîna derrière lui le lion rugissant, rugissant si fort que tous les oiseaux de la forêt s'envolèrent à la fois, complètement terrorisés. Le cheval, lui, laissa le lion rugir autant qu'il le voulait, sans cesser pour autant de le tirer à travers champs jusqu'à la porte de la maison de son maître. Revenant à de meilleurs sentiments en voyant la chose, son maître lui dit alors : « Je te garde et tu auras la belle vie. » Et depuis ce jour-là jusqu'à sa mort, il eut toujours son content à manger, et le meilleur fourrage.

Chapitre 42

Le Vieux grand-père et son petit-fils

Il était une fois un très, très vieil homme, si vieux que ses yeux n'y voyaient plus guère tant ils étaient troubles, que ses oreilles n'entendaient plus du tout et que ses pauvre vieux genoux tremblaient sous lui. Ses mains aussi tremblaient, et il tenait si mal sa cuillère quand il était à table, qu'il renversait souvent de la soupe devant lui, et même parfois manquait sa bouche. Son fils et la femme de celui-ci en étaient dégoûtés, qu'ils finirent par obliger le vieux grand-père à manger dans un coin, derrière le poêle, où ils le servirent dans une grossière écuelle de terre, ne lui donnant que tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Jamais il ne mangeait à sa faim. Et puis un jour, ses pauvres vieilles mains tremblantes laissèrent échapper la malheureuse écuelle qui se cassa. La jeune femme le gronda, mais il ne répondit rien : il soupira seulement. Elle alla lui acheter une écuelle de quatre sous, en bois, dans laquelle il dut manger désormais.

Devant le vieux grand-père assis, comme toujours, dans son coin à l'écart, son petit-fils âgé de quatre ans se mit à assembler quelques planchettes de bois qu'il s'efforçait de faire tenir ensemble.

– Que fais-tu là ? lui demanda son père.

– C'est une petite auge que je fabrique, répondit l'enfant, pour faire manger papa et maman quand je serai grand.

Le mari et la femme échangèrent un long regard, puis commencèrent à pleurer. Ils firent revenir le vieux grand-père à leur table et mangèrent toujours avec lui depuis lors, sans gronder jamais, quand il lui arrivait de se tacher ou de répandre un peu de

soupe sur la table.

Chapitre 43

Le Vieux Sultan

Un paysan possédait un chien fidèle, nommé Sultan. Or le pauvre Sultan était devenu si vieux qu'il avait perdu toutes ses dents, si bien qu'il lui était désormais impossible de mordre. Il arriva qu'un jour, comme ils étaient assis devant leur porte, le paysan dit à sa femme :

– Demain un coup de fusil me débarrassera de Sultan, car la pauvre bête n'est plus capable de me rendre le plus petit service.

La paysanne eut pitié du malheureux animal :

– Il me semble qu'après nous avoir été utile pendant tant d'années et s'être conduit toujours en bon chien fidèle, il a bien mérité pour ses vieux jours de trouver chez nous le pain des invalides.

– Je ne te comprends pas, répliqua le paysan, et tu calcules bien mal : ne sais- tu donc pas qu'il n'a plus de dents dans la gueule, et que, par conséquent, il a cessé d'être pour les voleurs un objet de crainte ? Il est donc temps de nous en défaire. Il me semble que s'il nous a rendu de bons services, il a, en revanche, été toujours bien nourri. Partant quitte.

Le pauvre animal, qui se chauffait au soleil à peu de distance de là, entendit cette conversation qui le touchait de si près, et je vous laisse à penser s'il en fut effrayé. Le lendemain devait donc être son dernier jour ! Il avait un ami dévoué, sa seigneurie le loup, auquel il s'empressa d'aller, dès la nuit suivante, raconter le triste sort dont il était menacé.

– Écoute, compère, lui dit le loup, ne te désespère pas ainsi ; je te promets de te tirer d'embarras. Il me vient une excellente idée.

Demain matin à la première heure, ton maître et sa femme iront retourner leur foin ; comme ils n'ont personne au logis, ils emmèneront avec eux leur petit garçon. J'ai remarqué que chaque fois qu'ils vont au champ, ils déposent l'enfant à l'ombre derrière une haie. Voici ce que tu auras à faire. Tu te coucheras dans l'herbe auprès du petit, comme pour veiller sur lui. Quand ils seront occupés à leur foin, je sortirai du bois et je viendrai à pas de loup dérober l'enfant ; alors tu t'élanceras de toute ta vitesse à ma poursuite, comme pour m'arracher ma proie ; et, avant que tu aies trop longtemps couru pour un chien de ton âge, je lâcherai mon butin, que tu rapporteras aux parents effrayés. Ils verront en toi le sauveur de leur enfant, et la reconnaissance leur défendra de te maltraiter ; à partir de ce moment, au contraire, tu entreras en faveur, et désormais tu ne manqueras plus de rien.

L'invention plut au chien, et tout se passa suivant ce qui avait été convenu. Qu'on juge des cris d'effroi que poussa le pauvre père quand il vit le loup s'enfuir avec son petit garçon dans la gueule ! qu'on juge aussi de sa joie quand le fidèle Sultan lui rapporta son fils !

Il caressa son dos pelé, il baisa son front galeux, et dans l'effusion de sa reconnaissance, il s'écria :

– Malheur à qui s'aviserait jamais d'arracher le plus petit poil à mon bon Sultan ! J'entends que, tant qu'il vivra, il trouve chez moi le pain des invalides, qu'il a si bravement gagné !

Puis, s'adressant à sa femme :

– Grétel, dit-il, cours bien vite à la maison, et prépare à ce fidèle animal une excellente pâtée ; puisqu'il n'a plus de dents, il faut lui épargner les croûtes ; aie soin d'ôter du lit mon oreiller ; j'entends qu'à l'avenir mon bon Sultan n'aie plus d'autre couchette.

Avec un tel régime, comment s'étonner que Sultan soit devenu le doyen des chiens.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.
Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2004

—


feedbooks